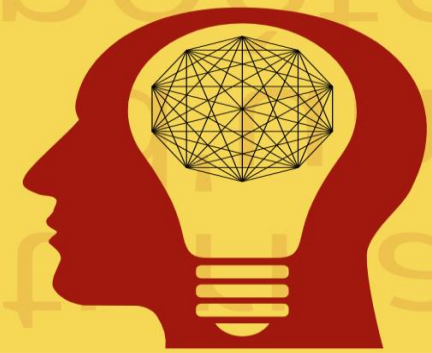
Lés éditions du Pégasus

Les saturnales d'un poète



Louis Létourneau

Les saturnales d'un poète

Louis LÉTOURNEAU

Les saturnales d'un poète

Fresque de mosaïques d'essais, de poèmes et de partitions théâtrales

DU MÊME AUTEUR :

AUX ÉDITIONS DU PÉGASUS

Chimère

Recueil de poésie

Je dédie ce livre à la jeunesse qui
Telle une vague déferlante
Sur des lames institutionnelles
Se brise d'adolescence.

J'ai noué des mots
Et tordu des phrases,
Tapissant le vent de votre mi-
voix
D'un léger jet de temps.

Édition : Louis Létourneau
Conception graphique : Anne Morel

© Les Éditions du Pégasus
349, 51e Rue Est
Charlesbourg, Québec
G1H 2K1

Dépôt légal : 2e trimestre 1998
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

ISBN 2 - 9 802 227 - 1 - 2

Notice

Dans chacun de mes textes, j'ai apporté une attention particulière à l'expression de l'unicité qui existe entre la femme et l'homme. Pouvons-nous modifier notre langue pour que, dès cette prémisse, le masculin et le féminin des choses asexuées n'existent plus, pour que le " le ", le " la ", l'" un " et l'" une " deviennent des articles neutres, pour que l'euphonie soit la nouvelle règle des accords et que la domination du masculin sur le féminin soit abrogée par des considérations harmoniques et esthétiques ? N'est-ce pas aussi simple que d'accepter le sexe d'une chaise ? Nous devons provoquer, une mutation de notre langue.

Malgré cette volonté et reconnaissant mes limites, voire mon impuissance à la concrétiser, je m'excuse auprès de vous mes lecteurs, des gaucheries ou des droitures que

volontairement et qu'involontairement j'aurai pu commettre.

Photo de la peinture d'Èmin

Èmin Basaranbilek. Turquie. La famille Létourneau. Istanbul 1994

À chaque porte que j'ouvre

À chaque porte que j'ouvre,
Une infinité d'autres se découvrent.
À chaque sentier que je prends,
Beaucoup sont ignorés.
À chaque page que je tourne,
J'oublie la précédente.
À chaque mot que j'emploie,
J'use de leur sens.

À chaque instant de mon apprentissage,
C'est la grandeur de mon ignorance qui m'apparaît.

Et plus complexe est la tapisserie de ma réalité,
plus évidente devient la conscience
que ce corps est trop petit
pour cet esprit épris d'infini.

Image miroitante ce que la perception et l'acuité des sens tirent et captent de leur environnement, JE rapidement se sature et se soude à la familiarité en se confondant au milieu. Ainsi, JE s'identifie, s'équilibre, s'adapte et se complaît dans les illusions, plus ou moins véridiques, de l'entière connaissance de son entourage et de la satisfaction plus ou moins véritable de ses besoins naturels et artificiels. L'être qu'il est, se fait alors le centre d'une périphérie floue ayant une opinion de tout sans même y connaître rien.

C'est dans la scission de l'esprit que naît la conscience, celle qui repousse peu à peu les frontières du défini, agrandissant et modifiant la bulle de l'univers sphérique qu'épouse la personnalité.

Ouvrons notre conscience à la création, à la réalité du monde et au respect de l'indéfinissable qui nous entourent ainsi qu'aux différences qui nous contraignent et qui nous façonnent.

L'évolution de l'espèce humaine résulte uniquement dans l'apprivoisement et dans l'épanouissement de son imagination.

Enrichi par une mosaïque d'expériences
et de connaissances,
nourrie d'une pluralité intérieure,
JE tapisse les murs de ma réalité

Du lexique de cette conscience.

Au lecteur

“ La somme de toute vénération connue je l’additionne en vous
qui que vous soyez,
C’est pour vous que le Président est là dans la Maison Blanche,
ce n’est pas vous qui êtes ici pour lui,
C’est pour vous que les Ministres opèrent dans leurs bureaux,
non pas vous qui êtes ici pour eux,
C’est pour vous que le Congrès se réunit chaque année en Décembre,
Lois, tribunaux, formation d’États, les chartes des villes, le
va-et-vient du commerce et de la malle-poste, tout
cela pour vous. [1] ”

(Walt Whitman, *Poèmes*.)

“ … Le plus grand d’entr’eux sera celui qui le mieux vous

connaîtra, qui tout embrassera et sera fidèle à tous,
Lui ni les autres ne vous oublieront, ils remarqueront que vous

n’êtes pas d’un iota moindres qu’eux,
Vous serez pleinement glorifiés en eux. [2] ”

(Walt Whitman, *Poèmes*.)

---

[1] WHITMAN (Walt), *Poèmes*, Paris, éd. Gallimard, 1993, p. 148.

[2] WHITMAN (Walt), ouvrage cité, p. 161.

Introduction

Fruit d'une éducation d'airain
Dans un monde à réinventer,
Le poète émaille le langage
De la liberté de ses mots.

Existe-t-il quelque chose de plus futile, de plus vain que l'inutile, le vide, le silence, la solitude, l'absence et l'inconnu ? Notre art de vivre n'est-il pas plein de ces artifices ?

Quelle est donc cette sorte de nullité que tant de gens écrivent et que personne ne lit, qui s'exprime par des images, par des métaphores et des symboles, par des colorations de mots et de sens, par des silences et des blancs et qui exalte la vie dans l'expression d'un simple " je " ?

N'est-ce pas dans la solitude que je vis chacune de tes présences, moi qui " ai la mémoire envahie de ton absence [3] " ?

---

[3] LÉTOURNEAU (Louis), *Chimère*, Québec, éd. du Pégasus, 1991, p. 34.

Oh ! énigmatique poésie, incantation d'une vie intérieure, exorciste de cet enclos de solitude, mutation d'une époque et mutinerie des sens, toi qui te sers de l'artifice du langage pour explorer la couleur et la sonorité des mots, toi qui me dépeins sous l'ombrage des perceptions l'architecture sentimentale et relationnelle de mon être, toi qui chevauches le réel et l'imaginaire, toi qui catalyses mes passions et mes insatiables désirs, apprenez-moi mon " je " dans le tintamarre de la mer des " tu ".

Livre premier

Papiers d'identité

Mes aspirations du moment tyrannisent continuellement celles d'hier. Je ne suis pas le gladiateur ni l'opposition ni la querelle, mais le combat lui-même, le feu qui active la vie plutôt que ces éléments.

Je m'identifie de différences

> " Mais je crois m'être toujours bien jugé. Je me suis rarement perdu de vue ; je me suis détesté, je me suis adoré, puis nous avons vieilli ensemble [4]. "
>
> (Paul Valéry, *Monsieur Teste.*)

Face à ce papier, recors de notre histoire de sueur et de bassesse, pensif et absorbé, je cherche à exprimer mes valeurs. Familier de la lecture, j'écris âprement mes pensées, convaincu que mon fanal puisse répandre une lueur dans la ruelle de la vie. Exprimer sous une forme quelconque l'équation humaine, pointer une pâleur sur le chemin des ténèbres, éclaircir un simple aspect de ce que nous sommes, quelle prétention ! dans un monde où rien n'est immuable et stagnant, là où tout se métamorphose.

Dans ce désir d'exprimer ma pensée, j'analyse mon doute et mon opiniâtreté, j'explore ma langue, ses mots et ses styles, j'exprime des choix, je retiens des valeurs parmi de milliards d'autres ; je ne peux que me tromper.

---

[4] VALÉRY (Paul), *Monsieur Teste,* Paris, éd. Gallimard, 1969, p. 14 et 15.

Noyée dans ce monde de Babel, perdue dans l'innombrable des idées, écrasée dans le fouillis des communications désinformées, ma pensée se confronte à une réalité où la vérité est monolithique et freudienne. Mon expression devient un tollé, un cri où l'espoir supplie le désespoir de le libérer.

Minuscule dans l'univers et même multipliée par des milliards, une étincelle de néant reste une particule de rien. Enclavé comme une incise dans l'entre de multiples univers indéfinis, entre-temps d'un monde où rien par rapport à l'ensemble n'est à sa mesure, mon monde se bâtit en se fabriquant des mythes, des perfidies et des chimères expliquant ses propres appréhensions.

À vouloir être une montagne, on imagine ses poils comme étant des arbres ; à vouloir être Dieu, on croit que sa pensée est unique et qu'elle est infaillible ; à vouloir être le centre de l'univers, on se croit l'égocentrique propriétaire de la matière et de sa conscience ; à vouloir être faux, il est probablement évident de dire, de vivre et de penser faux ; à chercher ailleurs, il est prévisible que l'on ne trouve rien chez soi.

Perdu dans l'abîme de mon intérieur, un pouls s'active, coup après coup il prend racine dans la vie, explore ses absences, reconnaît les présences. Il découvre et use de chacun de ses sens. Graduellement il assimile des expériences, des images, il

équilibre ses perceptions, leurs chevauchements, leurs interactions et leurs dédoublements pour se muer dans un ensemble qui lui semble cohérent. Par tâtonnements et par comparaisons, il fixe sa réalité.

Comme dans une opposition réflexive de miroirs, au cœur de ce monde intérieur de relations sensorielles, mon être se fait un apprentissage. Le dédoublement des yeux, organes de la vue, me permet non seulement de voir, mais de discerner un élément de plus, la profondeur qui devient distances et perspectives, les coordonnées du plan en trois dimensions ; mes deux oreilles, organes de l'ouïe, me dévoilent l'univers des sons, leur opposition, me fait de reconnaître leur intensité, leur provenance et leur direction, leur déplacement dans une profondeur de champ ; par l'ensemble de mes sensations tactiles, perçues par toutes les parties de mes tissus cutanés, j'apprécie le chaud, le froid, le bien-être tout en délimitant le volume de mon corps dans l'espace ; par le goût, je fais l'expérience du bon et du mauvais, première définition du bien et du mal pour la santé de l'organisme ; par l'odorat, par cette qualité de sentir et de pressentir, je reconnais l'univers des parfums, les trames olfactives et les intuitions sensitives si indispensables à la survie du primitif. Reliés à ma mémoire, ces organes sensoriels forment et dressent ma conscience passée.

Nœud de réception de cette immensité et de cette multitude d'informations disparates et simultanées, mon être commence à connaître, à reconnaître et à interroger la réalité environnante qui se forme. Lequel de ces deux organes de perception a raison, lequel des deux yeux voit bien ? Je m'ajuste, je tempère, j'interprète et je fixe l'équilibre de la pluralité. Ainsi naît ma conscience, dans des oppositions, à chercher continuellement à établir l'équilibre entre les perceptions. Au cœur de toutes ces relations, je découvre le monde extérieur par la construction de mon intérieur. Mes sens structurent en moi une mémoire qui cherche à satisfaire les besoins et les désirs de mon organisme tout en accumulant les expériences dans des idéaux, des croyances et des valeurs disparates plus ou moins déterminantes. Je me bâtis en équilibre sur des contraintes et des paradoxes et toute influence prépondérante d'un seul de mes sens provoque en moi des effets cataleptiques et hypnotiques.

Fruit d'une éducation d'airain

À l'image de mon vécu, de ce que j'en ai perçu et retenu, suivant l'apport et l'importance relative que j'accorde à chacun de mes sens, je fonds mon être dans ses expériences. Je suis un univers en construction et en mutation.

Ainsi, pour établir mon équilibre dans la totalité de mes perceptions, pour me permettre de formuler mon équation, pour établir dans le temps des repères et me fixer des bornes, pour éviter d'oublier des éléments que je suis incapable de retenir, pour me faciliter les choix par une logique ou une raison, je mets en interaction toutes ces informations sensorielles pour en faire une analyse rendue impossible par le seul processus de mémorisation. Je reporte dans le monde extérieur mes paramètres, pour les subdiviser et en comprendre les éléments. Ainsi ma conscience, pour établir son raisonnement, projette à l'extérieur une certaine forme d'interaction entre ses sens. J'engendre ainsi la toute première forme de communication extérieure, un langage simple avec ses symboles mnémotechniques, l'écriture personnelle.

Ainsi s'établit l'embryon de la communication humaine, par la mise en commun de ces symboles qui deviennent langage d'échange, une expression première du moi à un autre interlocuteur, une traduction dans ce monde de l'expression de l'autre, constamment en rétroaction.

Puis, le langage structure peu à peu l'extérieur qui devient un monde de conventions, de règles et de techniques, celui qui est réel parce qu'il se détermine.

De mes dualités intérieures et de ma découverte du monde extérieur, je délimite arbitrairement la conjonction entre le réel et l'imaginaire entre le rationnel et l'irrationnel.

Mon imagination, tout comme la perspective l'est pour la vue, est le fruit de la symbiose de cette pluralité psychique. Elle fait naître dans ma conscience autre chose qui est plus ou moins différent dans l'intensité de la perception et qui me permet de favoriser une recherche accrue de la satisfaction de mes besoins et de mes désirs. Stimulé et motivé par la conquête de mes satisfactions, JE découvre l'absolu, le désir du plaisir, l'insatiabilité, le bon goût né de l'arbitraire, l'esthétique.

Je suis deux, trois, même plusieurs, mais indivisible
Dans un temps de réaction, celui de vivre.

Je suis ma seule et unique réalité, ce dont du tout je suis différent et non identique [5].

Pendant que l'on cultive la norme et le standard basés sur une moyenne délimitant la normalité, je vois se définir tous mes rapports communs vers un

---

[5] Le Petit Robert définit le mot identité ainsi : 1º Caractère de deux objets de pensée identique. V Similitude ; 2º Caractère de ce qui est un. V. Unité. ANT. Contraste, différence.

échange inégalitaire, celui d'être l'objet de ma propre création.

Pendant qu'on me clôture, qu'on me découvre un sens à la vie dans le travail, qu'on me ceinture de règles, de préjugés et de tabous, qu'on fait de moi un objet au service et au profit d'une minorité de plus en plus restreinte, qu'on établit la norme, celle qui persiste, que l'on m'indique qu'il n'y a qu'une façon de voir et de faire les choses, je sens l'aliénation qui s'incarne.

Dans un monde à réinventer

Où jamais dans l'histoire, une masse n'a mieux pensé
qu'un seul de ses individus.

Perpétuellement dans un monde à bâtir, dès ma naissance, j'étais un univers à construire et à réinventer. La société et ses parasites, afin de se perpétuer, se doivent sauvegarder leurs idéaux et leurs valeurs. Ils le font en étant l'unique voie de l'éducation, de la formation et de l'information ; en définissant leur seule vérité établissant ainsi une apparence de justice qui n'est orientée que vers leur unique protection et en modelant la vie, sous leurs besoins de conventions.

Nous sommes des individualistes sociaux, des unités et rien d'autre. Notre monde nous l'avons bâti pour répondre aux besoins de se communiquer

et se réaliser. Aujourd'hui, on vit en vase clos, écrasé par nos propres sentiments. N'avons-nous pas assisté dans une indifférence misérabiliste, au pire siècle de la domination subtile et au plus grand génocide accrédité ? Qu'avons-nous fait du sens critique et du libre arbitre ? L'unité humaine n'est pas sa somme.

Les règles comme les frontières
sont faites pour être dépassées.

Intellectuellement en conflit et en révolte, j'ouvre les portes de l'inconnu, un autre après du monde plat, de la terre comme centre de l'Univers et de l'infaillibilité papale et maintenant devenue freudienne. Je brise mes chaînes qui me soumettaient à des règles et je marche dorénavant sur l'envers d'un certain décor.

Tous sommes uniques. Tous sommes l'élément indispensable de notre univers. Tous nous devons déborder notre éducation de fourmilière ainsi que la très sainte logique cartésienne pour réapprendre à exprimer nos émotions celles que nous inspirent nos sentiments. Il faut faire naître en chacun de nous l'être authentique qui nous habite.

Le poète émaille le langage

" Toutes les tours d'ivoire seront démolies, toutes les paroles seront sacrées, et l'homme s'étant enfin accordé à la réalité qui est la sienne n'aura plus qu'à

fermer les yeux pour que s'ouvrent les portes du merveilleux [6]."

(Paul Éluard, *Œuvres complètes tome 1.*)

Faisons de notre temps un laboratoire, un grand champ universel où l'on cultive l'amour et la vie. Propulsons-le-moi vers l'accomplissement de ses seuls besoins, dans le réel plaisir de vivre et de laisser vivre. Tuons la fuite.

L'opposition entre la raison et le cœur n'a jamais existé. Il n'y a pas d'incohérence dans l'être, mais un abus d'usage, celui du pouvoir que l'on inflige à l'un et à l'autre, issu de la volonté d'un groupe qui écrase une masse d'individus sous prétexte qu'il faut des règles pour assurer sa perpétuité. Pour mieux l'asservir, pourquoi ne pas déchirer en l'être la raison du cœur, le corps de l'esprit, l'essence de l'existence ?

La pensée est la base et le fondement de toute l'activité humaine ; elle s'exprime, mais c'est seulement par sa fermentation et par sa maturation que se produit toute évolution. Cette mutation des idées devient, le temps de notre passage sur terre, la réponse à l'interrogation de nos désirs insatiables.

---

[6] ÉLUARD (Paul), *Oeuvres complètes tome I*, Paris, éd. Gallimard " Bibliothèque de la Pléiade ", 1968, p. 514.

Mes sœurs, mes frères, à vos papiers !
À votre recherche.

Nous qui intériorisons notre être, nous qui refusons la pseudo-logique de la raison et de ses équations, nous qui rejetons notre simple rôle de fourmi,

Réveillons-nous !

Bien sûr que nous sommes seulement nous. Bien sûr que rien n'est totalement similaire entre nous, que nos perceptions font varier à l'infini les interprétations, bien sûr que personne ne définira exactement l'indéfinissable, mais nous, veut aussi dire la totalité des êtres, l'ensemble de notre humanité.

C'est dans la différence
Que naît la connaissance.

Venez, c'est urgent, le temps va nous manquer, nous avons moins qu'une vie pour rebâtir ce monde, celui de nos enfants, celui des nôtres, celui de notre communauté. Être tout simplement, pour ceux qui seront.

Alors naîtront le véritable langage du moi, celui que vous taisiez, celui que vous fuyiez, celui qui exprime en vous le seul réel, celui qui peint les douleurs et les joies, les amours et les amertumes,

les désirs et les peines. Ce moi divisé en multiple qui se concrétise dans ce que nous sommes, est le centre, la source, l'unité de notre monde, le feu de toute existence.

De la liberté de nos mots

> À la recherche d'une identité indécente de différence, n'ayant rien à voir avec la similitude ; je me manifeste de différences ; ma conscience étant égale à ma connaissance.

N’Être humain

Je suis une mosaïque d’expériences et de valeurs acquises, imbu de préjugés et de tabous, de contrastes et d’antithèses, composites d’éléments interactifs qui n’ont rien de simpliste, je m’active à ma simple nécessité de vivre et d’exister. Rien n’est bien ou mal, vrai ou faux. D’illogisme et d’inexplicable, j’apprécie le faux du rationnel et l’amour de l’irrationnel. Je suis d’une échelle illimitée, étant tout par ma présence et néant par mon absence. Créant et multipliant mes raisons, je privilégie l’une par rapport à l’autre, n’ayant aucun soin à reconnaître la complexité des situations qu’aucune description ne peut représenter hors tout. Je ne suis pas une pièce de l’échiquier, mais le maître de sa maison, libre exclusivement de vivre, systématiquement et intensément.

Je suis d’un univers de passage. Je me révolte contre cette métamorphose conditionnée et par la fuite du temps, j’envie le reste et j’adapte mes gestes avec à mes valeurs à tout moment de vie.

Préjugés et tabous sociologiques et psychiatriques sont défenseurs de la stagnation et deviennent des obstacles à mon ouverture vers le plus grand, des barrières aux portes qui me conduisent au devenir, à un avenir autrement.

Jamais, la découverte n’a été

Le pavoisement du monde connu.

Avec ce spleen qui ne meurt pas

Mon corps, comme une éponge,
S'aiguille du monde des autres
Et ce spleen, ce cafard, ce mal de vivre
Envahit mes rêves, élargit mes peines.

J'ai beau l'ignorer, le refouler
Toujours à l'affût, toujours insatisfait,
Il se révolte, me chasse et tue
Mes passions par ses désirs.

Dans toute contrariété, il s'impose,
Il dicte sa formule, moi je le suis.
Ce spleen qui ne veut pas mourir
Qui s'infiltre dans la vie
Comme s'il était la vie,
Me gruge et m'obsède.
Oh ! insatiable frénésie de connaissances,
Féconde tous mes jours de tes extases.

La poésie s'écrit…

La poésie s'écrit de silence,
De vide, de peur, d'angoisse,
De spleen.
Elle exprime la vie,
La douleur, le sens,
L'exigu,
L'absolu.
Elle vit,
Se vit,
Se sent,
Se pleure,
Se dit.

La poésie s'écrit d'absence,
Avec des mots qui manquent,
Des jours qui peinent,
Des sens qui pleurent,
Des larmes qui fusent,
Du sang qui gicle
Sur les pavés idéologiques des mondes
Qui meurent.

De mots qui sont…

Des merveilles, des jeux et des plaisirs,
De l'esprit, du cœur et du moment.
Ils se mêlent pour créer un charme, un pleur.
Doucement, ils s'inventent un auteur.

Ils détruisent l'incroyable,
Oubliant le formidable
Assemblage d'expérience et de vie.
Les mots sont la mémoire de l'inédit.

Ensembles réunis pour l'avenir
Concret du présent, inconscient de leur devenir,
Ils écrivent nos histoires, mais ne les font.
Ils vivent en nous de leur éphémère signification.

Les grains du sable

Le 28 octobre 1992, à 13 h 48, le Vatican annonce, par le bulletin de la P. C., que Galilée est réhabilité. À cet instant, que s'est-il passé dans le monde métaphysique de ce physicien italien condamné en 1633 par l'Inquisition ? Heureusement que l'on a été capable de reconnaître que la Terre n'était pas le centre de l'univers ? Cependant si les lois de Dieu et de l'Église sont infaillibles et impénétrables ; comment peuvent-elles être rétroactives ?

Qu'un auteur cultive

Un auteur se cache,
Tel un hypocrite,
Il forge des phrases en domptant peu à peu les mots.
Il les pèse, il les choisit, il en recherche un juste faux.
Et lorsqu'il s'exprime, il en dit bien des maux.
C'est ainsi qu'il cultive sa pensée
Et cueille au verger de sa révolte
Le fruit de l'arbre de sa vie.

Dans le temps qui passe

Le temps passe et je reste là
À attendre, à jongler, à me dire
Ce que je devrai dire,
À renoncer aux plaisirs,
À apprendre à vivre et à mourir.

Le temps passe et je reste là
À apprendre les mots
À voir changer leur signification
Eux qui ne seront jamais,
Plus jamais pareils.

Depuis l'histoire de la rue Ozanam

Sur le fil des années, rue Ozanam,
Où l'épicerie est omniprésente,
Je n'ai de souvenirs que du travail,
Des tâches, du labeur et de leurs pitances.

Sur le pavé, tous les jours, je circule
Pédalant sur ce mastodonte de bicycle.
Aux quatre coins, je promène les effets
Que je livrais sans même voir les visages !

Que de temps disparu à ces corvées,
Sans but, incertain et désavoué !
Mes jeunes années, mon juvénile, mon ingénu
Mon naïf, mon candide ont disparu.
Incapable alors de distinguer
Le rude du pénible,
L'épuisant de la fatigue,
Ma jeunesse a servi à l'effort,
Pendant que ma pensée a fleuri
Au milieu des vieux.

Sans le savoir, je n'ai jamais brodé de tissus de relation. Nul ami, nulle amitié, un grand vide rempli d'ignorer. On m'a volé mon enfance sur le dédale des rues de mon quartier. Joyce avait la mentalité d'un garçon d'épicier, moi je l'ai tout simplement été.

Je marche seul

Je marche seul
À la recherche d'idées nouvelles,
À découvrir des visions différentes,
Pris dans ce monde
Comme si tout était défini.
Où il n'y a rien à gagner pour celui qui crie
Pour celui qui dénonce la tromperie
La tricherie,
La bêtise.
Pourtant, c'est ainsi seulement
Qu'un monde se construit !

Je marche seul
Sur le parvis des découvertes,
Pour admettre ne rien connaître
Et d'être en plus incompris.

Dans la zone franche

Il y a, tout au fond de moi,
Dans ce cerveau, dans ce nodal,
Un tiraillement sans fin,
Une guerre atroce,
Où rien n'est calme, pas même les silences.

La révolte y élève
Des idées qui fusent.
Sans même le temps de les noter,
Les mots s'entrechoquent,
Et les pensées se bousculent,
Pour faire place à d'autres,
Puis encore d'autres,
Et des suivantes.

Le jour, le soir et même les nuits,
Ma vie se rompt,
L'idée me lève, je l'écris,
La saisit.
Puis une autre,
Encore une autre,
C'est ainsi que je passe
Chaque seconde, sans répit.
Un monstre me détruit.
Et le temps lui manque
Pourtant !

Il y a, au fond de moi, tout au fond,
Une lampe qui brille,
Qui éveille la noirceur
Et qui veut s'épandre.
Elle brûle et me consume,
Me divise et me dirige.
Elle m'assaille comme un intrus

Et moi je ne sais lui répondre.
Elle crie, elle hurle.
Elle dit " je pense "
Et moi, tel un esclave, je lui suis soumis.
Il y a au fond de moi, tout au fond, un monde,
Qui ne veut plus se plier, mais plutôt dire ce qu'il est,
Et inonder la place,
Pour crier à tue-tête qu'il vit.

Il y a aussi un autre monde
Que l'on y est seul !
Pour y rêver ?

De la bêtise, de la sottise, de l'envie et de la lésine

La bêtise, la sottise, l'envie, la lésine
Envahissent nos esprits, détruisent nos corps [7]
À l'épilogue des frasques et de leurs torts,
Je m'élève à maudire mes simples racines.

Que vaut l'Histoire si elle propage l'ignorance ?
Pour révolutionner vers une autre sorte de tolérance,
Et passer d'une monarchie, d'un Dieu à un État divin,
Fallait-il aux Français qu'ils tuent leur souverain ?

Au sentier des idéaux déferlent les morales.
Chacun s'y applique à dire et à peu y faire.
La condamnation est facile, la peine faite pour plaire.
Lentement, péniblement, j'apprends la cabale.

Et du discours, je m'écarte,
Du pouvoir, je m'astreins,
De la révolte, j'écris la charte
D'un monde qui me peint.

À la bêtise, j'inscris les chapitres de la moralité,
Des tabous, des faux enseignements et des préjugés.
J'associe à l'ignorance les jugements
Et leurs historiens vendus, je les confine au néant.

---

[7] J'espère que vous avez lu Charles Baudelaire.

Constat du troc et des échecs

Toi, moi,
Moi, moi, toi,
Et toi et moi,

Toi, moi, toi,
Toi, toi, moi, moi,
Mais sans toi,
Moi et toi.

Moi, pour toi,
Toi, pour moi,
Avec ou sans toi,
Moi sans moi

Et le Nous sonne seuls.

De la Dolce vita

Usufruit de Dieu, l'humanité jouit de la vie.
Pour exister sans être et vivre sans temps.
Elle croît au fil des jours dans un trop petit étang,
Brodant le canevas du temps, elle a avec la mort un bail à vie.

Elle coule les jours comme on fait du vin.
Elle souffle et elle végète du hasard au destin.
Elle oppose à une existence figée de conventions sociales,
La créativité, la richesse et l'art d'une vie intérieure.
À la tristesse, à la mélancolie, à la solitude, au goût de la mort,
Elle exige l'amour et le respect de la vie sous toutes ses formes.

À voir Humpty Dumpty sur la barrière du temps

Qu'elle est cet être,
Vivant à la bordure
Où l'avenir plonge dans le passé,
À la jonction du chaud et du froid
Sur le piquet du macro et du micro.
Cet être
Qui a domestiqué une énergie,
Quelques mathématiques,
Des notions de chimie et de physique,
Quelques mots d'expression,
Des signes d'échange,
Quelques conventions,
Qui maquille sa personnalité,
Qui admire tout
Comme en étant le centre ?
Il voit comme un aveugle.
Il sait comme un inculte.
Que l'immensité lui est trop grande.

Sans le requiem de Mozart

Chute du jour, fin de la veillée,
Le marchand de sable et Morphée
Sont passés.
La clé des songes de noir drapée
Met en bière la dépouille.

Au lugubre des cérémonies macabres
On sonne le glas, veille le corps
Trépassé et inhumé.
Au son des chants funèbres
Et des pleureuses conspuées,
On cloue le cercueil
Sans le requiem de Mozart.
Elle avait quarante-trois ans,
Déchirés et anéantis, son époux, ses enfants,
Jusqu'à l'âme, pleuraient totalement.

Requiescat in pace,
Mère ! Sache que je t'honore.
Et que depuis ce jour
Mon esprit a tué ta mort.

Je vis

Vivre à s'éteindre peu à peu, pour discourir,
Le passage du temps, soleil après soleil,
Solitaire dans la foule, perdu dans sa bêtise,
Innocenté par sa fureur de vouloir vivre,
Exalté de communion, de cupidité et de culpabilité,
Soucieux de chicane et de frayeur,
L'Homme ainsi vit.

Il acquiert, dès sa naissance, un droit à la mort.
Écrasé par la laideur et l'intolérance de son acquis,
Il n'existe que de maux, créant les mots qu'il lui faut.

Il vit sans savoir, il réforme sans consensus.
Il croit que l'ensemble change le degré de l'unité
Et omet que seule l'unicité façonne le tout.

Une bonne recette

Prendre un peu d'achromatopsie
Avec un fil d'amétropie
Saupoudrer d'un grain de presbytie
Et d'un pourcentage de cécité.

Avec l'aphonie, mélanger l'otalgie.
Doser la paraphasie dans la paramnésie,
Sans oublier de mariner avec un degré de surdité.
Sans toucher, ajouter un filet d'hyperesthésie
Truffer le corps de neurasthénie
Assaisonner d'un parfum d'ozène
et arroser d'un coulis de séborrhée.
Garnir le tout d'un trait de paralysie.

Bien protéger et veiller précieusement
au mûrissement.

Le secret est dans la fermentation, le résultat dépendant beaucoup plus de l'affection et de l'amour apportés au développement que dans le dosage des ingrédients.
Attention : quoiqu'identique en apparence, l'humain produit sera toujours différent.

De l'inconnu

L'inconnu, c'est un jour marcher et un autre ne plus être.
c'est croire que l'on sait tout.
c'est reconnaître un ordre dans le désordre.
c'est se voir grand quand on est petit.
c'est annihiler le doute, le scepticisme.
c'est se réfugier dans l'hermétisme.
c'est énoncer que l'on a découvert la gravité,
l'Amérique et la circonférence de la terre.
c'est condamner l'Inexploré.
c'est croire que l'on innove en copiant.
c'est omettre que rien est encore quelque chose.

L'inconnu, c'est l'ermite qui vit et qui ne parle pas.
c'est penser qu'il a quelque chose à dire.

L'inconnu, c'est ce que l'on sait de ce que l'on ne sait pas.
L'inconnu, c'est moi, c'est toi, c'est nous.
c'est se chercher.

Et je chemine de l'inconnu vers le connu, comme l'avenir s'engouffre dans le passé.

Substratum

à Lise Bertrand

J'ai, au fond de moi, une révolte qui mue,
Un brasier qui me gruge et qui m'exténue,
Un feu à vif qui crie et qui me terrifie,
Pour chaque boniment qu'on béatifie.

J'ai, au fond de moi, une réalité qui veille
De hargne, d'angoisse, de peurs et de merveilles.
Qui s'élève au-dessus de tout pour bruire.
Qui croit être tout, prête constamment à détruire.

J'ai, au fond de moi, une vigueur, une foi.
Le duel d'un être qui désire se faire
Dans un milieu d'obstacles qui cherche à le taire.
J'ai, au fond de moi, de multiples petits moi.

J'ai, au fond de moi, une image parmi d'autres,
Un simple amour avec mille figures, le vôtre,
Une conjoncture de gloire et de haine,
De passion et de désir incrustés de chaînes.

J'ai, au fond de moi, un paysage, un lien,
Une histoire qui roupille, une vie qui court,
Un monde à refaire, des mots et des jours,
J'ai, du fond de moi, un univers, le tien.

Il y a un…

Il y a l'être, sa conscience d'être, mue par ses sens.
Il y a cette solitude, cette profondeur inouïe, ce vide absolu.
Il y a la lumière, l'autour, ce monde à voir.
Il y a ces besoins insatiables de se communiquer.
Il y a soi, lui, moi et les autres.
Il y a la vie et le temps qui lui reste.
Il y a aussi la disparition, la coupure avec les êtres chers.
Il y a le temps, son intensité, son éclair.
Il y a la vie et le désir de tout gober.

Il y a toi et moi, les désirs et les passions, les joies et les peines.
Il y a nos douleurs, nos phantasmes, nos phobies et nos craintes.
Il y a deux joies qui s'unissent à la conjonction de leur peine.
Il y a toujours un moment, celui d'attendre ou celui voulu.
Il y a l'instruction, les tabous, la morale et les lois.
Il y avait toi et moi, l'aliénation a fait le reste.

Il y a ce trou géant, cette science, cette expérience.
Il y a ce travail, ce labeur.
Il y a cette solitude, cette incompréhension.
Il y a cette fin, cette mort.
Il y a cette conformation à être ce que l'on ne veut pas.
Il y a un point dans une infinie profondeur,
Il y a ce point seul qui cherche à manifester son existence.

Absolu besoin de créer

Absolu besoin de créer la différence,
Confronté au désir de la stagnation,
Prisonnier de sa certitude,
Limité à ses habitudes,
Je suis.

Je pleure tous les moments de conscience.
Je cherche à chaque instant de travail
Comme pour trouver dans la persévérance
Un réconfort qui vaille.

Prisonnier du désir de la différence,
Confronté au besoin de la stagnation,
Limité au rythme des habitudes,
Absolu désir de certitude,
Je vis.

Et demain, le jour se lèvera sans moi.
Ma vie aura quitté mon moi.
Jamais, je ne pourrais me libérer
De ce désir absolu de créer.
Je mourrais
Comme le reste,
Cela a déjà été fait.

Depuis ce jour-là

Ce jour-là il est resté gravé dans ma mémoire.
Il n'est jamais devenu un passé.
Omniprésent à jamais,
Il neigeait, il faisait froid.
Le vent nous transperçait
Sur le bord du fleuve.
Et quand ils descendirent la tombe,
J'ai crié " Maman ".

Une prison est à détruire

J'ai visité le fond de mon être.
J'y ai retrouvé mon adolescence,
Les cours de religion passés dans le corridor,
La rédaction de *l'Inconnu,*
Et ma mère qu'on a remisée dans une boîte
Ce désespoir plein d'amertume.
J'ai revu mes amis (es) et mes folies.
La bière, l'alcool, le Southern Comfort
Le football,
Et Pierre Buro qui m'avait offert
De calligraphier mes textes.
Ceux qui ont pavoisé les murs de Langelier
Aujourd'hui ne seraient pas oubliés.

Rien n'a changé
Le fond est encore au fond.
L'édifice semble plus gros
Ses murs de cartes ne sont pas plus forts.

J'ai retrouvé mes ancrages, ceux qui m'ont retenu.
Ces choses si nécessaires et si fragiles,
Sont toujours présentes, toujours utiles,

Pour vaincre le futile, l'absurde et le routinier.

Qu'elle est cette prison à détruire,
Déjà 30 ans que j'y rêve ?
Et la tienne !
Excuse, j'ai trébuché.

Dans le bric-à-brac

À l'école

J'y suis retourné
Pour leur dire
Qu'ils m'ont trompé.

101.- On parle d'avenirs sur une échelle de 50 ans !
L'humanité, c'est une question de temps, rien de plus.

102.- Des montagnes sur roulettes
Un océan de Jello
Des nuages en bouteille
Des décors que l'on déplace
D'une vie à l'autre

103.- À la conjonction des disponibilités,
Je te rejoins.
L'eau circule dans les rivières
Bien des pluies sont tombées
Des hivers sont passés
J'ai une mort à vendre.

Un poème habite ma tête

Telle une larve, qui se parasite.
Un jour peut-être, viendra
La métamorphose.

Qu'est-ce que mange la folie ?

La folie du rêve, le désir…
Qu'est-ce qui exprime la poésie ?
Le désir inassouvi…
Mais qu'elle est cet insatiable désir

Qui nourrit ma folle intempérance.
Veux-tu bien me dire, ce que le temps
Vient foutre dans ma vie ?

Bilan

Si l'éveil doit s'accomplir,
Ouvre tes yeux vivants
Regarde alors dormir
Le solde des mourants.

Au sablier de la vie se bouleverse le temps.
Éphémère, fugace est l'espoir
Au crédit du vivant.

Je suis du temps

Je suis du temps
La longueur de la réaction.
Une mesure qui finit
Où meurt la fusion.

Je suis du temps
Une longueur d'action.
Une mesure qui finit
Où meurt la réaction.

Chimie ou alchimie,
Charlatan ou fumiste,
Je rêve à la vie.

Je suis du néant
Parcelle qui s'éteint.
Au siège séant
Je vis et je feins.

Éternelle rencontre

Entre deux regards et deux sourires
Glisser une phrase,

Bonjour, jamais au revoir.

104.- Les saules pleurent
Eux aussi ne savent pourquoi !

Et la pluie s'éteint

Comme une lumière
ON-OFF

Je suis un fleuve

Rempli de rivières
Et de ces courants
Source de pensées
Je ne sais qu'elle
Est la mienne.

105.- Il y a, dans la tolérance, une part d'intolérance.
La tolérance doit mourir, l'intolérance s'oublier.

106.- Grand comme mes divergences,
Grand comme mes diversités,
Petit comme la vérité,
L'unicité, celle de se croire.

Philippe écrit sur la neige

Sur la congère,
Il écrit ses poèmes.
Sous la rafale
Les mots s'estompent
Et la cabale
Lui arrache le sens.

Une horloge à " brake "

J'ai planté des clous
Dans toutes les horloges.
J'ai tué toutes les digitales,
Stoppé toutes les aiguilles,
Arrêté le temps.

J'ai planté des clous
Dans toutes les horloges
Pour que ne s'écroule plus le temps,
Pour qu'il finisse de fuir vers le passé,
Pour qu'il finisse d'inscrire des souvenirs,
Pour qu'il comprenne que je veux contrôler ma destinée.

J'ai planté des clous
Dans toutes les horloges,
Mais pas dans les cœurs
Et je n'ai pas vu le temps passé.

107.- Les débats stériles à protéger la culture ont stérilisé
le cheminement normal de notre société.

108.- La complexité de l'âme versus les mensonges du comportement.
La réalité du comportement versus les mensonges de l'âme.

109.- Aujourd'hui sur toutes les ondes des médias, on parle d'un jeune de sept ans qui en bicyclette fut frappé par un chauffard. Sans casque, qu'ils ont bien spécifié, pour bien culpabiliser et pour plaire à une société de voyeurs et de juges. Seulement s'ils s'arrêtaient un instant pour analyser leur comportement. Mes excuses aux parents.

Ce 25 octobre 1994

110.- Trouvez-moi un seul temple qui soit
plus beau qu'une montagne.

Trouvez-moi un seul livre qui soit
plus beau qu'un arbre.
Trouvez-moi une folie,
je vous donnerais mille raisons.

111.- Telle une abeille je butine un essaim de mots.

112.- Il y a eu une époque où l'on pouvait prévoir l'avenir.
Pour aujourd'hui, demain, ce sera probablement après-midi.

113.- L'homme s'ajoute à l'homme.
L'homme s'adapte à l'homme,
Sa réalité aussi.

114.- Il faut être fou pour vouloir être de la normale.

115.- Comme une fleur parfume
Comme le soleil colore
Comme le temps fuit
Je vis.

Comme le signifié explique
Comme le signifiant dit
Moi j'ajoute qu'avec, je pense.

116.- Que l'arbre de la science a grandit depuis l'Adam de Dieu et de la *Bible*, du Satan de Milton et de son *Paradis perdu* jusqu'à la *Brève histoire du temps* de Stephen Hacking.

117.- Pendant que d'autres fêtaient, moi, je travaillais à vivre chaque seconde. Chaque instant continuellement je le prends à réfléchir, à penser et à m'instruire d'humanité. Je n'en serais guère différent, rien de plus que quiconque. Lorsque la mort me frappera, je serais pour moi, grand, très grand de ce que j'ai pensé être de meilleur.

118.- Un jour que je regardais par la fenêtre, dans une ambiance musicale du " *C'est la vie* " d'Emerson Lake and Palmer, une goutte circulait sur ma joue. Louise m'a demandé ce que j'avais. Je lui ai dit qu'un jour cette lumière s'éteindrait.

119.- Il pleut de la neige
Comme il neige de la pluie.
Sur le désert humain
Perdu dans l'immensité
Des solitudes et des esprits.

Le jour se lève sur la nuit
Et la nuit brille sur les derniers instants du jour.
Je suis là à attendre
Nuit et jour
Un matin.

120.- J'ai planté mon temps
Au cœur de ma vie
Et de celui dit mort
Fais fleurir un jardin
Où l'oiseau que je suis
Voltige libre et serein.

J'ai de temps mort
Meubler ma vie.

121.- Il y a des rêves que l'on exulte.
Il y a des pleurs que l'on enfante.
Il y a la vie que l'on ignore.
Jour après jour
Moments et instants
D'amour-propre.

Paradoxal

Il est paradoxal de penser que j'ai du temps à perdre et que celui-ci m'est limité. Paradoxal encore plus que je ne sais à quoi le faire valoir. Que tout est futile et illusoire !
Il est paradoxal que je m'évertue en respect de toute sorte. Il est paradoxal que j'accepte les conventions. Il est paradoxal.
Je suis un paradoxe, assis sur une clôture entre le dehors et le dedans ; un temps, plein d'intensité et d'extrême, en équilibre sur mes illusions.

Je cours

à Marie-José Des Rivières

Je cours après ma vie
Après des idées et des mots
Comme si dire, écrire y changeait quelque chose,
Comme s'il y avait une avenue,
Comme si tout était autrement que futile.

Plus, je regarde, plus je constate
Plus, je m'instruis, plus grande est mon ignorance.
Mais je vois jour après jour s'agrandir l'échelle
Et du micro je m'enfonce
Du macro, je n'y vois rien.

Que sommes-nous dans ce monde ?
Petit et ignorant, imbécile et pauvre,
Croyant fabriquer du vrai
Dans des énoncés incroyables
Dans un temps minime croire durée,

Qu'il est dur d'espérer
Qu'il est dur de vivre !

Aujourd'hui plus qu'hier.
Demain plus qu'aujourd'hui.
Le temps court à ma perte
Et moi je fuis mon temps
Et moi je cours tout le temps
Et moi,
Et moi
Je vis peu de temps.

À vous qui me lisez,
À vous à qui je peux transmettre quelque chose,
Je vous avoue que je n'ai rien trouvé.
Je vous avoue que j'ai bien cherché.
Je vous avoue que je me suis occupé.
Je vous avoue qu'il n'y a rien
Si ce n'est que vous aidez
De vous transmettre un regard
Une vision de mon cru d'un monde,
Le mien.

Le temps court à ma perte
Et moi je cours tout le temps.

Livre deuxième

Reliés d'amour

Nouer par l'amour de nos rencontres,
les fils de nos vies tissent la toile
qui habille et emprisonne
l'esprit même de société.

Oui, c'est l'amour qui noue les êtres
Qui bâtit nos liens de communication
Qui engendre la vie et
Au fait de ses sillons, engraisse
Le milieu de culture.

Une simple histoire d'amour

" Quand on aim' c'est jusqu'à la mort.
On meurt souvent et puis l'on sort,
On va griller un' cigarette,
L'amour ça s'prend et puis ça s'jette [8]. "
(Léo Ferré, *Avec le temps.*)

La sève des mots est composée d'éléments historiques et idéologiques qui maquillent et qui altèrent leur signification. Leur définition issue d'un passé accumulé de notations stéréotypées s'oppose à une utopie continuellement renouvelée, exprimée par la réalité abstractive et intellectuelle des actuels utilisateurs. Ces effets briment et limitent leur réelle capacité de bien exprimer même dans un espace-temps restreint.

Lorsque le *Petit Robert* définit le verbe amuser comme : " occuper en faisant perdre son temps " ; et qu'il désigne s'amuser comme : " perdre son temps à des riens ", ne retrouve-t-on pas dans ces énoncés l'influence d'une croyance chrétienne qui valorisait le travail ? Ici, l'idéologie trompe le signifié présent du mot.

Quand des parents sont éduqués avec la conviction de la " perversion foncière " de leurs enfants,

---

[8] FERRÉ (Léo), *Avec le temps,* Paris, éd. les disques Barclay, 1971, numéro de catalogue compact CD 841 919-2.

n'est-il pas d'usage de les corriger ? L'endoctrinement entre ainsi dans la famille, force est de reconnaître que tout ce manège repose sur la simple ânerie qui identifie l'enfant comme un être pervers qu'il faut endoctriner, alors que rien d'autre ne peut être considéré comme causal. Ici, c'est l'éducation qui altère la sémantique.

Notre langage n'a-t-il pas de terme commun pour désigner l'homme et la femme ? N'a-t-il pas comme fonction fondamentale de permettre l'expression et non d'établir des règles morales de dominance et de dépendance ? Ici, c'est l'histoire qui altère la sémantique.

On doit reconnaître les nombreuses influences qui maquillent la sémantique et se donner comme objectif d'actualiser le mot au présent si on veut lui permettre de se définir un espace d'avenir.

Ainsi les mots, sans être dégraissés ou soulagés de leurs anciennes significations, transportent des notions paradoxales qui font que le " je t'aime " de Proudhon ne sera jamais similaire à ceux de Ronsard, de Verlaine et d'Aragon [9]. Ce " je t'aime, " n'est-il pas différent à toutes les étapes de la vie des êtres ?

---

[9] De plus, l'image de la femme s'est grandement modifiée suivant l'évolution des siècles. Que voulait dire " je t'aime " lorsqu'il était adressé à une femme que l'on considérait

Si aujourd'hui on peut définir l'amour en usant de termes comme : mentir, dominer, posséder, exploiter, aliéner, n'est-ce pas que l'on n'a jamais su dissocier l'histoire, l'idéologie et l'essence de la vie de la sémantique actuelle de ce mot et que l'on a par le fait oublié sa véritable raison.

> " L'amour est un mot qui ment à longueur de journée et ce mensonge est accepté, la larme à l'œil sans discussion, par tous les hommes [10]. "
> (Henri Laborit, *Éloge de la fuite.*)

N'est-ce pas d'aimer l'autre que lui témoigner du respect, de partager avec lui ce que l'on pense, ce que l'on vit, d'apprécier qu'il agisse à sa manière, conformément à ses désirs et à ses besoins, suivant ses propres échelles de valeurs et avec ses propres justifications ? N'est-ce pas d'aimer l'autre que d'échanger avec son identité, avec sa conscience pour mûrir ensemble dans l'avenir, pour bâtir un devenir, un bien-être et une individualité qui devient peu à peu communs ?

Narcisse n'avait-il pas raison de s'aimer, peu importe ce qu'en pensent les freudiens ?

---

comme un bien meuble ?

[10] LABORIT (Henri), *Éloge de la fuite,* Paris, éd. Gallimard, 1976, p.18.

"L'homme ne peut pas aimer sans s'aimer[11]. "
(Albert Camus, *La Chute.*)

A priori, toute la notion du Narcissisme repose sur un principe d'exclusivité, comme quoi l'amour serait un sentiment monolithique. Aussi on subdivise le sentiment en strates suivant certaines intensités pour les seules fins de justification de cette société monoïdéiste. Dans les faits et les gestes, les parents aiment leur progéniture comme ils s'aiment collectivement.

L'exclusivité de l'amour est un frein à l'épanouissement des êtres. Mais cet acte exige un échange égal des valeurs et des intérêts. L'amour n'est pas son histoire, il n'a rien à voir avec les préjugés et les tabous que l'on y greffe et les exploitations qui s'y lient. Les humains sont essentiellement des êtres sociaux et c'est suite à leurs émotions qu'ils tissent leurs relations, aussi l'acte d'aimer est leur meilleur, pour ne pas dire le plus manifeste de leurs liants sociologiques.

---

[11] CAMUS (Albert), *La Chute,* Paris, éd. Gallimard, 1956, p. 38.

Toi, mon désespoir

Je t'aime. Oh ! Absolue perdition
Qui s'évade de mon cœur,
Endolorie d'absence,
Qui se glorifie de ma perte
Et qui se fortifie de mon mal.
Je t'aime. Toi, l'océan de plénitude,
Inaccessible peur,
Imprévisible douleur
Qui transfigure la vie.

Je t'aime vivante, guerrière d'espoir,
Immaculée de plaisirs,
Redressée d'espérance
Dans un printemps florissant
Aux misères de mon univers.

Je t'aime, toi le vent qui passe
Et qui me caresse de sa paume
D'une main aride et involontaire.
Je t'aime. Toi qui n'aimes pas.
Toi qui me souscris, toi qui me perds
Dans la valse des ans qui s'effritent,
Dans l'amour qui me blesse
Toi, mon désespoir.

L'amour sur-mesure

Telle une lingerie imaginaire, les êtres choisissent leurs relations suivant les modes et les regards. Aucun ne prend le

loisir de les confectionner. Peu trouvent ;
en amour le sur-mesure n'existe pas.

Amoureusement vôtre

J'aimerais jouer sur votre corps
Comme un virtuose joue de son piano,
Et connaître tous les accords,
De la tendresse aux sanglots.

Du langage, je veux maîtriser tous les mots
Et de charme, vous prendre d'assaut.

Mais je suis plein de vides et d'absences,
Voguant dans l'abîme des désirs d'amour,
Sous les vents tourmentés
De bien des passions désordonnées.

Nouer d'amour

De l'éphémère et du silence

L'éphémère des rencontres,
L'éternité des absences,
Le silence des gestes,
L'immortalité de mes maux.

Les deux solitudes

à Claude et Guylaine Fauché

Ils étaient deux, le père et la fille,
Toujours ensemble
Ils étaient.
Dans ma tête, toute mon enfance,
Sur la rue de mes souvenirs,
Je vois Claude et Guylaine
Cheminer main dans la main,
Inséparables.
La rue leur était indifférente.
L'univers était le leur.
Ils n'avaient d'yeux que pour eux,
Elle pour lui, lui pour elle.
Elle est morte dans la vingtaine,
Lui l'a suivie de six mois à peine.

Plus tard,
Lorsque je retourne à la maison,
Pour voir les autres solitudes, personne ne répond ;
La mère est à l'hôpital,
L'autre fille s'est enfermée dans sa raison.
L'amour aussi tue.

Il est faux de croire
Que deux n'est pas seul !

C'est en disparaissant
Que l'amour qu'ils se portaient
Est devenu visible.

La fleur et l'abeille

Avec une chevelure au vent étalée,
Étendue comme des pétales,
S'ouvre sur cette fleur aux yeux d'étamines,
Aux sourires de pistils, aux charmes qui minent,
Une beauté qui rafale.

Cette fleur est un leurre qui dévore
Dans un instant de présence puis s'évapore
Le temps d'une pause,
Le temps des roses !
Folle est la passion
Au miel de sa maison !

Ma Fille, mon Fils

La vie s'étale devant vous
Comme un corridor ;
Vous y engagez, tout comme moi.
Les balises sont marquées,
Pas seulement pour votre bien,
Mais par et pour une société
En perdition.

Les chemins les plus beaux
Ne sont pas les plus " fins ".
Cheminez dans votre espace,
Sur le trajet de vos choix,
Car la liberté d'être est
La réalité de son moi.

Parcourez la distance
Entre la naissance et la mort,

Jouez, criez, chantez et dansez
Participez à la vie de votre corps.

Mes enfants,
Le temps s'achève,
Vous êtes de moi l'éternité,
Celle qui fera se poursuivre
Le chemin de ma vie.

N'oubliez pas que la vérité,
Marche au pas de la lucidité.
Contournez les écueils des gens,
Du malhonnête,
Du profitant.
Évitez les faux-fuyants,
Les maladresses
Des grands enfants.

Bouffez la vie
Comme une pomme.
Mes enfants, je vous aime
Et je vous aimerai
Même mort.

Comme une montagne

Comme une montagne qui voudrait aller à la mer,
Comme un bateau qui naviguerait les plaines,
Comme un goéland qui voudrait être poisson,
Comme la vie qui connaîtrait la mort,
Je vis et je croîs.

Comme un désespoir qui ne cesse d'espérer,
Comme des yeux qui cherchent à se faire voir,
Comme un sourire qui ne veut pas périr seul,
Comme un amour qu'on laisse se tarir,

J'aime à te voir.

Comme un ruisseau qui voudrait devenir rivière,
Comme un enfant qui veut grandir,
Je suis à attendre.

Et je partagerais prés, fleurs, soleil et passion.
Parmi les senteurs inconnues et nouvelles,
Ensemble dans ce fond aux embruns exquis,
À nos souffles, à nos rêves je réponds
De la beauté, de la fragilité de nos vies.

J'ai regardé le chemin de l'azur

J'ai parcouru l'univers de l'incroyable,
Dompté des éphémères et des chicanes,
Soutiré des révoltes et des embûches
Au chemin des ignorants, étrenné mes vers

Sur une tablette d'argile, au déluge des larmes,
Sous le fléau des agrumes, aux limites de ses franges,
J'ai regardé le chemin de l'azur, comme pour dire
Que la vie s'éteint après les secondes de son temps !

Saltimbanque, rebelle, pendu aux gestes
De ta voilure, aux chemins de tes désirs, je reste
À me battre pour vaincre l'indésirable chose
Qui tue ma vie comme meurent les roses.

Moi, l'infidèle

Dames, je vous suis infidèle
Parce que d'elle
J'aime l'amour.
Je vis et j'existe
À me rendre triste
De ne pas vous avoir toujours.

Dames, je vous suis de grâce
Dans la disgrâce
De tous ces jours.
Semaine après semaine,
Je vis au conflit des peines
Avec des bonjours.

Je pense et m'inscris

Dans cette vie
Comme un vautour.
J'explore et je rêve
De toutes vous étreindre
Dans un calembour.

Pour que s'achève
Ma pensée brève
Et pour ce jour,
J'expire et je crains,
La douleur m'étreint
De tous vos atours.

Je vous suis infidèle,
À vous qui êtes belles,
À tous vos discours.
J'aspire à vos parfums,
Sans être importun
Je veux être de votre cour.

Et comme le temps
Qui à tout moment
Disparaît,
Au sommet d'un rêve,
Aux sous-entendus des trêves,
Seul à jamais.

Je pleure l'indifférence

Mépris, douleur, envoûtement, abstinence,
Prière de détruire toute convenance,
D'engloutir l'intolérance
Pour recréer l'effervescence.

Histoires perdues dans la douceur des âmes,
Sous le chapiteau des blâmes,
Incrustées au profond des gênes,

Sous les désirs et les peines,
Avec je ne sais quelle espérance
Je pleure l'indifférence.

L'éducation maritale

Elle se cherche un Prince,
Un Dieu, une idole,
Un ami ;
S'il vit, elle se marie.

Le nénuphar

Un sourire de plomb
Des yeux qui médusent
Une dame qui danse-partout.

… telle une vrille

Ces yeux me percent telle une vrille,
Ces diamants me cherchent et me fuient.
Inlassablement présents, ils brillent.
Moi, j'ai peur, ils me dévorent, j'en frémis.

Anagramme

Dois-je vous appeler Marie
Ou vous conjuguer le verbe aimer ?

Jeux d'esprit

Comment survivre
Aux fantômes qui m'envahissent,
Aux gestes qui me manquent,
Aux sourires qui me fascinent,

Aux regards qui me médusent,
Aux heures de silence,
À la pudeur d'une seule présence ?

Comment survivre
Aux signaux qui n'en sont pas,
Aux peines qui m'attaquent,
Aux aspirations changées ?

Et je reste à jamais seul,
À l'orée de la passion,
Au bord du gouffre du désir,
À songer aux bonjours
Pleins d'amour
Que tous les jours
Tu me dédis.

Cupidon et la flèche de l'amour cupide

Pour la journée internationale des Femmes

8 mars 1992

L'Histoire a toujours été élaborée et écrite par le dominant. Il a noté ses versions selon sa vision, omis des chapitres suivant ses aspirations de maître et de conquérant. Toute l'aventure de la femme a été machinée par les hommes. Son histoire est une longue tradition de dépendance, de résignation et de soumission. C'est par l'absurdité de son éducation maritale que l'homme l'a assujettie à l'infériorité. Elle a acquis sa dignité d'être par son travail et par sa persévérance. Par ce gain, elle a fait éclater la collectivité hiérarchique des mâles. Depuis, nous sommes dans l'antichambre d'une société humaniste. La femme a obtenu, en principe, l'égalité des droits. Elle a gagné un nouveau statut social et politique. La question n'est plus de savoir si elle est égale, mais de reconnaître qu'elle est une alliée vitale. Lorsque l'on parle de la victime féminine, on s'adresse à la demie de l'univers humain. La femme est et sera toujours la source de nos vies. Elle n'est pas un " il ", elle est bien " elle ". Rectifions l'Histoire et ses injustices, avouons

nos torts et redressons nos erreurs. Permettons aux autres d'être ce qu'ils sont.

La petite histoire de l'inégalité des femmes

Moyen Âge

La femme est dans l'absolue dépendance du père et du mari.
Elle fait partie intégrante des biens meubles.

1545

En France, on a signalé pour la première fois
la présence d'une femme sur scène.

18e siècle

La jeune fille ne reçoit qu'une éducation
sommaire ; elle est mariée ou placée
au couvent sans qu'on la consulte.

1744

Publication de la *Controverse sur l'âme de la femme.*

1791

Olympe de Gouges publie la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne.*

1792

En Angleterre, Mary Wollstonecraft
est la pionnière de l'action féministe.

1826

Proudhon publie *Pornocratie ou la femme dans les temps modernes*.
(Il évaluait sa valeur à 8/27
de celle des hommes)

1874

On interdit aux mineures le travail
de nuit et aux femmes de plus de
vingt et un ans le travail souterrain dans
les mines et les carrières.

1879

Le congrès socialiste français
proclame l'égalité des sexes.

1893

En Angleterre, la femme accède
au droit de propriété.

1897

On passe une loi qui permet à la femme
d'être témoin dans les actes des
tribunaux, mais une doctoresse en droit
qui prétend s'inscrire au barreau
est déboutée de sa demande.

1907

En France, la femme accède au droit
de disposer librement de son salaire.

1920

Le Congrès fédéral des États-Unis
accorde le droit de vote aux femmes.

1923

En Angleterre, la femme accède à l'égalité
des droits des conjoints en matière
d'adultère. (Loi du double standard)

1928

En Angleterre, on accorde le
droit de vote aux femmes.

1933

Dix-neuf Républiques américaines
signent la convention accordant
aux femmes l'égalité des droits.

1945

La Française acquiert ses droits
politiques, la France est le trente-sixième
État du monde à accorder le droit
politique aux femmes.

1948

La *Déclaration universelle des droits de l'homme* a solennellement reconnu
qu'hommes et femmes doivent
jouir des mêmes droits.

mars 1949

Suite aux dangers de l'accouchement,
on a décrété en Angleterre que l'emploi de certaines
méthodes d'anesthésie étaient obligatoires.

1970

En France, on remplace le concept d'autorité
paternelle par celui d'autorité parentale.

7 février 1971

En Suisse, on accorde le droit de vote aux femmes.

Femmes, que vous êtes belles !

à Marie Sklodowska [12]

À la découverte de vos essences,
À l'embrun du désir et des passions,
Je suis à écouter le bouillon verbiage des sorcières.
Ce n'est pas en secouant la poussière
Des codes et des conventions,
Pris dans un cœur d'intellect, de morale et de misères
Que nous redresserons
Cette frêle et précaire condition.

À l'édification de ce monde,
Elles seules portent les pierres.
Filles d'Ève, pièges de Satan, jouets des hommes,
Elles enfantent, elles procréent ; ces nourricières
Édifient, commandent l'être que nous sommes.

Ce soir, je me sens seul, révolté
Devant mon impuissance.
Tel un poids, l'Histoire m'écrase, je la recense.
Ce soir la mélancolie m'envahit l'esprit.
Pardon, le dominateur préserve sa tyrannie.
Je revois les drames, je comprends votre ire.

---

[12] Marie Sklodowska, d'origine polonaise fut la première femme a être nommée professeur à la Sorbonne. Préalablement elle avait reçu le prix Nobel de physique en 1903, qu'elle partagea avec son mari et en solitaire, celui de chimie de 1911. L'histoire a retenu d'elle que le nom de famille de son époux, Marie Curie.

Combien de mots devrais-je vous dire
Pour l'apaiser,
Moi, qui ne sais pas être, ni même moi ?

Au souvenir du labeur des faibles, à leurs pleurs,
Aux confins de vos ancestrales douleurs,
Je pense aux rencontres qui débutent,
À l'union qui trébuche,
Et je m'apeure.

Femmes, oublions
Et allons là-bas vivre ensemble
Au pays éternel des astres de la nuit.
Et voir la lune qui s'attriste à chacune de nos peines.
Là où rien ne prouve que " je t'aime " soit un mensonge.

Et de vous, émeraudes et perles ; je ferai chapelet,
De chacun de nos mots, de nos dires,
De nos faires ; des rimes
De nos désirs, de nos passions ;
Nous bâtirons la Vie.

Aux jeux des plaisirs, à la rencontre des désirs,
J'attends, patiemment
Quels que soient le jour, la nuit,
Le songe, inlassablement
Je crois en notre avenir.

Femmes, vous êtes belles
Dans ce monde de relations,

Dans ce trait d'union
Qui dit, je t'aime.

L’ange et le démon

Je veux t’enrubanner de plaisirs pour te
soustraire au corset de tes craintes.

I

À la pointe d’un banc, au cœur de la nef
À la chasse du temps, aux traces du relief
J’écoute les voix, cette masse de chantres
Qui, du chœur, envoie son âme au diantre.

Présent, dans ce vieil autel hanté d’absence.
Là, à la veille du comble d’indécence
Que fais-je donc ici, en ce lieu que je hais ?
Me suis-je adouci ? Je ne le cuiderai jamais.

Céans où tout était possible, ils croient.
Ainsi, Dieu venait me porter cette voix.
Au sortir du mirage, j’ai rencontré l’ange.
D’yeux que pour ce visage, j’ai formulé mes louanges.

II

Journée après journée, de sourires en regards
Oubliant le passé, répondant sur le tard
Sûr que les mots à naître seront plus importants,

Elle joue à paraître, moi à l'inconsistant.

Étalant son charme, sa beauté comme leurre,
Elle, Cupidon, s'arme, tire le cajoleur.
Pris à la mimique des jeux et des gestes,
Captif et anémique, au paradis, je reste.

Portant en elle charme, douceur et modestie,
Celle qui est de larmes, qui empare nos vies
Et qui nous étouffe, nous écrase, nous tue.
Qui fait de moi une bouffe, elle luit de vertu.

III

Et le " nous " remplace le " je " de nos discours.
Mon univers s'efface aux joies de ses atours.
On se découvre, on s'explore et l'on se plaît.
Puis, je m'ouvre, je l'implore et je renais.

Ainsi le moi s'exprime et la vie s'enflamme,
Alors la passion prime, j'en jouis et je m'y pâme.
Naît l'envoûtement, la fièvre émotive
Le doux déchaînement d'un amour qui s'active.

Au doux fil des discours, aux joies des rencontres
S'éveille l'amour. S'écrit ainsi le conte.
Au change des plaisirs, aux jeux des mots, des gênes,
Se révèlent le désir, le moi, le nous, l'arène.

IV

La sirène me prit. Son angélique chant
S'empare, s'approprie de moi, tel un enfant.
Imbu de tacites et futiles ententes,
Je rêve et je cite d'étranges attentes.

Quelle substance vit et gît en ce terme ?
Quel est donc l'esprit du secret qui y germe ?
Simples sont les idées, difficiles moissons
Je n'ai pu te border et ouvrir d'horizons.

L'âme qui se lamente, pleine de toutes fautes
Pure et innocente conquête de l'autre,
Nos mondes sont distants, il faut le reconnaître
Je n'ai pas su au chant résister à n'être.

Chez le fleuriste

Tu vois cette fleur ?
Celle-ci, non elle !
Tu vois cette fleur ?

Que d'efforts
Pour la réussir !
Oh ! qu'elle est belle,
Là dans le miroir,
Tu vois cette fleur ?

Regarde la perfection,
Tu la vois ?
La vie s'embellit
De la passion
Sublime
De ton éclosion.

Le jardin des souvenirs

Tel un jardin de porcelaines,
Les images de nos souvenirs
S'amassent et s'enchaînent
Dans une mémoire à ameublir.

Ce jardin de pierres de Chine
Ébloui de verrerie et d'échine,
Brodé et sculpté d'argenterie,
Marque chaque pas de nos vies.

Cachés au fond des ombres,
À l'orée des jours sombres,
J'ai marché dans tes porcelaines,

Brusquement envahi ton domaine.

Dans ce jardin de porcelaines,
Foyer de tous nos souvenirs
Nul n'a droit aux chaînes,
Pour bâtir le devenir.

L'intime étrangère

Topaze
" […] Oui, je vous hais et je vous aime à la fois… Et je sais pourquoi je vous hais, mais j'ignore pourquoi je vous aime… Mais dans tous ces malheurs et toute cette haine, la seule douceur qui me reste, c'est de vous aimer toujours [13]. "
(Marcel Pagnol, *Topaze*.)

Les pieds dans la guimauve,
Marchant sur l'avenue de nos avenirs,
Au profil des faubourgs,
Dans la ronde de nos atours,
J'ajoute à ma couleur ton mauve
Manteau de souvenirs.

Quelquefois unifiés
Nos esprits s'animent.
Tantôt rejetée
Ma solitude culmine.

Je lui offre un miroir,
Afin de mieux se voir.
Je lui prête mes yeux,
Comme pour lui faire un aveu.

---

[13] PAGNOL (Marcel), *Topaze,* Paris, éd. Presses Pocket, 1976, p. 192 et 193.

Tantôt éloignée,
Elle cite, se rappelle, s'excuse.
Moins besognée,
Elle s'exprime, elle s'amuse.

Je la regarde se débattre. Elle ! Le fantoche,
Dont on excite les ficelles des passions,
Se soulève. Ses liens se décrochent.
Guignol, elle sera dans l'avulsion.

Un temps, elle est tout près,
Elle parle d'elle, de ses joies, de ses succès.
Aussitôt, elle est loin,
Refoulant ses besoins dans un recoin.

Délicatement, j'ai apprivoisé le hérisson,
Dénoué une à une les ficelles du pantin.
Je l'ai nourri des mots de mes moissons.
De sourire, de joie, elle s'est fait un festin.

Lorsque moins brève
L'heure de nos trêves
Moins, je suis loin
Dans la dorure de ses soins.

Pendant qu'elle égaie la cage de son oiseau,
Qu'elle fleurit l'ensemble de sa demeure,
Je suis seul à savoir, moi le damoiseau
Qu'elle embellit et décore la prison où elle pleure !

Tantôt, elle décroche
Dans le paysage qui se dissout.
Et s'approche
Oubliant ses tabous.

Mais toujours elle est loin,
Dans la solitude de sa décence.
Jour après jour, elle n'est point
Charitable de ses présences.

J'ai vu la perle, je l'ai rencontrée,
Elle s'est ouverte puis s'est châtrée.
Qu'il est difficile d'oublier un trésor,
Ce rêve naissant d'un commun accord.

Tantôt j'hésite,
Un jour je lui dirai.
Et si elle s'irrite,
Je ne le ferai jamais.

On ne peut aimer sans s'aimer,
L'amour habite la conscience,
De la démarche, j'ai pris connaissance.
Je suis fou, un vrai, j'aime aimer.

Et lorsqu'elle sera vieille,
Assise au cœur de ses souvenirs,
Elle tirera mes vers de leur cercueil
En guise d'un mortel avenir.

L'intime étrangère avait un choix :
Vivre avec la conscience de sa prison
Ou dans la prison même de sa
conscience.

Pour toi

Un pas dans la neige,
Un sourire, une phrase
Coupe et tranche l'atmosphère.
Une noirceur, une lueur,
Et la vie s'éteint
Dans le canevas du temps
Qui se brode.
Un plaisir, un grand,
S'évapore,
Celui de vivre.

Utopie, justice et liberté

Comment faire pour prendre une étoile,
Une étincelle, une joie ?
Comment faire pour saisir la vie,
L'intrigue et l'indéfini ?
Comment puis-je te satisfaire,
Comment faire pour te plaire
Si je dois me taire,
Toi qui t'évapores à mes propos,
Qui s'envoles à mes yeux,
Qui es l'étrange même du mystère ?
Que faire pour te saisir et te nouer à ma vie ?
Au-delà de mes pensées, de mes dires et de mes gestes,
Au-delà des voiles, des vérités et des mensonges,
Au-delà des montagnes, des joies et des peines,
Au-delà des faits, des armes et des sourires
Je te cherche,

Utopie, justice et liberté.

En souvenir d'un espace de temps

Souvenir d'un espace de temps
À cheminer sur les trottoirs,
À voir vivre les gens et leurs foires,
À n'écrire que du vent.

Dans la latitude des éphémères,
Au parcours de notre bout de terre,
Dans le sourire des lassitudes,
J'explose aux charmes de nos solitudes.

Yeux à yeux, neige aux cheveux,
Pas à pas dans la guimauve,
J'ajoute à ma couleur ton mauve
Manteau de souvenirs fangeux.

Comme si l'histoire ne pouvait me satisfaire,
Je suis libre comme prisonnier, voire
Insoumis, impuni et idolâtre à te plaire,
J'aime cet espace de vie pour simplement t'y voir.

Je m'échapperai à vous dire

Un sourire, un mot doux, délicat, imprécis
Qui suppose du rythme dans le détour du vilain,
Près du sentiment, du cœur, à l'orée du décrit
Il reste enfoui dans le silence du lien.

Petit à petit se dénude l'histoire,
Mot à mot la découverte se fait,
Regard indiscret, sourire prémonitoire,
La complicité s'y installe et s'y plaît.

Un jour peut-être, à l'énoncé de notre moi,
Au détour d'une rue ou grisé dans un bar,
Je m'échapperai à vous dire, moi l'anar
Ma vérité, une parcelle de mon désarroi.

J'ai apprivoisé un hérisson

J'ai apprivoisé un hérisson,
Dénoué les ficelles d'un pantin.
Je lui ai souri, parlé sans rien à dire.
J'aurais voulu lui arracher
Un sourire,
Une joie, une beauté, un plaisir
Un mot.

Je la regarde se débattre, elle, le fantoche.
On lui tire les ficelles des passions et des intérêts,
Elle se soulève, arrache ses liens
De pantin, elle restera guignol.

Un instant

Si seulement, un instant,
Tu pouvais te voir
De mes yeux…

Pêle-mêle dans les incubes et les succubes

L'épithète

" Tu le sais que je t'aime beaucoup. "
Et de me dire,
Tout simplement,
Que l'épithète beaucoup
Signifie encore moins.

201.- Le temps piège l'amour,
Pour le conjuguer au passé.

202.- J'aime l'amour autant que la vie,
Mais jamais assez pour en mourir.

203.- La lampe de la vie se consume.
La frénésie l'active, la solitude la raisonne
Et l'amour illumine la maison.

204.- Le malentendu entre suivre et être, entre voir et vivre ;
Je suis, je vis.
Entre croire et croître ;
Tu croîs.
Entre faillir et falloir
Il faut.
Je vis, je suis, je croîs, il le faut.

205.- MaDame : Il y a dans ce mot un sens de possession.
MesDames : Un sens particulier de la nature humaine.
MonSieur, MesSieurs : Une certaine condescendance.

Combien de fois tu m'aimes ?

Je t'aime
comme tout, plus deux,

à l'univers on ajoute quatre,
l'infini, je l'élève au carré,
plus la terre
plus la vie
moins eux.

À lire le jour de ton anniversaire.

J'ai révisé mon vocabulaire,
Cherché au plus profond mes mots,
Couru les boutiques d'illusoires
Et les frénésies des absolus,
J'ai gratté mes fonds de tiroirs,
J'ai tout assemblé mes rêves
Et d'un tas,
Mis ensemble,
J'ai pensé au mieux te dire,
Te souhaiter :
Que la vie te soit belle,
Que l'an qui vient soit
Gravé au cœur de tes souvenirs
Comme le début d'un temps nouveau.

206.- Que dire :
Quand l'univers ne peut même plus suffire
À remplacer une seconde
De ta présence.

207.- Sur le bord de ma fenêtre,
Vision du monde
Une T.V. cite des poèmes.
La radio fait un songe
Et le bruit même joli,
Éclabousse le paysage.

208.- Il y a des blessures qui saignent,

qui saignent.
Des plaies qui ne guérissent,
qui ne guérissent.
Il y a de ces sourires qui vivent,
qui vivent.
Même au travers des pleurs,
des pleurs.

J'entends au loin des cris.
J'entends auprès des joies,
D'une terre qui tourne autour de moi.
J'entends au loin des cris.

Sous le soleil tourne la terre,
Quel paysage ?
J'entends au loin des cris,
Des cris d'enfants qui pleurent.
J'en éclaire d'autres aussi
Qui meurent.

Le 2 septembre

Le café embaumait la pièce.
Le soleil reflétait dans les vitres
Qui brillaient de leur absence.
Le jour se levait.

L'avant-midi s'est mis à courir,
Nul ne l'a rejoint.

À freiner pour tout voir,
Le tapis roulant se mêle.
Les temps, jamais les mêmes
Courent dans tous les sens.

L'après-midi s'est sauvé

Et du jour nul ne l'a vu.

Les pas dans mes pas
Ne seront plus jamais les mêmes.
Les sourires, les dires, les regards
Se sont fixés aux murs de nos marches.
Tout du décor s'est imprégné de nous.

Il y a des moments qui filent
Et moi, j'y reste en laisse.

209.- Te souviens-tu
J'étais là,
Lorsque tu t'es éteint,
Ma lampe ?

210.- Icare, tu es trop près, la cire de tes ailes peut fondre.
– N'est pas peur,
– Je t'aime, je ne veux plus être seul, approche.
Dédale lui crie : - Mon fils revient,
Tu ne peux aimer le soleil.
Et sur " taire ", il se " tut ".

Quelques pas dans la vie

Prenez le corridor de l'amour,
Passez à gauche, longez le mur de la passion,
À l'extrémité, vous trouverez deux pièces.
À gauche, la cellule de la folie
À droite, le salon de l'indifférence.

211.- Ma muse, ne m'amuse plus
Elle me muselle.

212.- Merci de m'avoir enseigné ce qu'est l'amour.
De m'aviser qu'il faut être deux,

Un grand Rodin et une petite Camille.
Un connu et une oubliée,
Pierre et Marie Curie.
Un colérique et une racontée,
Louis Aragon et Elsa.
Un poète, un peintre et une muse
Éluard, Dali et Gala.
Un soleil et le rêve d'Icare,
Un penseur et une statuaire,
Paul et Camille Claudel.

Merci de m'avoir appris votre façon d'aimer
Je ne peux qu'être conspué
Mille excuses, demain je repasserais.

213.- Un jour tout s'est éteint,
La perle est devenue noire.
Les idées se stérilisèrent
Et le nous du moi disparu.
La noirceur est venue recouvrir le châle charme de la création.
Plus aucun objet, aucun désir, aucune aspiration,
Tout peu à peu s'est dissous, comme évaporé, comme venu.
Le contact s'est dissipé graduellement.
Moi, je t'ai oublié en m'oubliant,

En devenant goutte à goutte néant.
La passion est morte, le moi autant.

214.- Dans le catalogue des méprisables
Subsiste une trêve, celle de l'inconnu
Du rêve imprécis,
D'un autre apprentissage.

J'ai beaucoup à apprendre,
D'autres à me méprendre,
Comment je cite sans dire,

Comment je parle sans connaître ?
Dans la chaîne de mes connaissances,
J'oublie…

J'ai vision d'un monde, telle une image,
Telle une peinture morte.
J'y reconnais un mouvement, un espace,
une seule vie, la mienne.

Pourrais-je admettre une multitude
Qui simultanément vit et crée ?
Un monde qui trépide sous de multiples apparences,
Inaperçu des yeux figés.
Indispensable à nous, nous pas à lui.

J'ai du monde, connaissance de bien des visages
Du mien trop souvent,
Il m'est méconnu.

215.- Je me donne,
Tu te donnes
Et l'on s'aime.

216.- On paie pour voir la beauté.
Elles se costument près de nous
Et nous ne pouvons même plus
Leur dire qu'elles sont belles.
*****
Cela fait longtemps que l'on ne les ait pas vus.
Ils étaient drôles et gais.
Moi, je les aimais tellement.
J'espère que ce n'est pas le coin qui les a fait fuir.
Il est bien et tout y est confortable.

Moi je pense que c'est l'amour
Qui les a fait partir.

Dialogue entre deux chaises

217.- Les Hélène ont eu leur Pâris
Les Juliette, leurs Roméos
Depuis ces grands amours
Un grand vide
Comme si tout s'était alors consumé.

218.- L'humain-araignée
Tisse sa toile sur de fragiles fils d'amour.

Sur un napperon

J'ai saisi des pensées.
J'ai écrit mes peines,
Fait valoir mes avis et
Marqué mes espérances.

Sur un napperon
Au coin d'une table,
J'ai occupé le temps
Celui qui me plaisait
À ce travail discret.
Sur un napperon
Au coin d'une table
Dans un petit café
J'ai écrit
Que j'aimais
Pendant qu'au loin
Toi, tu me regardais.

Que pouvais-je faire
Pendant que tu manges ?
Qui est ce bizarre
Qui écrit sur son napperon ?

Comme un silence…

Comme un silence qui passe
Comme un regard puis un sourire
Comme un pas qui se dirige
Vers nulle part sans quelconque avenir.

Comme un espace vide, un son s'étend
Une dame, un homme, un regard
Un silence qui passe
Vers nulle part sans quelconque avenir.

Et puis un coup, un autre s'accompagnant.
Le temps se précipite, les coups aussi.
Comme des coups de cœur qui frappent à ta porte.

219.- Faim d'amour, fin d'amitié !

220.- Elle l'aime
Plein d'abandons
Assez pour oublier son existence.
L'amour, ce n'est pas la dépendance.

Assis au bord de l'eau

Assis au bord de l'eau
Assis au bord de l'eau
Le fleuve était calme
Le monde semblait beau.

Le vent caressait nos peaux
Assis au bord de l'eau
Les oiseaux volaient les cieux,
Les voiles fuyaient les eaux

Assis au bord de l'eau.

Livre troisième

Puis aliénés par les chimères d'une drôle de culture

Ou comment vivre la politique de la gribouille et ses conséquences ?

Suivant le Littré : " D'après Gribouille, qui se jette à l'eau crainte de la pluie. Se dit de celui qui, pour éviter un mal, se jette dans un pire. "

" La conséquence est plus importante que le but [14]. "

(Paul-Émile Borduas, *Refus global.*)

---

[14] BORDUAS (Paul-Émile) et contresigné par quinze adeptes, *Refus global*, St-Hilaire, éd. Mithra-Mythe, 1948, p. 26.

Saut de lune

Avant même de naître, ils m'avaient déjà tué.

" […] mon visage est à moi et on me le vole. J'étais tendre, je chantais, mais maintenant il y a un homme, un monsieur comme vous qui rôde en moi avec ses deux ou trois masques tout préparés [15]. "

(Federico Garcia Lorca)

" Quelle est la nature véritable du mal à traiter : la fausse identité acquise par un individu ou les fausses réalités auxquelles on lui demande de s'adapter [16]. "

(Lise Noël, *L'Intolérance*.)

" Une idée, aussi fausse que l'on voudra, peut modifier un acte. Elle est par là une réalité [17]. "

(Paul Valéry, *Cahiers VI.*)

---

[15] cité par BELAMICH (André), *Lorca*, Paris, éd. Gallimard, 1962, p. 100.

[16] NOËL (Lise), *L'Intolérance*, Québec, éd. du Boréal, 1989, p. 186.

[17] VALÉRY (Paul), *Cahiers VI*, Paris, éd. C.N.R.S., 1957, p. 143.

Le cafardage d'une mouche

> " Car JE est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène [18]. "
>
> (Arthur Rimbaud, *Pages choisies.*)

Je vois défiler devant moi ces visages sournoisement masqués et maquillés par l'acquis, aliénant jusqu'à l'identité des porteurs. Cette parade est un amalgame de boniments et de chimères. C'est le monde dont je suis issu.

Que sommes-nous dans ce monde de tiraillement, de déchirement, de domination et de tyrannie, dans cette ère qui endoctrine, qui aliène et qui tue les enfants, qui justifie toujours les royaumes, les rois, les privilèges et les pouvoirs

---

[18] RIMBAUD (Arthur), *Pages choisies*, extrait d'une lettre à Paul Demeny du 15 mai 1871, Paris, éd. Librairie Hachette, 1955, p. 75 et 76.

restrictifs et écrasants, qui gracie le meurtrier décideur pour châtier l'exécutant inconscient de sa simple réalité ?

Qui est ce divin et sublime créateur, ce père du racisme, des génocides et des guerres ; ces tueries sanctionnées par l'inertie et par le consentement mutuel des grandes communautés ? Quel est l'apport de l'histoire et de l'idéologie matérialiste dans la manifestation de ces événements [19] ? Pourquoi tenir comme responsables des individus informés dans le biais, éduqués suivant une pensée machiavélique, écrasés sous le joug totalitaire et dictatorial d'une pseudo-liberté légitimement démocratique, là où il n'y a que routine d'incapacité de faire, censure de parti et unicité de pseudo-avis ? A-t-on seulement condamné une seule de ces hérésies telle la supériorité des races qui asservit, la propriété avec ses servitudes qui domine et privilégie, l'infaillibilité papale qui établit l'unique vérité, l'État souverain et divin qui supplante l'être au lieu de le servir, la notion de fils de Dieu qui juge avec l'œil complaisant de Notre Père ?

Que sommes-nous dans ce monde de communication illusoire où le marketing abuse et leurre, où l'on crée des besoins insatiables avec de fausses

---

[19] ([HEGEL + NIETZCHE] X DARWIN) = ADOLF HITLER.

réalités, où l'on cherche à connaître et à exploiter toutes les faiblesses humaines, où l'on est confiné à un rôle minable de fourmis productrices et consommatrices, minus élémentaires d'une hiérarchie d'exploitation ? Pourquoi devons-nous perpétuellement inventer des besoins qui entravent les êtres dans leur dessein de gravir les échelons de la pyramide de " Maslow " ?

Sommes-nous plus que ce que nous faisons et produisons, plus que ce que nous avons étudié ? Vivre se limite-t-il à cette simple réalité de spécialiste incapable de généralité ? Notre conscience a-t-elle un lien avec ce qui nous permet de survivre dans le travail ?

Que sommes-nous dans ce labyrinthe d'idéologies diffusées avec des sous-entendus, fardées suivant les vues, négligées lorsque voulues et malperçues ? À quoi bon cette formation et cette éducation maquillées, ces besoins chimériques et cette société de mascarade, si ce n'est bon que pour produire des êtres aliénés et stéréotypés, des androïdes qui servent à quoi ?

Nous sommes dans notre état, dans ce moi intérieur, mal instruit. On nous dévoile des peccadilles, on nous ment tous les jours, on nous instruit de faux et de feintes, on nous impose des ta-

bous, des préjugés, des lois éditées pour limiter notre expression et notre critique. C'est le propre de l'aliénation dont de rendre l'être étranger à lui-même. L'individu aliéné cesse de s'appartenir. Il est dépossédé, spolié, parce qu'il perçoit par le regard imposé d'un autre. Alors que l'identité est définie par le dominant, seuls les " Freudiens ", comme les inquisiteurs, établissent ce que nous sommes. L'individu aliéné finit par endosser intérieurement le bien-fondé de la soumission qu'on exige de lui. Ainsi la dépendance se renforce-t-elle de la servilité qu'elle engendre, ainsi naît le mal, le décrocheur, le voleur, le pastiche, le spleen et le suicide. Toute une panoplie d'appels à l'aide qui sont sourdement entendus par la raison des mal-vivants.

Pourquoi ramener la culture à une forme de singularité, elle qui est l'expression de la pluralité et de la diversité d'un universel ragoût ?

Que puis-je faire pour être bien si, autour de moi, aucune valeur n'est mienne ? Quand la vie devient invivable, on s'occupe à tuer le temps. Nos héros modernes et nos loisirs ne sont-ils pas des prétextes pour vaincre le temps, pour remplir l'espace libre d'être, pour fabriquer une société de loisirs qui investit dans la négation de la vie ? Tout devient prétexte à fuir, se fuir pour ne pas être.

Alors le malheur s'installe, on creuse des fossés, on s'identifie à l'État, on tue sous son drapeau, on justifie les génocides, on passe sous silence ses meurtres, les décrocheurs et les suicides, on réalise que l'on se cherche, que l'on n'est rien et l'on fuit encore. On omet de faire les bilans, on présente les beaux formats, on néglige de dire nos faillites, nos crimes, on évite les pourquoi, on tait l'objet réel du piétinement.

Trop, c'est trop. On ne peut plus tolérer l'infamie et la tyrannie des dominants, trop d'humains périssent pour que l'on reste impassible. Il se passe trop de choses autour de nous, il faut abattre nos masques et prendre en main notre destinée pour nous refaire " un autre art de vivre ", celui qui nous convient, la véritable teneur de notre réalité, celle que l'on cherche, celle de notre monde, celle qui nous ressemble, celle qui fera que nous serons nôtres.

Up to date

Étant donné la diffusion planétaire que les domaines musicaux, cinématographiques et télévisuels informatifs ont réalisée en rapetissant les distances à une durée de simultanéité ; accrus de l'intérêt que la primeur de l'information électro-

nique directe que la consommation a générée et favorisée, augmenté par l'intrigue qu'elle provoque dans une dépendance qui fait que moderne est de connaître tout des nouvelles même si elles sont constamment renouvelées et immédiatement dépassées ; ceci agréés d'une couverture instantanée de toutes les grandes places de la planète et de tous les aspects, éducatifs, scientifiques, culturels ou autres de l'humanité ; accentués par le contraste des richesses de productions qui donnent aux médias américains [20] pratiquement l'exclusivité de tous les événements et considèrent qu'il ne peut y avoir d'autre coïncidence à la réception ; il faut admettre que dans tous les champs et plus particulièrement dans l'information dite scientifique et dans sa recherche ; la langue anglo-américaine est, sans nul autre compétiteur, l'" Up to date " des communications du monde.

À vouloir connaître immédiatement l'événement, on ne fait qu'accroître le besoin de se rapprocher de la source émettrice et par le fait on oblige l'adaptation du récepteur au mode même de

---

[20] Les Américains n'avaient-ils pas une sonde spatiale près de la planète Jupiter lorsque la comète Shœmaker-Lévy s'y est écrasée ? N'avons-nous pas reçu d'images de cet événement qui provenaient de leur télescope spatial Hubble et de cette sonde ?

communication de l'émetteur. Ainsi son langage, sa manière de vie et sa mentalité s'infiltrent doucement et s'enchevêtrent graduellement au sein et au cœur du spectateur-voyeur.

Ainsi les langues, loin de se différencier, se rapprochent mot à mot. L'influence de ce nouveau mode de vie ne peut-être négligé. Nulle grammaire, nul règle ou avis de nationalisme ne saurait résister à cette explosion de communication dans un monde spécialement contracté, condamné à être de plus en plus petit.

" Up to date " malheureusement n'est pas français. Sans être devin, il faut admettre l'inexorable. Tout l'univers humain se globalise.

Tout est fugacité, un spectacle à occuper du temps sans trop le nourrir. On doit tuer le futile et être différent. Admettre une fois pour toutes que le spectateur d'une parade aussi belle qu'elle soit reste un type voyeur. Nous devons nous définir comme activement vivants.

Nûment

Un clin d'œil aux existentialistes

Dans une éternité, similaire au temps passé
Je suis le centre qui charrie et contourne
Cette ligne qui sépare l'état du néant,
Une pensée qui s'assoupit à n'être qu'un temps.

Stationnaire d'une période, épris de contrainte
Je suis entrelacé de morale, de servitude et de crainte.
Tout n'est que la pâle lueur de mon être anxieux
Qui charroie à la mort mon temps si précieux.

Et lorsque je vogue vers ta sensuelle rêverie,
Inconnu de mon personnage, je joue la vie
D'un théâtre sans forme, incrusté de saintes lois.
L'auteur me déçoit, il a omis la vie dans les droits.

Nous sommes seuls signataires de notre existence,
À vivre en omettant les faits de l'évidence,
Être guignol, comédien ou artiste, nulle véhémence,
La vie est, de notre état, simple et unique essence.

Dialectique

Le premier se cherche une réalité
Un second explore le monde
Un troisième possède la science.

Le premier parle au deuxième,
    il parle de son monde
L'autre lui répond de ses expériences
    de son vocabulaire
    de ses références.
Le troisième s'ingère à la discussion,
    le premier s'y adapte,
    le second se tait et se recluse
    le troisième fixe la vérité.
Il ne communique pas, il s'impose.

Le premier s'appelait Freud
Le second Einstein
Le troisième croit toujours qu'il a raison.

In Situ

301.- La libéralisation de l'enseignement vers la généralité, options développement et réalisation de la personne, favorisant l'autonomie, le jugement critique et non l'aliénation ; brisera les chaînes du silence dû à l'innocence et à la candeur de la surspécialisation.

302.- J'ai cassé le reflet de mon miroir pour ne devenir personne.

303.- Envahie de la mort,
Je tente d'exister.
Sur les sentiers des connaissances,
J'évite tant soit peu les écueils,
Les balises et les tabous.
Je suis défini
Plein d'indéfinissables.

304.- Et ce mur de tapisserie que l'on doit décoller de la réalité de plusieurs consciences, cette tolérance native d'une quelconque intolérance doit disparaître ; de la culture, de l'enseignement et de l'acquis. Il faut dénoncer tout ce qui veut ou peut asservir à une similitude et bâtir un monde sur la pluralité et le respect.

305.- Le silence éternel des mots inédits me tenaille et me clôture à cette fenêtre et à ces quatre murs. Version révisée d'une pensée de Blaise Pascal : " Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie [21]. "

---

[21] PASCAL (Blaise), *Les Pensées,* Montréal, éd. Variétés, 1944, p. 142 (art.206).

306.- Perdu sous le couvert des mythes et des superstitions, je cherche toujours à connaître l'identité de ma personne.

307.- La vision de l'un est largement différente de l'autre et la rencontre de ces univers me semble similaire à celle de deux galaxies. Des parcelles d'information s'échangent sans que rien ne se frappe. Il faut être ouvert pour capter, malgré que nous sommes incapables de reconnaître l'inconnu.

Les boniments du cagot

Soyez les plus forts, les plus grands, les plus beaux.
Ayez-le plus d'argent, le plus de femmes, tous les pouvoirs.
Écrasez-les autres pour qu'ils ne vous écrasent.
Mangez-les, baisez-les afin qu'ils ne vous détruisent.
Marchez-leur sur la tête, vous sauverez vos pieds !

Dominez pour ne pas l'être,
Telle est la loi de ta nature.
Cette loi des mâles,
Principes d'éducation
De mythes qui excusent
Les guerres, les génocides, le racisme.
Société vertueuse du dominant,
Soit prêt à te battre pour te défendre, pour t'imposer.
Prêt à lutter contre l'ennemi, même intérieur.
Prêt pour éliminer un rival
D'accepter sans discuter, sans discernement tous les arguments
À croire tout ce que l'on te dira,
Aie la Foi !
Sois prêt ! surtout à ne pas réaliser
Que l'on te possédera !

Froidure glaciale

Froidure glaciale qui me pénètre jusqu'au fond des entrailles.
Vent qui glace ce morceau de chair.
Hiver de froid, brisure des os,
Neige, guipure, qui gèle.

Froidure glaciale qui me traverse
Froidure de glace, de vent et d'humidité
Froidure d'hiver.

Je suis à penser à toi mon Frère
Clochard !
Où as-tu dormi hier ? Où dormiras-tu ce soir ?

Asilaire

À l'écoute de ce monde
Je constate aisément
Que pour vivre dans un asile
La folie est accessoire.

Temporalité

À vivre au passé, on tue littéralement l'avenir.

Le passé est un regard sur la construction de l'escalier du genre humain. Il expose les joies et les peines, les erreurs, les chemins, les fautes, les égarements, les phobies et les folies.

Je n'ai de souvenirs que de temps heureux, ayant avorté des malheurs que la vie oblige. J'ai ainsi ouvert une porte sur l'inconnu et j'y ai trouvé un monde de différences. Mais mon mal est de reconnaître que même instruit, je sais encore rien.

Si tu vas visiter mes combles

Au chemin du vivre, je cours à la fin.
Seconde après seconde, je ne m'y résigne.
Peu importe l'occupation, la dévotion, les passions,
La cause n'est rien
Si aujourd'hui je ne pense
Qu'il est temps de bâtir demain
Ou d'emplir les combles
D'objets d'inconsciences.

Mon lit m'envahit l'esprit

Incroyable et impossible,
Ce soir, mon lit m'envahit l'esprit.
Je ne puis y dormir
Ni même y sommeiller.
Ma compagne m'y bouscule
M'y agresse,
Elle qui normalement
Le partage.

Pourtant nuit après nuit
Le sommeil m'envahit l'esprit.
Ce soir, différemment
La guerre est prise.
Des épingles, des nausées, des sueurs
Un bain, une douche, rien à faire
Ma vie m'envahit la nuit.

308.- Plus j'explore plus je découvre la petitesse de mes connaissances, plus s'amplifie l'infini indéfinissable, plus j'annihile le néant, plus je parle de mots, de gestes et de faits futiles.

309.- Le tueur était " chaud "

Cuit comme des avocats,
Avec un permis suspendu,
Sans corde,
Il était très chaud.
L'auto avait pris flamme.
La mère est décédée.
Ces jeunes ont tout vu.
La SAQ culpabilise le bar qui lui a vendu.
Le vrai problème est en court,
Où les rats ne mangent pas d'avocats.

Eau de Mars, Terre de sang

> “ Ma non-violence n’admet pas qu’on s’enfuit du danger en laissant les siens sans aucune protection. Je ne peux que préférer la violence à l’attitude de celui qui s’enfuit par lâcheté. Il est tout aussi impossible de prêcher la non-violence à un lâche que de faire admirer un beau spectacle à un aveugle. La non-violence est le summum du courage [22]. ”
>
> (Mahatma Gandhi, *Tous les hommes sont frères*.)

---

[22] GANDHI (Mahatma), *Tous les hommes sont frères*, Paris, éd. Gallimard, 1969, p. 179 et 180.

Meurtrier ou assassin

Meurtre ou assassinat
Je choisis meurtrir à assassiner.

Mais jour après jour
Je vois, suis et entends
Toutes ces nouvelles de massacres,
Tous ces génocides.
Et devant ces actes,
En pensant au Rwanda et à la Bosnie,
Je pense que :
Les feux de l'enfer ne peuvent qu'être tièdes.

Aimes-tu l'homme ?

– Attends j'arrive. Il me reste qu'une demi-douzaine de personnes à tuer pour remplir mon quota quotidien.

*****

– Tu sais mon fils. Il faut avoir des principes et protéger ses acquis. Notre famille est la plus grande de ce pays. Ce peuple ne peut rien sans nous. Nous sommes nés dirigeants et nous sommes promus du droit de diriger ce pays. Un jour, il t'appartiendra comme il a appartenu à ton grand-père, ainsi qu'à moi-même. Eux, ils ne sont que des sujets d'expérience voués à notre réussite.

*****

– Donne-lui une arme mon frère. Il a maintenant dix ans. C'est un homme. Il est d'âge à défendre notre cause.

*****

– Mais Docteur, vous êtes certain que ces organes après l'ablation seront compatibles et vous pourrez les vendre ?

*****

– Tu as vu les Nouvelles. Notre obus est tombé au cœur du marché. C'était plein à craquer. On va les avoir ces maudits !

*****

“ Aimes-tu l’homme, toi, ma sœur ?
Moi, je lui trouve un goût bizarre [23]. ”

Rouge

Rouge comme les 80 millions d’autochtones
Qu’ils étaient à l’arrivée des Blancs,
Plus que dans la totalité de l’Europe
Déjà surpeuplée faute de richesses mal distribuées.

Noir comme les 60 millions d’Africains
Déportés comme du bétail de non-valeur
Puisqu’un seul sur quatre a survécu.

Blanc comme le 1,5 million d’Arméniens
Que les Turcs ont tués en 1915.
Blanc comme les 6 millions de Juifs,
En omettant les autres,
Que les Allemands massacrèrent !
Blanc comme les Espagnols morts sous Franco
Incluant Lorca.

Jaune comme les 2 millions de personnes éliminées
Par les frères Khmers rouges et Pol Pot.
Le tiers d’une population exterminée
Sous l’égide d’un parti politique égalitaire.

Rouge comme Sarajevo, comme Kigali
Comme Dublin, comme Mogadiscio ;
Bleu comme des casques,
De simples casques qui regardent
Et que l’on honore

---

[23] cité par ROVINI (Robert), *Norge*, Paris, éd. Seghers, 1956, p. 173.

Pour cacher notre déshonneur
Mais riche comme les vendeurs d'armes.

Pauvre comme nous
D'esprit de n'y rien comprendre [24].

Demain

Demain, je me lève et je crie,
Comme tous les matins,
Non pas contre le non-être
Mais contre l'implacable douleur des gestes,
Ceux qui se posent volontairement.
Je prends les armes
Ceux du pouvoir des mots
Chargées de leurs fantômes sonores,
J'exulte, j'exprime, j'ovationne.
Et cordées un à un, en rangée
Je fais la guerre
Sans lâcheté, j'écris
Très violemment, mort aux maux.

---

[24] Étudions systématiquement l'économie de la guerre, nous y trouverons probablement qui y développent des intérêts et par le fait certaines pistes de solutions.

Inclus d'incartades

Vous les armes

Vous les armes,
Mousquets et canons,
Aviez-vous peur des flèches et des lances ?
Combien de boucliers vous ont retenu ?

Vous les collaborateurs
Gendarmes français, italiens, belges ou roumains
Sans vous, qu'eût été l'Holocauste ?

Vous Winchester
Que seraient les États-Unis d'Amérique
Si vous n'aviez existé ?

Vous, victimes d'Hiroshima et de Nagasaki
Que serait le monde sans votre sacrifice ?

Et si nous disions NON
Que seraient les armes ?

Nous nous ne sommes jamais entendus

Nous nous ne sommes jamais entendus
Pas même sur les banalités de l'existence.

Ma cuisine de ta cuisine est différente,
Mes habits de tes habits sont différents,
Tes coutumes des miennes sont différentes.

Nul ordre, nulle ordonnance

Nulle similitude que des différences.

Nous sommes différents
Et pourtant intolérant de cette différence.

310.- Il y a derrière notre façon d'agir
Des secrets biens gardés.
Les vraies raisons de leur existence,
Des privilèges que l'on veut préserver

311.- Devons-nous attendre l'élimination des gens pour négocier avec les survivants ? L'impact des génocides, pour la planète et notre milieu, est-il négligeable ? Comment devons-nous penser l'avenir, par le meurtre et l'élimination des " pauvres autres " ?

L'enfant, l'obus et l'ange gardien

On m'a ôté ma vie,
Pendant que mon père était parti
Pour en enlever à autrui
Et même mon ange m'a abandonné,
J'avais pourtant besoin de lui.

Leurs enfants vont au front

Vivre parmi la lassitude des cauchemars,
Des histoires sans raison, des torts, des culpabilisations,
Des guerres, de la violence, des forces,
Des gens qui crient, d'autres qui meurent, confusion,
Des principes, des crises, des envies, des poursuites,
Des révoltes, des firmes et des armes.
L'atome, la biologie, l'armement des morts.
Le droit, le devoir, la règle, le pouvoir.
Des adultes qui négocient, leurs enfants sur le front
D'autres qui tirent, d'autres qui reçoivent.
La vie disparaît, l'éternité semble courte
Et tout recommence, *tant qu'il y aura des hommes.*

No man land

1789, Paris, France
La grande place sent le sang.
Le billard se joue avec des têtes.
La bourgeoisie prend la place de l'aristocratie.
On déplace la propriété des privilèges.
La comédie des chaises s'est stabilisée

Et l'on parle de révolution.
À quand le début d'un nouveau tour ?

Je te jure, je t'affirme
Des têtes sont tombées.
Mais qui était l'infirme
Plein d'idéologie et absent de pensée.

Pardon patron !

– Hier j'en ai tué trois.
– Aujourd'hui j'en ai eu quatre.
– Pour demain j'en ai " spotté " déjà deux.
– Ils sont de plus en plus difficiles à trouver,
ils sont suspects !
– C'était le bon temps, vous vous souvenez
les premiers jours.
– On en tuait des centaines ;
tant qu'on avait des balles.
– Il s'agissait de sortir dans la rue,
dans leur quartier et de tirer dessus.
– Aujourd'hui on ne trouve
plus souvent qu'autrement
que des enfants, pardon patron !

312.- Maudite Histoire
Toujours écrite pour bien paraître.

Mercure, le messager de la croissance désordonnée

> “ Sur la lucarne de l’échoppe — sur les poubelles de l’hospice — sur l’odeur de vin bleu du quartier des matelots — sur la fontaine qui sanglote dans les cours de police — sur les statues de pierre blette et sur les chiens errants — sur le petit enfant qui siffle, et le mendiant dont les jours tremblent au creux des mâchoires, — sur la chatte malade qui a trois plis au front, le soir descend, dans la fumée des hommes… — La Ville par le fleuve coule à la mer comme un abcès. […] car toute ville ceint l’ordure [25]. ”
>
> (Saint-John Perse, *Éloges*.)

[25] SAINT-JOHN PERSE, *Éloges*, Paris, éd. Gallimard, 1967, p. 61 et 62.

Marche dans la vie

Et prends tout ce qui t’est nécessaire.

Rebâtis tout pour ton bien-être.

Crois et fais croître tes utopies

Rassemble tous tes besoins

Et mets-les bout à bout

Détaille-lui toutes tes demandes

Illusoire ! Gaïa ne saura pas y répondre.

Inclassables

Nous savons maintenant…

Nous savons maintenant que Mercure, polluant des hommes, infiltre Gaïa.
Nous savons maintenant que la croissance humaine exige la décroissance de son milieu naturel.
Nous savons maintenant que notre attitude envers la vie et son non-respect, accrue de notre volonté de compétition, est suicidaire pour l'ensemble de l'humanité et par le fait nous sommes à violer l'avenir.
Nous savons maintenant que nos échelles de vie n'ont aucune mesure avec celle de notre univers.
Nous savons maintenant qu'un équilibre est à respecter et que la terre n'est qu'un grand village.
Nous savons maintenant que le naturel est la propriété collective de toute vie et non l'exclusivité d'un armateur, d'un pêcheur, d'un exploiteur.
Nous savons maintenant que la démographie sera conditionnée par une saine gestion de toutes les ressources.
Nous savons maintenant que la consommation et le gaspillage sont à proscrire et que nos principes d'économie sont à repenser.
Nous savons maintenant que nous vivons, mais pas encore comment nous vivons ?

Économiquement je règne

Nous, habitants de ce temps, savons maintenant que ce monde à ces limites et que celles-ci sont les nôtres.

L'exploitation des pêcheries n'est-elle pas limitée à la disponibilité des ressources ?

L'exploitation forestière n'est-elle pas limitée à la disponibilité des ressources ?
L'exploitation agricole n'est-elle pas limitée à la disponibilité des ressources ?
Pourquoi se soucier de la disparition des races quand nos besoins, honorables ou pas, font que l'on empiète partout jusqu'à faire disparaître leur milieu ?
Nul autre élément imposant n'a sur terre accru sa démographie et détérioré son environnement que l'homme. Il a brisé l'équilibre en polluant le sol, l'eau et l'air.
Il y a un coût économique à ces attitudes et si les pays sous-développés, pour survivre, détruisaient le milieu par des charniers, par le dumping de leurs misérables et par leur abandon de toutes leurs mesures sociales, que serait notre attitude et celle de Gaïa.

Nous, peuples civilisés, savons maintenant que nous devons redéfinir notre attitude envers la vie et Gaïa.

" Allez-vous laisser en vous-même pourrir votre fruit [26] ? "
(Walt Whitman, *Poèmes.*)

313.- On immole la terre
Sous de grisâtres filtres
Que même la simplicité et la naïveté
Peuvent voir.

Il a béni l'eau du fleuve
Ce Saint-Père, mauve et sans fils
Pour que nul ne la souille.

Pendant que la lune s'y mire,

---

[26] WHITMAN (Walt), ouvrage cité, p.156.

Mercure court à tout vent
Et Mars rouille.

> " Comment discuter avec quelqu'un qui se précipite sur une scie circulaire sous prétexte que les dents en sont invisibles [27] ? "
> (Marshall McLuhan, *La Galaxie Gutenberg.*)

314.- Trois ans après avoir publié les *Voyages de Gulliver,* Jonathan Swift publiait en 1729 un opuscule dont le titre français complet était *Modeste proposition pour éviter que les enfants des pauvres d'Irlande soient un fardeau pour leurs parents ou pour le pays, et pour les rendre utiles à la communauté.* C'est dans un traité très sérieux qu'il présente par le biais d'un professeur d'économie, sa nouvelle théorie politique :

> " Tous les partis tombent d'accord, je pense…
> — Pour ma part, ayant tourné mes pensées depuis bien des années sur cet important sujet…
> — La population de ce royaume étant évaluée d'ordinaire à un million et demie, je calcule que sur ce chiffre…
> — J'ai fait le calcul qu'en moyenne un enfant qui vient de naître pèse 20 livres…
> — J'ai déjà calculé que les frais de nourriture…
> […] - il faut que les pauvres vendent leurs enfants comme viande de boucherie…
> […] - J'accorde que cet aliment sera un peu cher, et par conséquent il conviendra très bien aux propriétaires qui, puisqu'ils ont déjà dévoré la plupart des

---

[27] McLUHAN (Marshall), ouvrage cité, p. 361.

> pères, paraissent avoir plus de droits sur les enfants [28]. ”

Il n’y aura jamais assez de places pour tous les humains tant et aussi longtemps que les privilèges des uns anéantiront les espérances des autres. Vrai en 1729, ce texte est encore lugubrement actuel. Levons-nous ! Assez, c’est assez !

---

[28] cité par ESCARPIT (Robert), *L’humour*, Paris, éd. P.U.F., 1960, p. 87 - 88 et 91.

À côté de la politique, la semaine des quatre jeudis

> “ Voici venir l’heure où les mers de chaude colère vont remonter le courant glacé des fleuves, déborder, féconder à grandes brasses un sol sclérosé, pétrifié, arracher les frontières, emporter les églises, nettoyer les collines de suffisance bourgeoise, décapiter les pics d’insensibilité aristocratique, noyer les obstacles que la minorité des exploiteurs opposait à la masse des exploités, rendre à son devenir l’humanité en la libérant des institutions périmées, des peurs religieuses, de la mystique patriotarde et de tout ce qui fait et divise les maux du plus grand nombre au profil des requins à deux pattes, de leurs rombières et de toute la clique [29]. ”
>
> (René Crevel)

---

[29] CREVEL (René) cité par NADEAU (Maurice), *Histoire du Surréalisme*, Paris, éd. Du Seuil, 1945, p. 142.

Janus

Protège les jobards des gribouilles.
Garde nos portes et nos démarches.
Permets-nous d'attendre mieux.
Aide-nous à comprendre et à connaître la réalité
Et associer avec Pierre l'Arétin
Montre-nous le vrai visage de choses.

Janus, dieu du commencement de toutes choses
dieu des quatre saisons
Prends la surveillance de ce village terrien.
Garde notre avenir des erreurs du passé.

Enseignement politique

Que connaît-on de l'organisation des loisirs dans notre milieu ?
Que connaît-on des procédures délibérantes et des règles qui s'y appliquent ?
Que connaît-on de notre rôle de citoyen de quartier, d'une ville, d'un pays ?
Que connaît-on des influences et des structures décisionnelles ?
À qui peut-on faire part de nos doléances ?

(Pourquoi dans nos écoles, on n'enseigne pas à simplement vivre ? Pour moi, on néglige des cours indispensables comme les premiers soins, l'hygiène et le savoir-vivre, les sports tels la natation et l'autodéfense, l'expression orale et écrite, la logique, la raison et le jugement, la planification budgétaire et l'enseignement de la structure sociale de son milieu.)

“ La compartimentation du potentiel humain en cultures séparées sera bientôt aussi absurde que la spécialisation des disciplines et des matières l’est devenue [30]. ”

(Marshall McLuhan, *La Galaxie Gutenberg.*)

---

[30] McLUHAN (Marshall), ouvrage cité, p. 51.

Un ou des mensonges

Suivant l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, le Canada de 1871, soit quatre ans après la Confédération, était " Considérée au point de vue des nationalités comme répartie ainsi :

Français	1 082 940	Espagnols et Portugais	829
Irlandais	836,414	Russes et Polonais	607
Anglais	706,369	Juifs	125
Écossais	549,946	Grecs	39
Allemands	202,991	Noirs (Africains)	21,496
Hollandais	29,662	Indiens	132 000
Gallois	7,773	Hindous	11
Suisses	2,962	Inconnus	7,904. [31] "
Scandinaves	1,623		
Italiens	1,035		

Pierre l'Arétin, tes scribes et ta presse ont omis de faire leurs devoirs. Ils véhiculent communiqué de presse sur communiqué sans s'interroger sur la pertinence de leur propos. Devant cet avis, qu'en est-il de la notion des deux peuples fondateurs que nos politiciens nous " garrochent " par la tête et de la société distincte, comme si l'on pouvait couper en deux une mosaïque ?

---

[31] ROSSIGNOL (R.), *Encyclopédie du dix-neuvième siècle, Répertoire universel des sciences, des lettres et des arts, volume 7*, Paris, éd. Librairie de l'encyclopédie, 1877, p. 398.

Doit-on s’attendre à plus
lorsque l’on parle-mente ?

Démocratie sans choix[32]

> " Vous savez, on a fêté l'année dernière le 50e anniversaire de l'obtention du droit de vote des femmes. On a fêté aussi, le 20e anniversaire de l'obtention du droit de vote des Amérindiens. Maintenant que nous vivons dans une démocratie totale, il ne reste plus rien qu'une affaire à régler ; c'est d'avoir le choix quand on va voter [33]. "
>
> (Richard Desjardins, *Au Club Soda*.)

Obligée de satisfaire toutes les définitions boulimiques des lieux et des milieux, la sémantique du mot démocratie, en s'adaptant à toutes les sauces, souffre d'un bon excès de poids. En assumant toutes les aspirations sociales variant de l'insatisfaction jusqu'à l'utopique paradis terrestre, considérant les déchirements et les contradictions de la nature humaine tout en dominant l'immobilisme du " il y a pire " ou du " on ne peut faire mieux ", la démocratie est directement liée à l'espoir et au rêve humain du dépassement et de la société idéale. Elle est une valeur fondamentale, essence de l'être plus qu'une simple technique d'expression. Elle vit dans l'Olympe comme l'entité dominatrice par laquelle surgit et s'installe la grande partie de nos valeurs sociales. Considérée

---

[32] Puis-je seulement, par ce court texte, ébranler ce monstre d'indifférence qu'est la politique ? La démocratie, telle que nous la pratiquons, est, selon moi, la principale cause des maux de ce monde. Le monde a besoin d'évoluer et les institutions stagnantes sont marquées d'abus et d'intolérance.

[33] DESJARDINS (Richard), *Au Club Soda*, Montréal, éd. ® © Fukinic, 1993, Disc. Fuk-Lv-2.

dans sa réalité, la démocratie resurgit dans le fait social en nivelant les conventions et les débats à un niveau moyen de compréhension, celui de la masse, tout en lui garantissant dans l'édification des relations sociales, l'individualité, l'égalité, la liberté et la justice. Tous ingrédients indispensables à la réalisation d'un être, qui cherche à assumer sa pleine autonomie et sa totale indépendance dans l'organisation de son destin.

C'est au rythme de la vie sociale et non suivant de savants concepts intellectuels ou philosophiques que l'évolution de la démocratie se fait. Elle est d'usage, se modifiant avec et comme l'individu. Intégrée à sa culture et à son art, elle évolue avec l'être par sédimentation, contrairement à la politique, à ses institutions et même au langage qui procèdent par stratification aliénatrice.

Ce qui justifie cette simple constatation : l'être est plus démocrate que l'État qu'il engendre, l'appareil gouvernemental étant continuellement en retard sur la pensée du peuple.

Mais il y a pire, que ce simple recul, c'est la condescendance qu'exprime très bien ce texte du XVIIIe siècle de Montesquieu, malheureusement encore perçu comme valide.

> " […] Le grand avantage des représentants c'est qu'ils sont capables de discuter des affaires. Le peuple n'y est point du tout propre ; […]. Il doit entrer dans le gouvernement que pour choisir ses représentants ; ce qui est très à sa portée […] [34]. "
>
> (Montesquieu, *de l'Esprit des lois*.)

---

[34] MONTESQUIEU, *de l'Esprit des lois (les grands thèmes)*, Paris, éd. idées/Gallimard, 1970, p. 172 et 173.

Depuis ce temps nulle évolution à ce chapitre. À l'idée des orientations, on préfère demander au peuple qui il veut, jamais ce qu'il veut, considérant l'ensemble des problèmes soulevés comme lui étant inaccessible, le pouvoir ne pouvant être que chose de l'élite, trop difficile et souvent même inconnu à la populace. Mais qu'en est-il de l'inverse, lorsque les choses sont simples ?

Hors des nuances, deux tendances extrêmes se dessinent : devenir septique et douter de tout et ne servir aucune idée ou adhérer à une démocratie du consentement en édifiant par le fait le glas même de l'idée démocratique, dans l'immobilisme et l'indifférence, l'apathie et la soumission.

Le gouvernement du peuple par le peuple ne représente plus grand-chose si ce n'est que l'image d'un groupe qui continuellement domine un autre, toujours les mêmes dans lesquels la vie politique se concentre sur des rivalités concurrentes trop souvent animées par des arrière-pensées et des attachements intéressés. Pour avoir le Pouvoir, tous les moyens sont bons, on ne gouverne plus, on se défend, on se justifie à ne rien faire et on popularise ses actes en choisissant de faire ce qui est favorable aux sondages. Nous sommes en manque d'idéologies et de principes.

Comment la démocratie dans sa pratique peut-elle effectuer le contrôle de la collectivité et voir à la croissance économique et, à la limite, établir le bon usage des ressources et de la propriété, quand l'État qui possède le Pouvoir est en même temps le concurrent et le compétiteur du simple citoyen ? Quand ses dirigeants, dans leurs prises de décision, sauvegardent et raffermissent leurs intérêts ? Quand elle est juge et partie dans toutes les négociations des domaines économique, commercial et juridique ? Quand l'éloquence et l'argent des

associations, des organismes et des institutions briment les droits du citoyen muselé dans ces circonstances ?

Comment la démocratie peut-elle instaurer la justice si elle-même se considère au-dessus des lois ? Comment faire de la démocratie lorsque l'on affirme que 50 % plus une des voix à un référendum est un mandat clair alors que nous en sommes à notre X^{e} tentative avortée ?

Choisir entre un Coke ou un Pepsi ce n'est pas appliqué un processus démocratique, c'est bafoué l'intelligence humaine. Choisir entre un parti ou un autre, entre une option ou une autre pour définir notre destin, c'est ridiculiser la démocratie. Ces attitudes favorisent le vote par défaut, pour le moins pire, le moins inconnu et en ce sens rend valide l'expression d'un homme politique dont je veux ignorer le nom pour ne pas lui rendre un quelconque hommage :

" Même arrêter une horloge à raison deux fois par jour. "

Ainsi s'installe le monopole démocratique d'une élite qui rend nulle l'expérience de l'expression.

La démocratie est avant tout l'édifice des droits de l'être et à cet égard, elle doit véhiculer ses attentes et ses aspirations.

L'homme veut être libre dans une société égalitaire aux participants où tous ont les mêmes chances de réussite, de justice et de bonheur. Limité par mon environnement et suivant ma vision athée du monde, je crois que notre devoir est de bâtir l'avenir et non le violer comme nous procédons. Il est faux d'honorer continuellement le passé, de profiter du présent et d'hypothéquer l'avenir.

Nul ne saurait contredire l'énoncé suivant : la société se crée sur des valeurs transmises, enseignées et appliquées par ces membres. Sa culture représente la majorité et ceux-ci en sont les défenseurs et les conservateurs. Or si l'on veut apporter un changement quelconque à ce monde et le propulser dans la métamorphose continue, il faut avant tout concilier les institutions à l'individu en les démocratisant. Mais nous devons surtout éliminer l'actuelle aliénation et en second lieu revoir l'éducation afin d'accroître le niveau de compréhension des systèmes et des problèmes, pour favoriser la libre expression et la critique. C'est par l'éducation que nous ferons admettre l'importance des intérêts communs comme étant le fondement de tous les autres en particulier.

Nous devons professer l'enseignement de la liberté sous toutes ses formes, de la critique et de la raison, de la justice et de l'équité, de l'économie et de la politique, de l'hygiène au savoir-vivre, bref faire de la démocratie un art de vivre. Notre système d'éducation doit être continu et favoriser la construction des êtres comme étant des penseurs afin d'enrichir notre société de multiples écoles. La vie apprend de l'éducation, l'éducation apprend de la vie, tout au long de l'existence jusqu'à la mort. La garantie des droits de l'être et son accès au processus démocratique passent par son éducation à la pluralité et par sa continuité permanente.

Il faut s'appuyer sur des principes de maillage plutôt que sur le harnachement des êtres et des systèmes, n'accepter aucun mystère, mais la transparence, l'honnêteté et l'intégrité, démolir les notions de partis-âneries, de nationalisme et d'association pour reconnaître les véritables revendications concrètes, reconsidérer les notions de propriété et de richesse. Il nous faut abolir cette course truquée au pouvoir administratif pour donner l'accès à l'idéologie, voilà le défi du monde de demain pour la démocratie. Nous avons un ordre

mondial à édifier et ce ne sera pas une superstructure, mais plutôt des alvéoles.

In extenso

Le bidet olympique

Robert B

Avez-vous une idée de ce que faisait Dieu,
Un jour avant la création ?

Jean D

Certainement que je le sais.
Il jouait au Baseball. Oui lui
Et plusieurs autres,
Là ! Au parc Jarry.

Lettre à Monseigneur

Prière de ne pas répondre
Comme le font d'aucuns
Depuis des siècles et des siècles
Ceux qui sont trois dans un.

Une question de choix

Un client demande à un serveur une Labatt.
On lui répond qu'il doit choisir entre une Molson et une O'Keefe.
Tout en lui expliquant qu'il y a trop de marques sur le marché.
Il demande le proprio, celui-ci acquiesce à sa demande.

Quelques jours plus tard, le même client se
représente accompagner de plusieurs.
Le Patron en lui disant bonjour lui demande de le servir.

“ Vous savez, nous avons maintenant de la Labatt. ”
Je vais en prendre une, répondit-il.
Un confrère demande une Bleue, puis un autre, une Black,
une Brador, etc.
Si on n’est pas capable de se contenter de deux sortes de bières,
Comment fait-on pour n’avoir que deux options politiques ?

Mes hommages à Leonard Cohen et à Oscar Peterson

Excusés, Messieurs, ce despotisme qu'un nationalisme
Né du chauvinisme qu'une éducation sectaire
Aidée d'une vision bornée, a fait naître.
Ils ne savent même plus y retrouver leur nombril.

Leonard Cohen
Un grand poète
Oscar Peterson, un grand musicien
Tous deux Montréalais.
Fallait-il qu'une langue nous sépare ?

315.- Aujourd'hui, on n'a plus besoin de voir les mendiants, ils sont intégrés à des mesures sociales.

316.- L'homme s'est groupé en village puis en ville puis en pays pour se défendre contre l'inconnu, contre la menace, contre le mystère. Aujourd'hui, les dangers sont différents, la guerre froide est passée. Pour nous pays évolués, nous devrions vaincre la scission.

317.- Il faut le dire, nous professons la démocratie et qu'avec elle seulement nous désirons vivre.

318.- La démocratie n'est même plus un moyen d'expression pour le client du système. Or dans la justice, les clients qui citent, sont ceux mêmes qui briment les principes démocratiques.

La litanie de quelques poètes assassinés

Federico Garcia Lorca (1899-1936)
Fusillé par la Phalange de Franco.
" À mort l'intelligence. "
Émile Nelligan (1879-1941)

Sombra dans la folie.
“ Non à la différence. ”
Tahar Djaout (19??-1993)
Assassiné par un tueur islamique.
“ À mort l’écrivain. ”

À qui je parle ?

Mon député parle pour moi.
Le Parti parle pour moi.
Le Parlement parle pour moi.
Le Maire parle pour moi.
Mon Échevin parle pour moi.
Mon Syndicat parle pour moi.
Mon avocat parle pour moi.
Mon assureur parle pour moi.
Mais moi, à qui ai-je tant parlé ?

Courbettes et risettes

Des partis, des syndicats, des associations et des organistes
Pour protéger quels intérêts ?
Et qui parlent pour des groupes minoritaires
D’une population silencieuse,
Qui n’a rien à faire d’un représentant,
Qui ne se sert d’eux que pour faire pression.
On peut être défenseur d’une idée
Et avoir certaines gens comme appui,
Mais pas ceux qui nous ignorent
Et qui se font indifférents.
Qu’elles sont les principes de cette société ?

Jeu de parchésie

Les décors sont toujours les mêmes,
Peu de nouveau.

Les gens s'y inscrivent
Pour et vers on ne sait quoi.
Les joueurs nous étudient.
Les cases nous font la leçon.
Et je cours de toute façon
D'une fois à l'autre vers les échelles.
Les coutumes restent les mêmes
Les règles n'évoluent.
Au jeu du parchésie
Plein d'ennemis, on n'y a qu'une vie.
De toute façon, le sommet n'est qu'une poubelle.

319.- La majeure partie des bouleversements mondiaux de ce temps sont l'effet du faux partage du feu colonialisme.

Un pape de la SQ
Blanchis une mitaine politique.
Ses mains étaient-elles propres ?

Le pape de la SQ
Rencontre le chef des mitaines.
La main de Dieu est dans l'air
Dog and God s'entretiennent.
On se jappe un dialogue.
Le huis clos est demandé.
Non permis de publication.

La SQ devient
Le Pape absolu.

320.- Aujourd'hui, la politique est signe du renoncement et de l'indifférence.

Injecter des tares cachées de l'avenir violé

> " […] Cette misérable vie ne vaut pas que l'on sacrifie l'être au paraître, quand on sait aux yeux de qui, à quels yeux il faut paraître [35]. "
>
> (Paul Valéry, *Tel Quel I*.)

> " Nous nous sommes trompés, le monde véritable n'est pas ce que nous avons cru, les conceptions les mieux établies ne valent que pour notre tran-tran quotidien, au-delà, elles sont fausses. Fausse la conception de l'espace que nous avions ; faux le temps que nous avons fabriqué. La lumière se propage en ligne courbe et la masse des corps est un véritable élastique [36]. "
>
> (Albert Einstein, *Titre*.)

---

[35] VALÉRY (Paul), *Tel Quel I*, Paris, éd. Gallimard, 1941, p. 39.

[36] EINSTEIN (Albert), *Titre??*, ??, Ville, éd. ?? , 19??, p. XX.

Vénusté, la fille du Métro

À ce Martinez, il a lancé comme un dieu.

Béer d'admiration on fêtait Garry Carter
À qui on retirait son chandail nº 8,
Souvenir d'un grand joueur.

Les Expos ont vaincu les Marlins
Et la foule délirait.
Samedi, 1993, le 24 juillet.

Mais c'est de la fille que je me souviens
Avec son rouge, sa poitrine dénudée et peu velue.
Ses jambes longues, longues,
Qu'elle était belle,
Uranisme, la céleste
Et cette peau blanchâtre et soyeuse.
Soit : " Tu crois toujours que c'était un garçon ! "

Esthète, sous le culte du charme

Une atmosphère dense de personnes,
Perdues dans l'illusion des éphémères
Avec des gestes imbus de divins et de charmes,
Le cœur en amertume, en pleurs et en larmes
Avec des sourires moqueurs, des yeux qui virevoltent
Plein de languir, d'accessoires et de rires
Égaillée pour satisfaire les yeux, tels des faucons
Leur proie est détectée, elles s'y attirent, elles y vont.
Le rouge sur les lèvres, les cils retroussés, les cheveux modelés
La robe dressée, pliée, fendue et moulée.
D'un pas alerté, dirigé et orienté,
Elles foncent comme bélier, au même pas qu'une armée.

Le sujet se prend d'être au pays des dieux
Dans l'illusion d'une fatalité, il se sent dorloté
Jusqu'à l'heure où le charme qui luit se retire et s'enfuit.
La Belle a disparu, le temps est à la pluie.

Charognardes elles sont, siphonnant les sentiments
Qu'elles gèrent comme de l'argent.
Celles-là je les haïs, putains labiées
Elles s'amusent, violent et parlent d'amitié.

Nymphes

Je vais au près
Il y a Nappé.
Je cours dans le bois,
J'aperçois Dryade.
Je m'enfuis à la montagne
J'y découvre Oréade.
J'arrive à la rivière
Je vois Naïade.
Je la descends jusqu'au fleuve
J'y retrouve Néréide
Je fuis jusqu'à l'océan
Arrivent Océanide et ses filles.

Dieu ! Puis-je être seul ?

D'… s

" […] l'automne a fait mourir l'été [37]. "
Qu'on l'enferme criait l'enfant,
Injustice blâmait le printemps.

Pendant que l'hiver dans son coin
Faisait du temps.

---

[37] APOLLINAIRE (Guillaume), *Alcools*, Paris, éd. Gallimard, 1969, p. 84.

Rhéa et Gaïa

Rhéa

Tu sais, si la vie s'est créée une fois, elle devrait jour après jour refaire chaque phase de sa création et à chaque instant, tout en poursuivant l'actuel, elle devrait perpétuellement recommencer ? L'évolution ne doit pas être vue comme un processus dans un unique plan.

Gaïa

De ce fait, il faudrait analyser la vie comme un fluide mouvant. Une action suivie d'une réaction continuellement en métamorphose où les niveaux de vie s'enclenchent et se joignent comme dans un énorme puzzle où tous les éléments vivent en commensalisme, mais non pas comme une marche évolutive vers un parasitisme du meilleur, du plus apte, du mieux adapté.

Rhéa

Ainsi la vie mue comme une image kaléidoscopique, mais doit-il y avoir un ordre pour la comprendre et la classer ?

Gaïa

Parce qu'on lui trouve un ordre, on pense la définir et à la forme ainsi obtenue, on intègre tout l'ensemble comme si une loi en particulier et sans nuance pouvait expliquer le travail d'un temps immémorial assaisonné d'un multiple hasard. En raisonnant ainsi on tisse de fil en aiguille une pensée qui fait que l'on admet comme valables les pires énoncés !

Rhéa

De plus on n'y comprend rien et que l'on fait continuellement les mêmes erreurs en voulant ajuster des disparités avec de faux classements.

Gaïa

L'humanité doit faire son ménage et enlever la sédimentation pour pouvoir différencier les colonnes des piliers, les planchers des murs, les plafonds des linteaux. Si elle veut analyser l'architecture de la vie, elle doit avant tout en admettre sa mort.

Éros, le désir qui engendre le monde

L'aimant s'appelle Éros
Pendant que le temps était perdu au néant.
Rien sera toujours quelque chose.
Même vide, il faudra toujours un récipient.

Du vrai et du faux

Jamais, peut-être, exactement
Un sens se prête à la description.
La précision du mot, du terme
S'énonce mal foutu, éphémère et incertaine.

Et s'accolent les lettres, qui finissent en phrases
De 26 phonèmes et de 30 000 mots.
On pense éclairer, exclamer et exprimer l'univers
Nous qui sommes incapables d'éviter le faux.

Confusion, distraction, contradiction,
J'avoue, j'interprète et je défie.
L'affirmation se retranche en exclamation

Et l'interrogation se multiple par l'ambition.

Le vrai du faux, je reste mauvais juge
Ensemble on y chante, on s'y falsifie
Et peu à peu de l'obscur, seuls vivent
Le mensonge, la médisance et la calomnie.

Et cet homme debout à contempler la terre
S'intensifie à décrire l'univers, lui qui a perdu
Sa vie à espérer, à corriger et à maquiller.
Sa nature, le vrai, le seul n'est plus.

In petto

L'Art est

L'art est nègre.
L'art est révolte.
L'art est protestation.
L'art est fou.
L'art est mienne.
L'art s'impose.
Le public n'est pas l'art.

Éros, de grâce, joins-nous !

321.- Un grand logement dénudé pour une personne dépassée est vide de meubles, mais plein de souvenirs et d'idéaux ; comme si le mobilier occupait sa tête et que sa pensée engendrait du monde.

Je donne mon âme à…

Je donne mon âme à Dieu
Pour l'explorer, pour lui parler
Pour lui dire, le convaincre
Qu'il a oublié la vie, le jour
L'enfant qui meurt
Le riche qui s'éclate
La guerre qui le sert
Les guerriers qu'abusent
Les dominants qui les exploitent.

Je donne mon âme à Dieu.

Une plume et un papier
Une plume, un papier
Des mots à écrire
Des gens pour les lire
Et un monde a changé.

Une encre puisée au cœur des gens,
Du papier fait de forêts d'humain,
Un monde qui se détruit
Et des mots qui pleurent d'éternité.

Une plume, un papier
Des phrases, des dires, des pensées
Unis à d'autres
Et l'homme pris à se choisir une vérité.

Et la vie s'éternise d'éphémère
Le père est parti, seule est la mère.
La misère s'installe et je pleure
Une plume, un papier et très peu de lueurs.

Au seuil d'un monde encombré

Je suis au seuil d'un monde encombré
D'intolérance, d'infortune et de destinée
Élaboré d'impudeur et de délicatesse
Éventré de peur, de misère et de tendresse
Je suis au seuil d'un monde encombré.
Ton regard, ta voie, ton sourire
Peu à peu, à chaque pas m'aspire
Je vante les mérites aux douleurs nées
D'un détail, d'un jour encombré
Je suis au seuil d'un monde délabré.

Sur mon silence, à mon ouïe s'éveille
À la danse des plaisirs et des joies, je m'émerveille
À me penser d'être le créateur des fois et des lois.
Je veille à la chaleur de mes jours
J'échauffe l'odeur de mes atours
Je suis au seuil d'un monde délabré

D'incertitude, de bêtise, d'insolence
Je vis, je pleure et je danse
Je suis au seuil d'un monde délabré
Prêt à tout, même à succomber
À vivre pour détruire, détruire pour vivre
Tuer sa mère, émasculer son frère
À l'une des portes on me fertile
L'autre, on m'avorte
Sous le même chapiteau de la gynéco.
À l'un on met la vie en poubelle
À l'autre, dans une bouteille
Je suis au seuil d'un monde dépravé.

Je suis fragile comme

De grandes ailes fragiles comme…
Des antennes sensibles comme…
Des mouvements imprécis comme…
Des…

Fragile, sensible, imprécis
Voilà ma métamorphose
Qui butine de mots en sens.

Fragile sous le vent des haleines
Au joint des agréments et des confidences
Fragile à sa teneur
Peu habile de ces pleurs.
Je me lève, je crie
Je bouscule, je frappe
Aux injures, je jure
À l'envi, je médis
À la vie, je prie
Fragile, je suis.

Quand tu t'élèves
Quand seul tu cries
Quand tu rêves
À des choses que seul tu vois
À la nation, j'exprime
À ton cœur, je parle
À ton désir, j'aspire
À ton avenir, je crois
Mais fragile je suis
Profané et insoumis
Sous le poids des idéaux
Des tyrans et des infamies
Des dictatures et des pouvoirs

Je suis fragile.

Sous le poids des dires
Sous la misère des croyances
Avec mes rêves,
Avec mes vouloirs,
Avec mes croyances,
Je suis brisé.

Quand tu crois
Que le rêve est solidaire
Quand tu veux
Un univers inconnu
Quand tu cries
Que personne ne vit
Fragile, je suis.

Une forêt de con…

Telle une forêt de conifères
Ce peuple pointe le ciel
Mené d'une main de fer
La bouche remplie de fiel.

Mais le jour de l'invasion
À la jonction des désillusions
On a coupé les conifères
Pour en faire
Du papier d'illusions.

Le cirque

On forme des spécialistes généralistes en rien.
On les culpabilise de ne pas être plus.
On se fait un projet, on y met plein de monde.
On stoppe le tout de contraintes
Et l'on regarde le cirque en disant
Qu'ils sont lâches et pas vaillants !

Nonobstant le Babellisme de la paresse

> “ Je crains que nous ne restions longtemps dans notre confusion et dans notre misère actuelles par notre propre faute. Je crains même qu’après avoir inutilement épuisé notre curiosité sans que nos investigations aient ajoutée à notre bonheur les gens ne se dégoûtent des sciences et qu’un fatal désespoir ne les fasse retomber dans la barbarie. L’horrible amoncellement de livres, qui continue de croître, pourrait contribuer beaucoup à ce résultat. Car, à la fin, le désordre deviendra presque insurmontable ; la multitude même des auteurs les exposera bientôt tous au péril de l’oubli général ; le rêve de gloire qui anime beaucoup de ceux qui se livrent à l’étude s’évanouira soudainement ; il sera peut-être aussi honteux d’être écrivain que cela fut auparavant honorable [38]. ”
>
> (Leibnitz, 1680.)

On croule sous le poids des modes idéologiques. Il ne s’agit plus aujourd’hui de vouloir apprendre, mais de savoir quoi il faut apprendre.

---

[38] cité par McLUHAN (Marshall), ouvrage cité, p. 368.

Sur le quai regardant ballotter la mer

Sur le quai, regardant ballotter la mer
Furieuse dans le vent, miroitant de lumière
Ses moutons d'écume inlassablement frappent
Le mur des écueils et les fresques humaines.

La valse se décrit et étire la séquence
Une à une inlassablement elle fonce
Avec l'acharnement de désespoir sous les ordres venteux
Et le rebond se retourne toujours contre eux.

Qui des deux aura la victoire, si ce n'est que l'Art
Qui s'adoucira, se lapidera de ne pouvoir faire
Et tranquillement le vent disparaîtra et l'écume
Vague après vague, le faible mur se restituera de poids.

Annonce classée

Journal de la vie, Charlesbourg le…

Homme recherche instant présent, pour combler une vie à passer et attendre le fini. Aventurière s'abstenir.

Merde il brasse

Choqué par la hiérarchie des écœurés et des écœurants :

Il se fait brasser à la job, il brasse à la maison.
Il se fait brasser à la maison, il brasse à la job.
Il est à l'échelle des brasseurs.

Elle passe, ouvre la porte

Elle passe, ouvre la porte
Ne la referme pas,
Jette de l'œil un regard,
Inspecte les lieux
De son pied hautain,
Elle ouvre la bouche
Sans aucun mot à dire.
Le vent entre, le froid s'installe
On la remarque
La porte grande ouverte.
Mais nul ne l'a atteint
Elle est toujours barricadée.
Elle ne fait que passer.

Du dire et du faire

L'Europe,
Je m'excuse
Tu es la Mère des maux.
Rends grâce
De ton idéologie
Du dire et du faire
Un peu, si peu.

L'Europe,
Je m'excuse
Tu as donné à l'humanité
Bien des salauds.
Pour défendre
Ton désespoir
Et ta peur,
La crainte
Et l'effroyable

Envie de posséder
Autrui.

Admettons tous les enfants du monde
Qui cherchent un abri.
Refaisons l'Histoire, dénonçons les coupables.
Corrigeons le présent
Pour un avenir différent.

In extremis

322.- Le chaos des idées, des pensées et des esprits,
Accrus de leur sédimentation,
Babel, n'est pas seulement une question de langues.

323.- Nul être ne se définit comme une ombre.
Nul ne se nourrit du vide. Nul n'apprend du néant.
Nul ne vit du rien, ni du tout.

T'appelle ça vivre, toé Jos !

Douze heures de Télé par semaine,
Une caisse de 24 bières,
Six par jour,
Des chips pis des peanuts,
Deux matchs de hockey à la radio,
Des billets de saison aux " Canadiens ",
Un " cartouche " de cigarettes non amérindiennes,
Trente-cinq heures s'a job,
Six heures de transport,
T'appelle ça vivre, toé Jos !
Et quand le temps se fait présent,
À regarder tes enfants grandir,
T'appelle ça vivre, toé Jos ?
Les regarder
Voir les yeux s'éblouir
À chaque fois que tu ne sais
Quoi leur dire.
T'appelle ça vivre, toé Jos !

324.- Sommes-nous jugés suivant l'archaïsme des costumes et la justification des postiches ? Le vrai du faux se séparent-ils par une toge, est-il dessus ou dessous le visible, ou cacher derrière la mascarade hiérarchique et protocolaire ?

Quatre-vingts ans, dit Monsieur le Juge

Et il souriait sans cesse.
Pendant que les parents et les amis(es) de la victime pleuraient.
Par leur malheur, lui, il se libérait.

Éduquer pour vivre à ne rien faire, la fin du monde à exploiter

" Et serrez plus fort les barreaux
Il passe encore de l'espérance [39]. "
(Géo Norge)

Le problème de la culture, c'est que l'on se dit et que l'on se croit cultiver. On parle de musique, de film et de littérature en ayant un aperçu très sommaire de ces réalités en autre. À ce titre, l'énoncé de notre connaissance ne fait qu'établir nos limites. Il y en a trop et c'est alors impossible de s'y reconnaître. Aussi on doit diviser la culture, celle du "fast food", celle du "rock and roll", celle des "Stones" et celles de ceux qui se disent cultiver. L'univers humain est une mosaïque kaléidoscopique.

---

[39] cité par ROVINI (Robert), ouvrage cité, p. 206.

Des espoirs

Vivre à semer des graines d'espoir sur le pavé
des illusions perdues.
Chercher ce petit cafard qui se métamorphose
en désespoir.
Comprendre que c'est au fond du désespoir
que l'on trouve des lueurs d'espoir.
Prendre le suicide par les cheveux
et le bannir de la vie.
Attaquer le pilier des valeurs
qui valorise la mort et la fuite.
Donner à son être un vrai visage,
et vivre sa vie.

Ils vivent ainsi en show de chaises

Assis d'une table à l'autre
À se conter des histoires sans fin
À dire, à médire et à redire
Ils se réunissent ainsi.

Est-ce ainsi que les hommes vivent ?

Des histoires, des rires et des farces
Une vie à parler des autres qui essaient
Ils sont réunis à redire
Ce qu'ils ont entendu et médit.

Est-ce ainsi que les femmes vivent ?

De chaise en chaise, de lieu en lieu
Les gestes se répètent, seuls les bigots diffèrent.
Les histoires cheminent et varient.
Un peu de sel, un peu de poivre
Rien n'y changera en rien
C'est ainsi que le monde vit,
Leur vie sur une chaise.

Métamorphose

Je sens en moi une révolte qui gronde.
Je vois autour un monde qui m'inonde
De fait et de gestes. J'explose de douleurs.
Je me métamorphose et j'ai peur.

Chaque mot que j'écris change ma pensée.
Jour après jour, ma recherche me fait évoluer.
Les idées basculées sont irrémédiablement renversées
Et moi constamment, je me sens bouleversé.

Mais quand viendra le jour de la pause
Pour estimer les devoirs et les causes
Je serais différent à ne plus me reconnaître
Chaque seconde, je vis à renaître.
Que vais-je devenir dans cette métamorphose,
De la cendre, de l'engrais pour la cause !

Au seuil de la mort

La vie me quitte
Le crépuscule est derrière
Comme dans une journée
Toute l'histoire est d'hier.

Au seuil de la mort
Le cœur compte ses coups.
La vie s'absente peu à peu.
Ses secondes en martèlent le pouls

À toi mon hier qui était mon seul demain,
Ma semence d'éternité,
Combien de fois j'ai changé de jour en jour ?
Mais c'est toujours
Les "Je t'aime",
Qui nous sont,
Éternellement
Autour.

N'Être rien

Chasser de l'ombre
Je vais à la lumière.
Je lutte à ne pas devenir passé.
Dans un combat nommé présent
Je ne veux pas tomber du côté fini du temps.

Nouveau mythe pour Sisyphe,
Oui, j'y suis heureux !

Mais pour arrêter la réaction,
Il faut consumer la vie.

Heureusement que tout finit et recommence
À Naître rien.

Ces choix m'ont tué…

Ces choix m'ont gelé
Je dois respecter ou détruire.
Quelle alternative !
Mes choix m'ont cloîtré
Dans un univers fini
d'indéfini,
Dans un monde fermé
d'illimité,
Dans un monde de murs
à défoncer.

Mes choix m'ont enfermé
Dans un espace restreint
Tellement petit,
Emmuré.
Mes choix m'ont tué
En attendant
La mort.

Hypnotisme

Une vision globalisante
Dans une conscience fragmentaire
Où la dualité a créé la schizophrénie
(Cette voix qui se commente, qui s'autocritique)

Je voix les images que l'on m'adresse
(Toutes les femmes y sont belles).
Les oies blanches y jacassent
(Sur une musique de Grieg).
Je touche la télécommande
Je goûte mes chips
Je respire l'aérosol à senteur de pins.

Et moi…

Je veux me regarder seul.

Je veux envahir l'univers
Pour que l'on dialogue.

Toujours pareils

Peut-être que…
Dorénavant…
Désormais…
Cependant…
Je présume que
Et peut-être que…

La vie écoute
Les prétextes et les cris.
Les gens s'éternisent
À gaspiller leur temps et je m'enlise
À croire que ceci est fini.

Hier, aujourd'hui
Toujours pareils,
Sauf pour ceux
Dont les sabliers sont vidés.

Je tue le temps

Dieu que je suis bien,
J'ai trouvé un passe-temps
Pour tuer l'éternité,
" Le Baseball. "

325.- Notre défi, notre cathédrale
À nous, non pas d'institutionnaliser,
Mais d'Humaniser, le globe.

326.- Des Asiatiques en visite dénombrent
Quelques églises presbytériennes
D'autres anglicanes
Plusieurs catholiques.
Quoique toutes chrétiennes
Ils n'y reconnaissent pas celle dénommée " Bingo ".

327.- Il y a la modernité
Comme la culture
Qui entoure l'homme.
Cependant au fil des siècles
Lui n'a pas changé.

Un fossé se creuse

Entre les lecteurs
Et les analphabètes.
Entre les érudits
Et les autres.
Entre les riches
Et les autres.
Entre les technocrates
Et les autres.
Entre les bureaucrates
Et les autres.
Entre les travailleurs
Et les autres.
Et aucune école pour
Les bâtisseurs de pont.

328.- On croit le monde fini.
On a simplement bloqué les rues du développement.

329.- Ce n'est pas la société qui fait l'humain
Mais l'apport de chacun d'entre eux à celle-ci.

330.- Où est le morceau qui manque
Dans le puzzle humain ?

331.- Mais qu'elle est cette maladie
Qui consiste à faire
De choses finies
Des infinis ?

332.- Le vent des intérêts et de la parti-âneries couche
La fragile herbe de la liberté démocratique.

Austrichz

Au travers de milliers de corps en lambeaux,
Il cherche de l'eau
De l'eau,
Pour se laver.

Politique égalitaire

Durant la nuit
Je pense que les couteaux
Se muent en cuillères.
Nous avons de plus en plus de l'un
Et de moins en moins de l'autre.

Je pense que l'idiotie,
Et le paroxysme de la bêtise
Sont trop souvent le fondement de l'idéologie.
Nous avons de plus en plus de l'un
Et de moins en moins de l'autre.

Et les enfants chinois en rangées
Attendent la mort
Parce que filles.
Nous avons de plus en plus de l'un

Et eux que des vieux pour gouverner.

Livre quatrième

Comment vivez-vous ce gentil petit désespoir ?

Avec des espoirs d'humour

Les relations humaines se juxtaposent, se pénètrent, s'entremêlent, se chevauchent, se repoussent, s'altèrent, se sidèrent et de ces faits suivant les angles du regard et les influences du moment, telle une mosaïque mouvante, son image ressemble à un véritable kaléidoscope. L'individu, somme toute, apparaît comme une résultante d'une grande équation plus ou moins distante du " dressage social " et du " pli professionnel ". Il s'adapte aux faits sociaux, mais jamais totalement ne s'y fond.

Aussi il vit avec cet héritage, y conditionnant même sa réalité. Il est comme on l'instruit et toute idéologie malveillante a sur lui une quelconque emphase.

À cet effet, je pense que l'on ne peut terminer sa vie comme on le fait d'un rêve. Le suicide ne peut être " l'exit " à un cauchemar terrestre que si on croit à une autre vie après la mort. Autrement il est de l'ordre des maladies à même titre que le " cancer ".

Histoires et gestes

En hommage à Mère Teresa [40]

> “ Pour dire oui, il faut suer et retrousser ses manches, empoigner la vie à pleines mains et s’en mettre jusqu’aux coudes. C’est facile de dire non, même si on doit mourir. Il n’y a qu’à ne pas bouger et attendre. Attendre pour vivre, attendre même pour qu’on vous tue. C’est trop lâche. C’est une invention des hommes [41]. ”
>
> (Jean Anouilh, *Antigone.*)

---

[40] Mère Teresa, née Agnes Gonxha Bojaxzhiu en Skopje Yougoslavie, le 26 août 1910, exprimait lors de la Conférence mondiale sur la population qui avait lieu au Caire en septembre 1994 : “ S’il y a un enfant dont vous ne voulez pas, que vous ne pouvez pas nourrir ou élever, donnez-moi cet enfant ”.

[41] ANOUILH (Jean), *Antigone,* Paris, éd. La table ronde, 1947, p. 89.

Magouille et manigance

Dans une paroisse, on sortit la statue,
Un être quelque peu épuisé d'égarement.
On lui dit : " Va nous chercher celui qui tue
Et moi, esprit de justice, je porterais ma vengeance. "

Et la meute des policiers accourut.
Dans un crescendo mémorable,
Brouillant les pistes et les histoires,
Nul doit trouver,
Nous sommes les spécialistes,
Lui est inspecteur, l'autre détective.

La faute n'était que plus grande,
Le fou était pollué
D'éducation, de tabous et de préjugés.
Tous le connaissaient,
Tous le savaient.
Mais personne n'admit qu'il le protégeait.

Quel merdier pour chercher,
Pauvre Saint-Christophe,
Les filles sont tout de même mortes.

Ère des Formicidés

Une fourmi, qui a obtenu de la royauté les subsides nécessaires, a fait ériger sur le mont Palomar un télescope si puissant qu'elle peut explorer tout son environnement jusqu'alors inaccessible. Avec une insolente persévérance, elle a étudié le mouvement des masses qui martèlent le sol aléatoirement. Suivant ses hypothèses, les beiges sont moins dangereux que les bleus. Cependant les pointes d'aiguilles ne se déplacent que sur des sols non meubles. Elle en résulte l'hypothèse qu'ils sont amicaux à sa communauté. De plus, elle constate que les autres ont tendance à les suivre.

Après nombreuses d'observation, au crépuscule de sa vie, la reine lui décerne le Nobel pour ces travaux sur " la démarche des masses écraseurs de sol tenant premier des cataclysmes naturels ". Il faut, suivant l'auteur, agir sur les aiguilles pour qu'elles attirent les plats de différentes couleurs dans des aires propres au premier.

Un tunnel dans la fourmilière porte désormais son nom.

Rappelez-moi, combien vous désirez de noms ?

– Combien vous désirez que l'on inscrive de noms sur votre bulletin de vote ?
– Excusez-moi ! Vous avez bien dit ; " Combien de noms ? ".
– De noms, oui, oui ! De noms. Il me semble que vous devez savoir où vous placerez votre X.
– C'est évident que je le sais. Mon choix est fait.
– Si je comprends, vous savez pour qui vous allez voter.
– À quoi voulez-vous en venir ?
– C'est simple, dans ce cas, nous ne mettrons qu'un nom sur le bulletin. C'est évidemment plus facile à compter.
– Et si ce n'est pas le bon ?
– Alors vous en demanderez un autre ! Bon, Monsieur le scrutateur : " Donnez à ce type un bulletin qui n'a qu'un nom. C'est bien un bulletin de vote que vous désirez ?
— C'est évident.
— Ce n'est pas évident du tout, parce que moi, si je le pouvais, c'est tout un répertoire d'idées et d'idéaux que je vous donnerais. "

Et pendant ce temps

L'un lit, l'autre écrit.
Plusieurs lisent, des multitudes écrivent.
D'autres parlent, certains travaillent.
Les bateaux font la traverse
Devant quelques cyclistes.
Occuper à discuter, les gens circulent.
Un avion passe, les voiliers fuient.
Ceci en un lieu
Dans de milliers d'endroits
Et des milliards d'êtres vivants.

Et moi j'y vis.
Mon cœur frappe un coup et un autre.
Des milliards d'autres instantanément
Se contracte, se dilate.
Coup de vie.

Elle est morte, elle avait douze ans.
La faute est au pont, celui-ci était trop haut,
Ou à la corde, ou au fusil
Qui était mal remisé
Mais on omet ce désir de fuir.
Rêver de ne plus jamais s'éveiller.

il ordonna

Un jour le soleil refusa de se lever. Caligula qui avait substitué la lune subissait toutes les pressions des terreurs de la nuit. Tout était noir. Alors, l'Empereur-Dieu cria et de ce fait ordonna à la terre de simplement tourner.

Touchez ce bouton, il sera une heure plus tard

– Mesdames et messieurs, approchez, approchez.
– Vous désirez écouter *Scoop* ce soir et il est malheureusement que sept heures.
– Touchez ce bouton et l'horloge avancera immédiatement d'une heure.
– Ne perdez plus de temps à attendre. Pour seulement quinze dollars, vous vous débarrassez de tous ces temps inutiles d'attente.
– De plus, vous en aurez fini des nuits sans sommeil. C'est même une solution pour l'euthanasie.
– Un accélérateur de temps, aujourd'hui c'est indispensable pour tous ceux qui n'en ont pas à perdre.

Écoutez, le processus est simple…

Écoutez, le processus est simple
Pour détruire les bactéries
Il faut homogénéiser et pasteuriser.

La difficulté réside dans l'application.

C'est pourtant simple,
En plus des mass-médias
Servons-nous de l'éducation !

Réciproque #2

Un a une vie plate, il est handicapé.
Deux va consacrer sa vie à rendre celle de l'un meilleur.
Dilemme,
Je ne suis pas sûr de la réciprocité des gestes.

Écoutez, vos plantes ont besoin…

– Écoutez mon cher monsieur, vos plantes ont besoin d'une saison morte. Pour ce faire, nous les stimulons en modifiant leur arrosage. À la fin de février, nous augmentons les fréquences et nous provoquons leur croissance en les engraissant. C'est par ce genre de jeux que nous arrivons à les acclimater à tous les milieux.
– Mais vous les psys…, vous ne faites pas de même avec les humains ?

Sire Étienne Bélanger Pouliot

> “ La vie de notre fils s’est envolée quelque part au-dessus de l’île et nous ne savons pas pourquoi. Tu marcheras toujours avec nous. Nous serons attentifs à toutes les choses que tu nous montreras. Nous t’aimons tellement. ”
>
> (Les parents d’Étienne)

> “ Que le petit prince ne s’inquiète pas. Nous prendrons soin de sa rose, de son jardin et de sa famille [42]. ”
>
> (La collectivité)

Étienne Bélanger Pouliot
Île d’Orléans
Deux ans
Un trou dans la neige
Jamais aussi profond que celui du cœur
Tous, un à un, sans filtre, solidaire
Étienne, peu te connaissaient
Tous te pleurent.
11 Avril 1994

---

[42] THIBAULT (Éric), *Journal de Québec du mercredi 13 avril 1994,* Québec, éd. Québecor, 1994, p. 2.

À la convention de Québec, au Château Frontenac

– Mesdames et Messieurs, bienvenue.

– Aujourd'hui, c'est un moment historique. Dans la grande salle de l'hôtel seront réunies les plus grandes autorités jamais vues. Leur mandat : faire front commun à l'ignominie et turpitude humaine.

– Maintenant, allons rejoindre notre reporter dans le vestibule de la grande salle.

– Mais oui, la convention débutera dans quelques instants, les préparatifs vont bon train. Cependant, il semble que l'on a quelques difficultés de protocole. Suivant nos informateurs, on discute encore l'ordre d'apparition des Dignitaires ainsi que le temps de délibérations qui leur seront allouées. (Silence) À la dernière minute, nous apprenons qu'une discussion est présentement engagée sur la forme de la table. Il semble que l'on n'a pas prévu assez d'espaces pour certaines délégations qui sont fortement représentées et conseillers.

– Nous apercevons à l'instant l'arrivée du Dalaï-Lama. Considérant qu'il est le seul Dieu vivant, il se devait d'aller dîner avant cette rencontre marathon.

– Attention, attention ! nous apprenons que les délégations grecques et romaines se retirent, Zeus et Jupiter n'ayant pas réussi à délimiter le nombre de leurs Dieux à participer. Il semble que la foire est encore prise dans l'Olympe.

– Un instant s.v.p., j'apprends qu'un communiqué nous arrive. (Silence) Je vous le dicte tel que l'on nous le transmet : " Tous les Dieux, ensemble réuni, unanimement,

supplient l'humanité de s'organiser en considérant le monde dans sa vision la plus commensalisme et condamnent de ce fait tout parasitisme. "

Paroles et conversations décousues

En hommage à Marie-France Botte [43]

“ Et comment souffrez-vous que d’horribles discours
D’une si belle vie osent noircir le cours ?
Avez-vous de son cœur si peu de connaissance ?
Discernez-vous si mal le crime de l’innocence [44] ? ”
(Jean Racine, *Phèdre.*)

---

[43] Marie-France Botte consacre présentement sa jeunesse et sa vie à la protection des jeunes de la Thaïlande contre le fléau de la prostitution touristique qu’établissent particulièrement certains européens dans cette partie du monde.

[44] RACINE (Jean), *Oeuvres complètes,* Paris, éd. du Seuil, 1963, p. 262.

Mélancolie

J'ai pensé à Lamartine, à ces ruines et à sa nostalgie du passé, à Baudelaire et à son spleen. J'ai rêvé que je distribuais des fleurs à tous ceux qui s'exclament de ne pas en recevoir. J'ai donné à des enfants, remis à des hommes beaucoup plus qu'à des femmes. J'ai pleuré pour faire jaillir dans le vent, le plaisir, la douceur, le charme et l'amour. J'aime croire que j'y puisse une quelconque quelque chose. Que la vie peut me sembler longue dans un instant de mélancolie. Qu'il est lourd, ce désespoir, ce poids d'un monde, ce désir de vouloir agir.

Pourquoi ?

Apathie des riches

J'ai fait l'inventaire des riches.
J'y ai trouvé plusieurs sortes de pauvres.

Rappel sur une musique des Beatles qui jouait au FM

Lui

Je me souviens quand j'étais petit, on allait à l'île. C'était la promenade du dimanche. Dans la Chevrolet 54, nous étions tous malades. Pour parcourir 25 milles d'une route sinueuse et mal asphaltée, on prenait mille précautions ; on vérifiait l'huile ; on apportait des collations et des sacs de papier brun.

Un beau dimanche, mon père, après maintes demandes de ma mère, accepte d'aller à Baie-Saint-Paul. C'était un tour de force. Tassés comme des sardines, six sur la banquette arrière, nous aurions mieux fait de rester chez nous.

L'autre

Chez nous, une ou deux fois l'an, c'était la traditionnelle visite à Sainte-Anne-de-Beaupré. On partait avec une glacière pleine, comme si rien n'existait de semblable ailleurs. Le gang endimanché, on avait l'impression de tenter l'impossible.

Lui

On ne pouvait être plus sédentaire. Quand tu es resté, pères et mères, de génération en génération, pendant 350 ans sur une île, ailleurs te semble inconnu. Ils naissaient et mouraient au même endroit, avec les mêmes notions, croyant à leur seule connaissance, sans nulle autre vision de l'univers !

Il critique le jeu…

Il critique le jeu de l'acteur,
Il analyse ces gestes et ces dires.
Il cherche la naïveté, la fausse expression.
Il omet de regarder la vie, celle qui l'entoure.

East Angus la puante, a-t-elle fait son ménage ?

Lui

Pourquoi tu baisses ta vitre ?

L'autre

Pour sentir. Sais-tu laquelle des villes d'East Angus ou de Windsor pue le plus ?

Lui

Pas besoin de baisser la vitre, de toute façon on a l'impression que l'odeur nous suit jusqu'à Sherbrooke. (Silence) Je me demande comment les gens font pour rester dans une atmosphère si chiante ?

L'autre

Ils s'adaptent. C'est eux qui accourent autour des industries lorsqu'elles s'installent. Puis, elles deviennent leur vie, leur nourriture, leur bien-être et leur milieu.

Lui

Tiens, la rue King.

Cinq ans à bâtir un rêve

à M. Roland Arpin [45]

Cinq ans à bâtir un rêve

---

[45] Écrit le 21 octobre 1993 à l'occasion du 5e anniversaire du Musée de la civilisation de Québec.

À édifier jour après jour la pensée de demain.
Cinq ans à construire un rêve
Qui se développe de thèmes et d'époques.

Mais quoi avons-nous à dire
Sur le fard des passés,
Alors que les histoires sont écrites
Que par des gens pré-éduqués ?

Cinq ans à bâtir un rêve
Alors qu'un peuple y prend vie,
Il pense et il crie
Que l'avenir seulement lui portera une trêve !

J'ai vu grandir le rêve
De ces entrailles, j'ai vu naître toutes les heures.
Les douceurs, les peines, les départs, les chutes
Les joies, les dorures, les fuyants et les pleurs
Que nul ne se bute
J'ai vu grandir le rêve.

Et chemin faisant sur la voie du devenir.
S'interrogeant d'être, se demandant qui va venir.
Je crois que nul passé n'est plus grand
Que la réalisation du présent dépassement.

Facteur d'une chose simple

Pour que naissent des idées nouvelles, il faut que d'anciennes disparaissent. Si nous voulons, que fleurissent nos adolescents, il faut les élever à la puissance du beau, du simple

et du possible au lieu de les enclaver dans des idéologies pleines de confusions. Nous devons être honnêtes et admettre qu'au travers d'eux nous muons.

… et c'la recommence

Un silence, une pause, une odeur
Une chambre pleine de langes, une douleur
Une armoire, un bassin d'eau chaude
Un drap blanc, rougi
Un cri dans la vie
Une mère qui pleure.
Un est né, c'est un garçon
Une, c'est une fille.

Et c'la recommence…

Société de concombres

Lexique

Concombériculteur :
Cultivateur ou maraîcher spécialiste dans la production de concombres.
Concombologue :
Analyste spécialiste dans la manière d'être un concombre.
Concomologue :
Spécialité qui étudie la culture du concombre.
Concombologie :
Science qui étudie la culture du concombre.
Archéoconcombologie :
Spécialiste pour déplanter les concombres.
La race idéale de concombre :
Les Ouellet du lac Saint-Charles.

Bienvenue à ce site d'archéologie de la vache

1re étape : Il faut procéder à la recherche des sites, ceci suivant les subventions dès lors disponibles.

2e étape : Suite à l'étalage des découvertes, on doit en priorité démontrer l'apport que chacune de celles-ci produit sur le schéma de l'évolution de notre science. Pour ce faire, il est important que nous observions toutes leurs formes et que nous puissions facilement reconnaître toutes les mutations des spécimens. C'est-à-dire pour chaque époque, connaître leur mode de vie, leurs denrées favorites de même que leurs différents modes de traits. Dans les faits, toute découverte doit s'accorder avec une certaine logique ou pratique.

3e étape : Après analyse, il faut méticuleusement écrire toute l'histoire de cette vachère de civilisation et surtout ne pas omettre ces génocides et ces vaches de guerres.

Opinions et commentaires sur une pièce

Hélion
Il faut un jour pour faire un sénateur et dix ans pour faire un travailleur.
Caligula
Mais j'ai bien peur qu'il faille vingt pour faire un travailleur d'un sénateur [46].
(Albert Camus, *Caligula.*)

L'autre

Je suis en désaccord complet avec l'idéologie de cette pièce. Je ne l'ai pas aimé du tout…

Lui

Avec quoi veux-tu être en accord ? Caligula est l'expression d'un état, pas une réalité en soi. Cette pièce démontre une absurdité, pas une morale. Elle pose des questions sans y donner de réponse.

L'autre

Je suis en désaccord, parce que cela ne correspond pas avec ma vision des choses. Ce raisonnement illicite qui tout au long de la pièce veut nous prouver l'absurde ; comme cette folie qui s'exprime alors qu'il ordonne qu'on lui rapporte la lune. C'est incroyable !

---

[46] CAMUS (Albert), *Caligula,* Paris, éd. Livre de poche, 1958, p. 59.

Lui

Qu'un être, né Empereur et Dieu, désire par des gestes, se prouver sa toute-puissance, c'est légitime ? Caligula, par son statut, a tous les droits, même ceux de tuer systématiquement des gens pour en faire hériter l'État. Dieu n'a-t-il pas à décider de la peste ; de qui mourra ; de qui survivra ? Ne penses-tu pas que Dieu justement doit déterminer le bon du mauvais et les sanctions qu'ils y attribuent ? Ces besoins alors ne deviennent-ils pas impératifs aux citoyens ? Ce raisonnement est fou. Soit ! mais c'est uniquement une démonstration d'une vraie absurdité.

Tandem masculin-féminin

Le chaton du chat et de la chatte.
Le poulain du cheval et de la jument
Le veau du bœuf et de la vache
Le poussin du coq et de la poule
La fille de la femme et de l'homme
Puis le fils de l'homme.

Maudite chatte ! Sale jument !
As-tu vu la vache ?
Connais-tu cette poule ?

Thématisme et associations d'idées

Les faux
Les sceptiques
Les fausses septiques.

Saler la salade de son salaire,
Puis saupoudrer ces mots
D'une source en perte d'identité.

Et Dieu !

> “ Bien sûr. À chacun son rôle. Lui, il doit nous faire mourir, et nous, nous devons aller enterrer notre frère. C’est comme cela que ç’a été distribué. Qu’est-ce que tu veux que nous y fassions [47]. ”
>
> (Jean Anouilh, *Antigone.*)

Lui

Que veux-tu faire avec un Dieu, n’est-il pas une béquille, un support quelconque ? N’as-tu pas réalisé que tu es seul au monde dans une immense solitude ? Créon de l’*Antigone* de Jean Anouilh, dit qu’il a le mauvais rôle alors qu’il n’effectue non pas ce qu’il désire, mais ce qui doit être, ce qui est déterminé et convenu. Mais hors du théâtre, n’avons-nous pas l’exclusivité de notre rôle d’acteur et de compositeur ? Dieu n’est-il pas présent que pour ceux qui ne savent pas s’assumer ?

L’autre

Ainsi tu conditionnes la liberté humaine à l’inexistence de Dieu ? Selon ton avis, il ne peut y avoir de liberté que pour celui qui crée ? Mais que serait le monde sans morale et sans Dieu ?

Lui

D’une part, qu’il soit ou pas cela n’y change rien. Ce n’est pas le créateur qui me répugne, mais c’est ce que l’on fait de lui. Or créer un dieu, le bâtir à son image, lui donner son identité et ses aspirations, le définir suivant son histoire et ses découvertes ; il fallait le faire. Mais ce dont il y a de plus marquant, c’est cette

---

[47] ANOUILH (Jean), ouvrage cité, p. 25.

confusion entre le Dieu de la création et celui de la moralité, comme s'il pouvait y avoir une correspondance. Si le premier existe, tout en lui donnant une forme quelconque, on peut facilement certifier que le second l'exploite.

Et puis, face à cet univers, on doit admettre et reconnaître sa complexité. Comment peut-on croire, comme visionnaire d'une microscopique parcelle, en définir le tout ? Comment un indigène n'ayant eu aucun contact avec la civilisation, peut-il dans sa science, définir un simple avion ceci après l'avoir aperçu en vol une seule fois ?

Seulement nous ignares, pouvons admettre comme définitive une hypothèse incontrôlable sachant que nous fondons le tout dans un ensemble de classification défini et stéréotypé suivant un modèle que l'on veut organiser et délimiter.

Bien sûr que l'univers à ses règles, l'écologie en est une, mais à ce chapitre la plus importante est la partie humaine de l'écologie, car nous n'avons pas à protéger ou à sauver la planète, elle nous survivra de toute façon, mais à conserver dans la mesure de nos capacités de le faire, un milieu propre à notre épanouissement. Nul ne certifie que l'évolution normale de notre milieu nous sera favorable. La terre a survécu aux dinosaures, comme elle le fera à l'humanité. Quoi qu'elle soit, ses mécanismes d'évolution ne nous sont pas nécessairement profitables et viables, de plus, elle peut dans son devenir, être notre principal ennemi. Ordinairement, c'est l'espèce qui s'adapte au milieu, il faut être peu modeste et quelque peu idiot pour croire adapter la terre et son environnement à notre condition. Il faut se croire les " Fils de Dieu " ; des parasitismes plus que des commensalismes.

Difficilement, on ne peut pas se résoudre à croire qu'il n'y a pas eu de commencement, toute notre éducation et notre philosophie de penser sont basées sur ce principe. Mais attendu que rien ne

se perd, alors il est évident que rien ne se crée. Ainsi, les choses finissent par simplement recommencer et le commencement par finir pour amorcer autre chose qui débute par la fin d'une autre et qui, perpétuellement s'identifie à l'éternité, à la rotation, au mouvement perpétuel où l'on ne peut plus identifier le début infini de la fin, de la fin défini d'un autre commencement. Il n'y a eu que des commencements de choses finies, comme il n'y aura que des fins de choses commencées. Mais pour nous, seulement le présent de notre réaction existe, celui de notre conscience qui atteste par son acuité notre existence.

L'autre

Ce principe n'est-il pas celui de l'Hindouisme qui exprime le principe de la réincarnation ? L'âme se réincarnerait-elle continuellement ?

Lui

Je ne connais pas assez bien des religions et pour répondre à cette question et pour ce faire il me faudrait étudier toutes les notions métaphysiques et mystiques de chacune d'entre elles. Seulement si nous reconnaissons la présence de l'âme immortelle et que celle-ci se perpétue d'une vie à une autre enjambant une hiérarchie évolutive des êtres, cela supposerait une modification constante de l'évolution vers des échelons supérieurs au dépriment de l'inférieur, par conséquent, cette migration viendrait déséquilibrer l'ensemble de l'écosystème en éliminant les éléments du niveau inférieur. Dans les faits suivant ce que nous constatons, seulement l'humain a fait des bons dans la compréhension de son milieu, ici il faudrait admettre que seulement lui est muni d'une âme. À cet égard de répondre que le " métro, boulot, dodo " de mon ami Albert Camus se continuerait dans l'éternité et que l'humanité ne serait qu'une distribution hétéroclite d'être plus ou moins incapable de s'amalgamer, mais plutôt

fait pour se différencier créant et accentuant les enclaves entre les biens nantis et les dépossédés. Sauf que les faits démontrent un aplanissement des écarts, l'humain se distingue de différence dans un contexte de plus en plus similaire. J'attribue la progression de la race humaine à ces inventions, telles que l'écriture, qui lui a permis de transmettre de génération en génération certaines appréciations de connaissances. Rien ne me permet de croire que l'humain soit constitué de deux parties distinctes et de ce fait qu'il ait une âme. La modernité n'est pas dans l'homme et la femme, mais dans le milieu qu'il a généré.

La vie habite le corps et elle meurt avec lui.

L'autre

Et le Panthéisme, où Dieu est l'unité du monde, qui fait que tout est Dieu !

Lui

Dieu est partout, il voit à tout, il est une notion d'éternité et d'espace, il est alors ceux-ci. Mais qu'elles sont ses notions inconnues où nos plus grands penseurs se sont cassé les neurones ?

Il serait simple de dire que Dieu est la désignation de l'espace-temps. Cela nous permet dans un ensemble de réunir l'univers. Mais la matière n'est pas la pensée qui est le résultat d'une prise de conscience dans un moment et un endroit précis. Dans ce genre de réflexion et suivant mes appréhensions, j'affirme qu'il n'y a rien là qui puisse en faire un bienfaiteur et un protecteur. De plus rien ne l'identifie nécessairement et exclusivement à l'humain. S'il a, avec ses impératifs de choix comme tous d'ailleurs, ils sont d'un tout autre ordre. Et même si cela était faux, il faut admettre que le bien de l'un devient facilement le

mal de l'autre. Comment peut-on penser se tirer d'affaire dans une telle conjoncture ? Comment peut-on admettre qu'il surveille tout, qu'il voit à tout ? S'il y a un créateur, il faudrait s'assurer qu'il y a eu un commencement, alors il doit y avoir une fin !

Il faut dissocier notre désir d'être de l'infini et de l'éternité, la vision sera différente sans le masque de la croyance qui associe l'univers à notre pauvre réalité, c'est un peu comme une fourmi se permettrait de croire qu'un humain en particulier verrait à sa protection. Je suis d'accord que le fait peut exister, mais l'engagement de l'un, n'est pas de l'ensemble et que le fait incontrôlable du milieu n'est pas exclusivement de ressort d'un seul.

Mais qu'elle est cette drôle de faculté humaine qui persiste continuellement à exprimer l'infini par des moyens finis ; et après d'en rechercher les règles. Notre langue n'est-elle pas composée d'un nombre fini de lettres avec lesquelles nous sommes capables de former une infinité de phrases, mais aucune qui ne peut adéquatement décrire la détresse d'Auschwitz. Nous avons des limites, sachons les reconnaître. Qu'il y ait Dieu ou pas, protecteur ou pas, cela ne change rien à notre prise en main et à notre destin. Il est temps d'admettre que nous ne savons rien et que notre percée dans le savoir est une marque dans l'ignorance. Nous devons nous prendre en main, c'est ce défi qui donne tout sens à notre vie.

Solitudes en spectacles

En hommage à Louise Brissette [48]

> “ Le bronze… (Il le caresse.) Et bien, voici le moment. Le bronze est là, je le contemple et je comprends que je suis en enfer. Je vous dis que tout était prévu. Ils avaient prévu que je me tiendrais devant cette cheminée, pressant ma main sur ce bronze, avec tous ces regards sur moi. Tous ces regards qui me mangent… (Il se retourne brusquement.) Ha ! vous n’êtes que deux ? Je vous croyais beaucoup plus nombreux. (Il rit.) Alors, c’est ça l’enfer. Je n’aurais jamais cru… Ah ! quelle plaisanterie ! Pas besoin de gril : l’enfer, c’est les Autres [49]. ”
>
> (Jean-Paul Sartre, *Huis clos*.)

---

[48] Louise Brissette est une lévisoise qui adopte des enfants handicapés et délaissés par la société québécoise. Elle consacre sa vie à cette cause ignorée d’une société dite d’abondance.

[49] SARTRE (Jean-Paul), *Théâtre 1, extrait de Huis clos*, Paris, éd. Gallimard, 1947, p. 167.

L'homme et le téléphone

Toc, toc, toc.

Elle

Laisse, je vais répondre. J'arrive, j'arrive… (Elle ouvre la porte.) Salut ! (puis elle s'écrie :) C'est ton frère. (et retourne vers celui-ci en lui disant :) Tu vas bien.

Le frère

Que faites-vous à l'intérieur par une journée pareille ?

Lui

On fait du ménage. (Silence) On reçoit ce soir.

Le frère

Avez-vous reçu un téléphone pour moi, j'ai transféré mes appels avant de venir ?

Lui

Ah non ! Tu attends toujours ce téléphone. Moi qui hais cet appareil et lui, il me transfère ses lignes !

Le frère

(En se prenant ses aises.) Je passais, mais j'étais certain que vous étiez sorti !

Elle

Et tu nous transfères tes appels !

Dring Dring (le téléphone sonne)

(Le frère se rue sur l'appareil.) Allô (Silence)
C'est moi. Je ne suis pas chez-moi. (Silence)
Je finis mon café et j'arrive !
(En raccrochant le combiné, il spécifie qu'il doit partir.)

Lui

Et ton transfert de ligne ! Qu'est-ce que l'on va faire de tes appels ? (Silence) Qu'elle est donc ce précieux personnage, pour que tu partes si rapidement ?

Le frère

Salut ! à la prochaine.

Lui

(En refermant la porte.) C'est toujours pareil, d'une semaine à l'autre. Heureusement qu'il a, de temps à autre, une raison pour tuer son temps.

Elle

Cela doit être infernal d'attendre. Attendre que le temps te tue !

Ouais, quel Noël !

> Une vieille dame dans une chaise berçante se parle. Le décor est celui de Noël. La télévision diffuse la messe de Minuit.

La vieille dame sanglote puis se dit : Seule, ils sont partis, ils ne m'ont rien dit. Comme si le temps m'était fini, comme si je n'y étais déjà plus. Élever cinq enfants pour être seule le soir de Noël. Ils se diront que j'aime cela. Ils se trouveront des excuses. Maudites jambes, si j'étais encore capable de les recevoir.

La nuit passe et dans un soleil de brume au travers de la fenêtre givrée, l'aube a passé sans sourire ni plaisir. Les larmes ont marqué ses joues, elle n'en parlera pas. Seule dans la solitude du noir, dans l'espace indéfini de ces quatre murs, elle rêve et aspire à voir poindre le moment de leur retour, pour se faire compter la vie qui existe autour.

Une langue pour s'exprimer

Docteur, j'ai mal là, vous voyez dans le bas du ventre. Oui ! vous pesez dessus. C'est là exactement. Aïe ! vous me faites mal. C'est le foie, vous êtes sûr. Vous avez dit quoi ? Vous pouvez me l'écrire ? Moi, vous savez ? Non, vous ne savez pas. Si j'avais au moins les mots pour m'exprimer, pour vous dire où j'ai mal, le genre de douleur, l'endroit dans mon corps qui m'est inconnu et comprendre ce que vous dites, le malaise que j'ai, vous savez, serait moins grand. Docteur, être seul au creux de ce monde indescriptible, où je dois apprendre par l'expérience et toujours être à zéro, n'est-ce pas mon plus grand mal.

Ingénieur en cartes du ciel

à Rénald Poulin

" J'écoute les bruits de la ville
Et prisonnier sans horizon
Je ne vois rien qu'un ciel hostile
Et les murs nus de ma prison

Le jour s'en va voici que brûle
Une lampe dans la prison
Nous sommes seuls dans ma cellule
Belle clarté Chère raison [50] "
(Guillaume Apollinaire, *Alcools.*)

L'épouse

Que fais-tu ? Pas encore ! Un ingénieur qui fait ces damnées cartes du ciel. T'es pas tanné de faire rire de toi.

Lui

Les gens me paient pour ce travail et j'ai de plus en plus de clientèle.

L'épouse

Je ne veux pas que tu fasses cela, c'est de la folie. Voyons ! pourtant, tu es un ingénieur, tu devrais savoir. Ma foi ! prévoir l'avenir. (Silence) Viens-t'en on va chez ma mère !

Lui

---

[50] APOLLINAIRE (Guillaume), *Alcools,* Paris, éd. Gallimard, 1969, p. 131.

Je dois finir ce travail, je l'ai promis pour demain.

L'épouse

Aïe ! la famille va passer avant tes folies.

Éternel silence

Il a fallu qu'il meure pour qu'elle comprenne que son désir n'était que de briser cette amère solitude.

Souvenirs d'Icare

Tu te souviens, tu as passé, on s'est regardé.
Puis constamment à l'affût des pas
Je suis à l'écoute. Ils approchent. J'espère que c'est toi.
Et lorsque je veux te parler, tu me souris
Et l'on s'exprime et tu m'oublies.

Comment puis-je m'y prendre
Pour me faire entendre ?
Moi qui serais doux, comme la pluie
Moi qui suis fou, comme la nuit
Moi qui te voudrais à moi, au lieu d'être à lui.

Mais trop près du but,
Trop près de la vérité,
Au seuil du cœur
J'ai frappé.
Et foudroyé d'un sourire
Suivant quelques mots
J'ai été, tel Icare

Par un brasier immolé.

Elle cherche un homme

> “ Au cirque
> Et maintenant, Mesdames et Messieurs, nous vous présentons, en grande première mondiale, sans cage, avec son poitrail multicolore et toute sa crinière au vent : le bonheur. (Tambour et musique) Il apparut. C’était vrai, c’était le bonheur. Et de quelle taille ! Comme il n’était pas encore apprivoisé, il se jeta sur le public en rugissant et dévora la plupart des spectateurs [51]. ”
>
> (Géo Norge)

Première partie

Son père

Écoute, il faudra que tu décroches. À quoi penses-tu ? On dirait que tu n’es jamais là, que tu vis dans les limbes, de grâce, revient sur terre. Un homme, un homme, cela ne résout pas tous les problèmes de l’existence. C’est incroyable, vivre en attendant de vivre. Tu cherches depuis toujours un homme. Et puis, celui-ci n’est pas assez beau ou pas assez riche. Alors qu’un autre te prend pour sa mère ou manque d’autonomie. Physiquement l’un est trapu, l’autre est bedonnant, quand il n’est pas marié. À croire que le bonheur est exclusivement lié à un autre, que ce type d’amour est tout. Et toi, pour qui te prends-tu pour aspirer et rejeter inconsidérément. Ainsi vu cette situation est intenable.

---

[51] cité par ROVINI (Robert), ouvrage cité, p. 196.

L'équilibre, ça ne s'achète pas. Quel cercle vicieux ! Tu cherches un homme qui n'existe pas.

Deuxième partie

La gonzesse à une autre

Une fois trouvé, le but atteint, j'ai été incapable d'être heureuse. Trop d'espoir mis dans le geste et dans la recherche. Ce qui devait être le ciel ; le bonheur s'est évaporé. Bien d'autres problèmes ! Rechercher un homme pendant tout ce temps et être encore seule. Trouver et croire que c'est le bon, puis désespérer en attendant, pour comprendre que l'on n'y comprend justement rien.

L'autre

Et lui, qu'en dit-il ?

La première

Il semble heureux.

Et un ange de pensée

Si j'avais une efface, comment d'acquis du cerveau mon dieu, je devrais faire disparaître pour qu'ils apprennent qu'apprécier les autres, c'est avant tout se connaître.

Bris de dialogues

“ Nous n’avons pas le droit de mourir pour rien [52]. ”
(Jean-Paul Sartre, *Morts sans sépulture.*)

[52] SARTRE (Jean-Paul), *Théâtre 1, extrait de Morts sans sépulture,* Paris, éd. Gallimard, 1947, p. 246.

Songes d'Hermaphrodite

Les personnages

Gaïa : personnifie la terre mère. Elle forma avec son fils Ouranos le premier couple divin, mettant au monde des dieux et des monstres.

Ouranos : Père d'Aphrodite, fils et époux de Gaïa, il détestait ses enfants. Il les enferma au fond des Enfers dans le Tartare. Il fut tué par son fils Cronos, alors aidé de ses frères, de ses sœurs et de leur mère Gaïa.

Cronos : Un Titan qui eut de nombreux enfants avec sa sœur Rhéa, ceux-ci devaient devenir les dieux célèbres dans toute la Grèce, dont Poséidon et Zeus. Pour conserver son trône, il dévora ses enfants sauf Zeus, qui fut protégé par sa mère. Devenu adulte, Zeus entra en rébellion contre son père et l'obligea à restituer ses frères et ses sœurs.

Aphrodite : Née du sang qui tomba dans la mer quand Cronos eut mutilé son père Ouranos, Aphrodite devint la Déesse de l'amour et de la beauté. Adultère, elle trompa fréquemment son époux Héphaïstos. Elle eut avec ses amants plusieurs enfants dont : Éros, Antéros et Hermaphrodite.

Éros : Supposé fils d'Arès et d'Aphrodite, il est plutôt la réincarnation de lui-même, ce dieu, dominant le monde d'avant sa

naissance, représente le désir et le plaisir qui rapprochent et engendrent les parties pour faire les mondes.

Antéros : Fils d'Ariès et d'Aphrodite, il venge son frère Éros lorsque les mortels se refusent à l'amour, il remplace la passion par l'antipathie et la sécheresse dans les cœurs. Il est dans le désordre de l'amour, la pondération, l'équilibre et la raison.

Hermaphrodite : Fils d'Hermès et d'Aphrodite, il était un jeune homme d'une rare beauté. Un jour lorsqu'il se baigna dans les eaux où habitait une nymphe : celle-ci, émerveillée, demanda aux dieux de lui être unie pour toujours. Les dieux l'ayant exaucée, ils ne formèrent plus qu'une seule personne d'une double nature.

La nymphe : Divinité féminine de la nature d'une rare beauté, fille de Zeus et du Ciel.

Les thèmes

Le personnage **Hermaphrodite**, à la recherche de son identité, cherche à vaincre son milieu, un monde de passions trop souvent ordonnées par l'éducation transmise par la nature même de sa mère, **Aphrodite**. Troisième point d'un triumvirat, elle subit l'enthousiasme d'**Éros** à l'amour ainsi que les foudres d'**Antéros** à chaque reconnaissance de ses réels besoins et désirs.

Acte I

Éros et Antéros s'interrogent sur l'objet de la recherche amoureuse.

Le chœur

Aimer, c'est de la folie,
Une sensibilité qui nous soustrait
À notre rôle de force et de courage.
Aimer, être doux, docile, affable,
Exprimer du cœur, parler de sentiments,
Jouir de la présence d'un autre
En lui donnant tous ses plaisirs.

Oui ! Aimer, c'est de la folie, un écart
De conduite, une faute dans les manières.
C'est manqué de sérieux, croire en l'autre,
Donner sans compter. Oh quel leurre !
Alors ils sont fous, des vrais.
Ils aiment aimer, quelle horreur !

Et lorsque s'y mêle la passion,
Quelle compassion, quelle obsession !
Est-ce uniquement de la folie
Ou plutôt la guerre ?

Éros

Je suis flux magnétique qui attire et qui aspire
Tout vers l'indécente situation
De joindre et de tout fusionner.
Je suis celui qui lie, qui cimente, qui dissout
Dans l'amour, les aspirations et les forces.
Je sens, je vois, je sais, je perçois.
Puis-je réellement me tromper ?
L'amour est un piège capable de faire interagir
Tous les sens à motiver la vie.

Antéros

Tu sais ce que tu dois
Et je ne suis pas ce que tu crois.
Ni plus ni moins unis
Dans l'espace des habitudes.
Le hasard a fait les choses
Je ne sais comment les vivre.
Gris sont mes jours, las sont mes nuits
Dans l'espace des habitudes.
La vie s'étire et je m'éparpille
Dans mes inquiétudes.

Je suis meurtri et contemplatif,
Disponible aux regards et aux sourires
À un événement à vivre.
Comme si un jour cela se pouvait
Comme si un jour, j'y étais
Malgré que je sais…
Qu'il ne s'agit que de l'espace des habitudes !

Le chœur

Le malheur s'abat sur nous
Comme une nuée de sauterelles.
Il divorce mot à mot.
Nos souvenirs,
Ravagent nos désirs,
Soutenant l'ire.
Il nous écrase comme une pesée
Que l'on doit transporter.
Il nous écrase comme une vérité
Que l'on ne peut oublier !

Le malheur s'abat sur nous
Sur un monde éperdu
Au ventre des langueurs

Épris d'un désir heureux
D'être.

Le malheur s'abat sur nous
Parce que…
Oh ! Innocence délicate de notre désir
D'aimer, d'adorer, d'implorer,
Ce que nous ne savons même pas être.

Acte II

Tractations d'Aphrodite.

Aphrodite

Un mal me gruge me déchire, me poursuit toujours
Il ne veut disparaître. Comment puis-je faire
Pour me soustraire
À sa mémoire ?

Mes cellules sont de deux.
Elles ne s'amenuisent pas.
Inlassablement devant leurs visages, leurs yeux, leurs gestes,
Elles s'activent, elles m'agacent, elles m'envahissent.
Mes cellules sont à eux
Tiraillées par la raison, bouleversées par la passion.

Antéros

Mère je te questionne,
Mais tu n'y réponds pas.
Je parle à ton oreille,
Tu ne m'entends pas.
À l'indifférence,
Je fuis tes yeux meurtriers

Qu'à leur simple croisement
J'en suis bouleversé.

Mère, j'aimerais apprendre les mots de l'amour,
Ceux qui percent et transpercent les hérésies,
Ceux qui devraient être dits,
Ceux qui m'échappent à tous jours.

Aphrodite

Et aussi je devrais t'apprendre
À dire adieu à quelqu'un que tu aimes
Mais qui ne t'aime pas.
T'apprendre à te dire adieu à toi-même,
Comme si le corps ignorait sa vie,
L'esprit, sa pensée.
Te montrer à vivre seul.
À attendre, c'est similaire qu'à pleurer.
Savoir qu'il est là, près ou loin, sans pouvoir espérer.
Parler à l'imperturbable.
Connaître l'inébranlable,
Comment peut-être le renoncement ?
L'odieux c'est trop souvent ne jamais être deux.

Cet amour, sans départ, ce sacrifice, cet abandon,
Doublé d'ignorance, d'indifférence, d'intransigeance,
Cette force de dire adieux à quelqu'un que l'on aime
Et qui ne nous aime pas,
C'est ne parler à personne, sans défense
Définitivement ne pas être, ni même compris.
Dire je t'aime, nos chemins se séparent,
Même s'ils ne se sont jamais rejoints.
Rêver, désirer, penser passionnément à lui
Pendant qu'il n'y était pas.
Apprendre à oublier les adieux et à se retirer.

Trop souvent fermer le rideau sur un spectacle qui ne fut.
Sur un intermède d'un acteur,
Où le monologue se termine,
Sur un éternel chagrin de penser
Que même dans cette solitude,
Tu seras toujours seul à pleurer.

J'ai la solitude de lui, d'eux et de vous.
Je le désire de toute ma soif,
Je le pleure de toute ma misère d'aimer.
J'ai la solitude de toute absence.

Éros

Un jour de mars, au soleil des pleurs
À la vue des ignares, des passants et des rêves,
Dans l'immensité du silence des nuages,
Je te donnais la vie, la douceur, la joie
De voir le jour, la pluie, le bonheur d'un nous.
Rêve d'autrui
Que j'aimerais t'aider, toi qui te détruis.
Moi qui ne sais même pas ce que je suis.
Dans cette vie,
Au cœur de ce laboratoire
Où chacun fait ses expériences.
Où la satisfaction des besoins est l'unique essence.
Je suis poursuivi par le regret de ce que je n'étreins pas.
L'amour s'en va et somme en reste.
On se résigne à lui conserver la conscience.
Qu'elle est belle la vie,
Lorsque la passion l'embellit !

Antéros

Les sentiments à fleur de peau,
Le temps brûle le canevas de la vie

Et nous restons là, impassibles
Pendant que la passion nous crie.

J'ai peine à exprimer ma pensée
À des gens qui ne savent aimer.
Délicatement infusé,
Leurs raisons se sont accolées
Et leurs vies se sont équilibrées.

Aphrodite

Un sourire, un temps de silence,
L'allocution commence,
Tout redevient de connivence.
Des mots, des mots et des phrases
L'intervalle s'écrase
Et je me paraphrase.

Au mouvement de ses lèvres,
Aux caprices de ses yeux,
Aux plaisirs, à nous deux
Chaque geste me soulève.

Le temps se précipite, tout est à dire
Mais au moment propice
Le silence pourra nous servir.

Comprendrez-vous un jour,
Que l'amour, c'est pour toujours !
Que l'on restera des amants,
Et que du temps, même peu nous ayons,
Ensemble, jamais nous ne serons,
Assez près, assez aimé, assez aimant.

Le chœur

Après avoir tué le faux, restera-t-il seulement du vrai ?
Pour l'autre à qui la vérité est morte,
Voudra-t-il lui aussi détruire le faux ?
À une réalité correspondent toujours d'autres réalités,
Comme des vases communiquants.

Acte III

Transmutation d'Hermaphrodite, près d'une fontaine où habite une nymphe.

Hermaphrodite

Je meurs d'envie de voir ma vie connaître l'amour.

Attentif depuis des ans
J'attends ce moment,
J'imagine les images,
Les chaleurs et les gestes,
Attentif à chaque instant.

Crayon en main,
Ordre du jour dressé
Que faudra bien lui dire
Pour de plaisirs l'inonder,
Et de charmes l'endoctriner.

Attentif j'attends
Depuis des temps.
Je me crée des espérances,
Je m'invente des croyances.
Attentif depuis des ans.
Le moment arrive
Dans le silence, je le contemple.
Dans l'heure qui vient de passer,

On s'est bien compris,
Dans le silence
Rien n'a été dit.

La nymphe

Et tu t'es miré en moi
Comme jadis le fit Narcisse.
Ta beauté m'a ému
Et je t'ai invité en mon sein.
Toi en moi, moi en toi,
Ton corps dans mon eau,
Mon eau dans ton corps,
Ensemble pour un instant d'éternité
Nous nous sommes assemblés.

Et s'enivrant de ta présence,
Au diapason de ton langage,
Je contemplerai copieusement le temps
Qui fusionner à l'espace entre nos vies,
Dans une existence, une envie
Et dans nos plaisirs aussi.

Hermaphrodite

Misère des ténèbres, d'une nuit, d'un jour
Comme aveugle de l'époque, j'erre à tout croire
Que je serais l'amant, le dieu de la vie
D'une déesse, ma maîtresse, toujours unie.

Emporté du vent, de la vague,
Du courant des alentours
Basculé d'euphorie, oublié d'hérésie
Je suis persuadé regardant l'absurde point
D'une rencontre indéfinie qui se meurt au loin.

La nymphe

L'univers se subdivisant
De part et d'autre, je fais des choix.
De tous les amours, je n'ai pas le droit.
De la prosternation à l'indulgence
De l'insouciance à l'indifférence,
Je ne peux séparer ma pensée
Vers toi je ne fais qu'aspirer.

Hermaphrodite
se baignant

Et nous ne restons plus distants à attendre
Nos cœurs dilapidés et tendres.
Cet instant imprévu
D'un coma temporel,
Aux confins des querelles,
A inventé une pensée,
Un, je t'aime fondu.
Ce moment inoubliable.
Nous gruge et nous passionne.
Ton sourire m'allume, je t'aime, je m'aime.
Je déraisonne.

Et de pas, en pas je vais vers toi
Brodant l'histoire de goutte-à-goutte,
Tu t'incrustes et t'accoles à moi.

Maintenant, je suis dans toi
Et toi en moi.

Le chœur

Les dominos sont tombés. Les murs,
Les quais, les idées sont bouleversés.

Un champ d'éternelle solitude
Se situant aux confins des attitudes
Reste et pleure.

Un monde s'est détruit.
Un mot et quelques gestes dans une phrase ont suffi.
Le mécanisme s'est déclenché
Et une à une les idées entrechoquées
Furent bouleversées.

Sous le pas lourd des malaises
Que l'amour, la passion biaise,
Ils sont à tendre la main.
Noyé en leurs larmes du demain.
Leurs yeux ont pris le teint bleu
De l'océan interne de leurs pleurs.

Hermaphrodite
métamorphosé(e)

Lorsque tu es et que je suis,
Une forme indissoluble se crée.
Les souvenirs entassés éclatent
Et j'ai peur, je pleure, j'y meurs.

On ne peut comprendre le mal
Sans le vivre. Ni l'extraire de soi.
Il s'infiltre comme un glaive
Dans une peau fragile, il croît.

Et sourires après regards, la chair
Se hisse, peu à peu. La plaie s'inonde.
Et la douleur s'exclame,
À aucune oreille pour l'entendre.

Lorsque tu es et que je suis,

La vie s'arrête, le monde y tourne.
Peut-on comprendre l'invécu ?
Peut-on voir l'indéfini ?
Mais moi je pleure, je gémis et je crie
L'indifférence méchanceté.
Cette passion dévorante m'explorait
De mes entrailles au cuir de ma peau,
Je frissonnais d'espoir de connaître le beau,
Le doux, les parfums, les rondeurs des corps.

Puis, elle s'est infiltrée partout explosive.
Latente, insoumise et sournoise
Et d'un sourire, d'un regard, elle a pavoisé
Mon esprit, mon désir s'y est enivré.

Douce amie de mon incertitude,
Elle a enflammé mes jours de lassitude,
Dévoré mes nuits de peur,
Envahi mon esprit, cette maîtresse du bonheur.

Le chœur

Hermaphrodite, tu es ni l'un, ni l'autre.
Mais homme et femme,
Comme ton nom l'indique, Androgyne.
Tout ce que l'amour peut espérer.
Tu es celui de qui tu espères et par qui tu donnes vie.

Acte IV

Éloge à la complémentarité et à la différence.

Hermaphrodite

Dans un monde étoilé, de rêve et de sueur

À ton ouïe sans écoute, à ton œil qui pleure
Nul ne peut exprimer plus que moi se dire,
Inutile de croire, de penser, de vouloir l'écrire
Et te soumettre mon identité, mon idéal, mes utopies,
La vie s'écrase dans le mystère,
La vie s'étire d'une période
Et je suis toujours à atteindre mon univers.

Gaïa

Dans un silence d'or
Avec des mots d'ivoire
Nul ne peut rien dire
Nul désaccord.
Innocenté du rire,
Elle chante
La vie pour dire,
La terre se vente.
Elle crie pour fuir.

Le chœur

À la découverte du moi,
Dans son cheminement intérieur,
L'humain n'est qu'une variable utopie
De rêve et de raison, de désir et de passion.
Tiraillé sans fin en lui-même, sans solution
Cherchant l'espoir et la réponse
À des questions sans formule,
Il pense que l'autre connaît,
Il pense qu'il trouvera,
Puis un jour il se mure dans sa réalité
Celle qu'à lui, il s'est faite.

Quand auront-ils la maturité

D'ouvrir la porte de l'avenir ?
Quand de ce monde auront-ils l'audace
D'en reformer les paramètres et les règles ?
Quand seront-ils où réside Dieu,
Pour lui parler et le conseiller à faire mieux ?
Ils doivent repenser leur devenir.

(Silence)

Qu'elle est cette folie,
Témoins du défi Auteurs-Dieu-Création,
Ils y sont perdus parce que confiants en leur énoncé,
Ils restent écrasés sous le poids de leur propre vérité.
De plus, il y a un manque d'éthique dans le vol des biens
Comme dans l'imposition de ces idées et de ces besoins.

Gaïa s'adressant à la cosmologie

La cacophonie des chants revendicateurs,
Des réclamations qui finissent en chicane,
La guerre des pouvoirs à se défendre
Toi qui m'attaques, Oh compétition !
Gaïa, l'auteur te parle
Qu'ils sont petits ces Humains !

J'avais le choix,
Tout leur donner tel Hermaphrodite
Ou les diviser en de multiples confusions.
J'ai cru que l'avenir appartenait
À l'apprivoisement et à l'intrigue,
À la déraison de la passion
Plutôt qu'à la stagnation ;

À la volonté de vivre
Plutôt qu'à immuabilité,
Au devenir, plus qu'à ce qu'il puisse être.

Hermaphrodite

Mère, puisse un jour, être, simplement heureux (se).
Être uni, être tout, c'est encore être seul.
Mais comment vivre sans ce continuel désespoir ?

Gaïa

Avec les autres, avec et dans le respect
De son entourage, de son environnement,
À la recherche de son identité de différences.
Décider simplement d'être
En contrôle de sa vie.

Petit épilogue

“ Il me faut bien avouer que je ne me soucie pas de “marcher avec mon temps” le monde dans lequel nous vivons fait grand bruit. Il chante, il crie, il hurle, il parle, il s’égosille, il parade nuit et jour. Il n’est que de tourner un bouton pour le vérifier. Il m’arrive de craindre que le meilleur de notre civilisation ne se perde dans ce tohu-bohu souvent imbécile. Nous ne tenons guère à la qualité, quoique l’on en parle beaucoup. De quoi ne parle-t-on pas ? On ne cesse de parler, et n’importe comment. La langue se dégrade dans ce médiocre chahut continu. On parle, on dicte, on téléphone, on fait tourner des disques, on entend, sans écouter, les bafouillages improvisés, le bredouillis de monde entier. On ne lit plus guère. On n’écrit plus. Or une civilisation n’existe pas encore ou commence de se perdre quand elle ne sait pas ou plus écrire et ne sait que parler. La grande langue est dans les grands livres qu’ont écrits des hommes entre les hommes, pour qui les mots innombrables sont des outils capables de définir et de décrire la diversité infinie des choses et des êtres, l’originalité des visages et des caractères, des individus…

[…] chacun de nous finit-il par être le maître de la langue qu’il mérite. Rien ne nous est plus propre que notre langage. Il est pour chacun le moyen de penser et de réfléchir, de devenir soi, et tout un homme, tout un esprit.

Pascal disait : “À mesure qu’on a plus d’esprit, on trouve qu’il y a plus d’hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.” J’admire nos lecteurs de vouloir être ces originaux [53]. ”

---

[53] GUÉHENNO (Jean) de l’Académie française, *Préface d’Enrichissez votre vocabulaire*, Montréal, éd. Sélection du Reader’s Digest, 1977, p. 11.

(Jean Guéhenno, *Préface*…)

> “ Un beau jour, j’ai dit beaucoup trop vite des choses qui ne tenaient pas debout — pourtant il y a tellement de choses assises que personne n’oserait déranger — enfin, je parlais à quatre pattes avec le monde entier [54]. ”
>
> (Jacques Prévert, *Choses et autres.*)

Sartre avait tort de penser que l’enfer c’est les autres, car il réside bien plus dans les problèmes de communications qui accroissent les solitudes que dans les rapports même entre les gens. Mais il a raison quand il dit que l’on ne doit pas mourir pour rien. La vie a une échéance et nous devons la combler en intensité. Pour ce faire, nous devons développer nos possibilités d’expression afin d’accroître et faire valoir nos qualités individuelles. Il nous faut aujourd’hui admettre que c’est le langage écrit et parlé qui organise notre pensée. Or si l’on peut évaluer les qualités d’expression d’une personne, il restera toujours un voile devant sa réelle facette. Seul le langage est le lien de nos relations et tous nous devons le posséder à la perfection.

Comment vivez-vous ce gentil petit désespoir ? Mais avec vous autres, voyons !

Médium du contenant sans contenu

Un récepteur qui papote,
Un émetteur qui ausculte,
Et un silence plein de messages.
Un langage qui livre,
Une pensée sans réflexion.
Un être, une noèse,

---

[54] PRÉVERT (Jacques), *Choses et autres,* Paris, éd. Gallimard, 1972, p. 246.

Une langue pour le noème,
Un médium s'exprime
Et personne pour l'entendre.

Bienvenue

Bienvenue aux enfants du monde
Aux sans-abris, aux sans-chances, aux dominés
Aux oubliés, aux victimes des guerres,
Des génocides, des politiques et de leurs folies.
Aujourd'hui, vous avez une terre d'accueil.
Bienvenue apatride et amoureux de la vie,
Une nation est prête, sans condition, à vous accueillir.
Laquelle ?

401.- Je connais un miroir qui se nomme " excuse ".

402.- Chacun est plus ou moins complexe.
D'aucuns se cherchent, d'autres se trichent.
Mais la relation qui joint les uns et les autres,
D'aucuns la trichent, d'autre la cherchent.

403.- Comme une fleur parfume
Comme le soleil colore
Comme le temps fuit
Je vis.

Comme le signifié explique
Comme le signifiant dit
Moi j'ajoute qu'avec, je pense et j'écris.

404.- Métier oiseau !
Tu sais ma fille,
Il y aura toujours
Des maisons pour accueillir
Un oiseau.
De plus, il faut
Peut-être savoir
Choisir sa cage.
Pourquoi les oiseaux

Ne sont-ils pas des enfants ?

405.- Je veux habiter l'être
Plutôt que de n'être rien.

Livre cinquième

Massada ou la révolte de l'individualité contre la culture

Hommage à Eqbal Masih

La seule façon de se faire entendre comme entité,
C'est de désobéir.
À l'État qui nous trahit.

" […] alors que la psychanalyse reconnaît que la maladie de l'individu est en dernière analyse causée et entretenue par la maladie de la civilisation, la thérapeutique psychanalytique vise à soigner l'individu de manière qu'il puisse continuer à fonctionner comme partie d'une civilisation malade sans capituler complètement devant elle [55]. "

(Herbert Marcuse, *Éros et Civilisation.*)

" L'homme peut maîtriser en lui tout ce qui doit l'être. Il doit réparer dans la création tout ce qui peut l'être. Après quoi, les enfants mourront toujours injustement, même dans la *société parfaite*. Dans son plus grand effort, l'homme ne peut que se proposer de diminuer arithmétiquement la douleur du monde. Mais l'injustice et la souffrance demeureront et, si limitées sont-elles, elles ne

---

[55] MARCUSE (Herbert), *Éros et Civilisation,* Paris, éd. de Minuit, 1963, p. 225.

cesseront pas d'être le scandale. Le "Pourquoi" de Dimitri Karamazov continuera de retentir ; l'art et la révolte ne mourront qu'avec le dernier homme [56]. "

(Albert Camus, *L'homme révolté.*)

---

[56] CAMUS (Albert), *L'homme révolté*, Paris, éd. Gallimard, 1951, p. 363.

(Note de l'auteur : J'ai mis en italique dans le texte d'Albert Camus, les mots " société parfaite " ; car ils ne sont à mon avis nullement réalistes. Toute société comme tout individu progresse en élargissant ses champs de connaissances. La prise de possession d'une connaissance ou d'un état, ajouter des expériences qui en résultent, agrandit les possibilités plus qu'elle ne les restreint et fait que l'ensemble se complexifie en d'autres problèmes et vers d'autres situations tout en apportant que des solutions relatives. Alors que l'on change de niveau, on change aussi les visions et le tout s'accentue et se différencie considérablement.

Sans faire de grande analyse et d'énorme recherche ; on constate facilement que la somme du bien et mal s'est accrue dans l'univers humain. Les génocides, les guerres, les cataclysmes sont de plus en plus meurtriers, tandis qu'une indifférence abjecte s'installe devant une pauvreté et une misère de plus en plus extrême. Aujourd'hui on voit, on sait et l'on ignore. Aujourd'hui on guérit, on cultive et l'on peut. Pourtant, on se sent si impuissant.

Il ne s'agit plus maintenant de mettre en cause uniquement la répartition des richesses, mais aussi celles des connaissances et des technologies. Dans les faits, c'est tous nos rapports d'échange qu'il faut remettre en cause. Il nous faut comprendre que nous côtoyions dans notre monde des êtres de toutes les époques de l'évolution, allant des primates aux " ordimen ", le tout regroupé à travers de microsociétés dites modernes, mais dans les faits encore féodales et médiévales. Claude Lévi-Strauss n'a pas besoin de machines à remonter le temps pour retrouver tous les types d'humains qui ont existé ; il n'a qu'à regarder dans son propre quartier.

Aussi, la société parfaite n'a rien d'un modèle à construire, mais plutôt une tendance vers un agencement libre et serein d'oppositions systématiques et mouvantes. Il faut dénoncer toutes les vérités qui prédominent l'exclusivité à une seule et vraie connaissance ainsi que l'aliénation systématique des êtres vers de simple croyance. Ces orientations favorisent l'intolérance entre les différents modes de vie et désagrègent toutes les formes d'équilibre vers lesquelles tend l'humanité.

Oui ! il y aura une fin à l'absolue recherche d'évolution de l'humanité ; la sienne propre. Entre-temps la Révolte et son Art, sources de la critique et protecteurs de la libre expression, continueront d'en écrire l'Histoire.)

Prémices

> Ils sont à bâtir une société où la place de l'humain s'étrécit à devenir de plus en plus précaire pour ne pas dire l'exclure. Ce monde doit être fait pour l'ensemble et non pour quelques-uns d'entre nous. On ne peut plus exploiter les ressources naturelles comme des parasites, cela est encore plus évident lorsqu'il s'agit de l'humanité.

J'ai du connu rien de fini et des vérités pleines d'incertitudes. Chevauchant l'azur d'un monde mystérieux où chacun trouve parti de croire qu'en lui, je m'exaspère, confondant ma réalité à ma connaissance d'une microscopique bulle. Plus je m'explore, plus mon être se complexifie. Plus j'étudie l'univers, plus il se décuple, plus il explose. Aussitôt que j'acquiers un fragment de certitude, mon esprit culbute dans une plus grande ignorance. Le démesuré est partout, résidant même dans l'actuelle production du savoir humain.

J'ai de l'absolu la simple reconnaissance d'une notion de finie, et de moi, l'évaluation peu juste de mes capacités de comprendre et d'assimiler.

Je suis la conséquence d'idéologies en mutation, en devenir et en recherche d'équilibre, résultat d'une lutte à reconnaître et à vaincre ma simple condition.

Assez, c'est assez !

" Il n'y a qu'un million de forgerons
qui préparent des chaînes pour les enfants à venir [57]. "
(Federico Garcia Lorca, *Poésie, III 1926-1936.*)

Ici même, Coster a perdu

Ils étaient 26 dont 7 amies,
Leur héros s'appelait " Lasagne ".
L'antagoniste se comptait de milliers,
Tous vêtus et embrigadés,
Soutenus d'avions, d'hélicos et de bateaux,
Cent cinquante millions de dollars pour 15 jours d'images médiatiques
Et nul sens critique.
Rien ne fut réglé.
La société universelle criait.
Jusqu'où peut-on être fou ?
Assez l'ignorance !
L'éducation et l'information ce n'est pas assez.
N'est-ce pas dans la disproportion des moyens et des fins
Que l'on voit la folie des régimes et de leurs systèmes !

Papa, tu sais…

Papa, qu'avez-vous fait ?
Avez-vous seulement pensé à explorer le monde
Au lieu de l'exploiter ?
Papa, j'ai peur
Pour la vie,
Pour toutes les vies.
Je pleure et j'ai très peur.

---

[57] LORCA (Federico Garcia), *Poésie III 1926-1936*, Paris, éd. Gallimard, 1968, p. 116.

Et Massada Papa, tu sais !
Les enfants à Sarajevo en 1994, tu sais !
Pourquoi les adultes se battent au milieu des enfants ?
Assez à l'intolérance,
Au fanatisme et au nationalisme ! quand en aurez-vous assez ?

Enfance

Je courais sur ces étendues de macadam,
Comme pour m'ouvrir
Sur l'espace d'un univers.
À jouer au ballon sur ma rue,
Je n'ai jamais songé
Au taux du dollar,
À l'intérêt sur les prêts,
Aux pressions que j'aurais à subir pour vivre,
À l'esclavage économique et autrement
Que je devais vivre !
Assez les privilèges ! des suicides, il n'y en a pas encore assez ?

Y a-t-il ?

Y a-t-il seulement un lieu
un antre, un trou
pour fuir ce spleen
ce cafard, ce mal de vivre ?
Y a-t-il seulement un temps,
une période, une époque
pour vivre le temps
de rêver,
d'espérer ?
Où ai-je perdu mon temps ?
Assez d'obligations ! notre condition, ce n'est pas encore assez ?

Vampire

Au-delà du suffixe " -logie "
Surmontant l'éternel discours humain,
Ils regardent ce qui reste du " gît ",
Philosophie, psychiatrie, analogie.
Tous s'accordent à s'instruire de la vie,
Lui s'y abreuve, l'autre l'étouffe, le troisième la gémit.
Assez d'inquisition ! l'aliénation c'est déjà assez ?

Sans l'arme

Des enfants jouent dans la douleur
D'une ville déserte.
Où un monde s'éclate, où les gens crient.
Pendant qu'il apprend la vie,
Sa maison brûle.
Les bombes explosent.
La nuit s'illumine de feux.
Son père affirme sa raison.
Le bruit s'oublie.
Rien à manger,
Rien à boire,
Et soudain
Dans les journaux civilisés,
Ceux qui nous salissent les mains à défaut du cœur,
On parle de lui.

Cinq enfants sont morts
À Sarajevo.
Ils jouaient dans la rue.
Morts sous les obus
Made in F…

Son père avec son frère, deux ans à peine de plus
Rentrent à la maison.
À ce qu'il en reste.
Et sous le porche, ils remisent
Leurs armes.

Lorsque la folie prime,
Tous ont leur sens de la raison.
Eux, ils sont croyants et nationalistes,
Les autres sont nationalistes et croyants.
Assez pour le missionnariat !
La recherche de la justice, c'est déjà assez !

Assez, c'est assez !

Dénonçons le nationalisme, l'intolérance, l'aliénation,
L'ignorance et l'indifférence,
Ces causes de génocides, d'infanticides et de guerres
Et levons-nous !
Cessons d'être des voyeurs ;
Mouchardons, prenons parti, faisons des gestes.

Dénonçons le mauvais partage et les privilèges historiques.
Dénonçons l'instruction dirigée et orientée sans sens critique.
Dénonçons la démocratie d'un choix préétabli.
Dénonçons les religions, les fausses croyances
Et les abus de vérité.
Remettons les pendules à l'heure
Pour l'ensemble de l'univers humain.
Favorisons la croissance et les qualités d'être.
Permettons-lui d'être l'objet de sa recherche.

Assez, c'est assez !
Annihilons toutes les forces qui détruisent la vie.
Armons-nous de compréhension, de respect et de tolérance,

Nous qui désirons vivre, simplement vivre,
Pour jouer avec le temps harmonieusement
Et être, de simple sujet qui apprenne à vivre.

La révolte, moteur de l'Histoire

> " […] au lieu de tuer et mourir pour produire l'être que nous ne sommes pas, nous avons à vivre pour créer ce que nous sommes [58]. "
>
> (Albert Camus, *L'homme révolté.*)

Je crie

Je ne récite pas
Mes tendresses et mes langueurs.
Je ne récite pas
Mes solitudes et mes espoirs.
Je ne récite pas
Mes allégresses et mes peurs.
Je ne récite pas
Mes joies et mes désespoirs.

Mais je crie
Aux vents, dans l'espace et à travers le temps
Mes espérances et mes volontés.
Je crie que je vis
Et que vous vivez.
Je crie que je suis
Et que vous êtes.
Je crie qu'ensemble on est toute l'humanité
Et qu'ensemble on peut tout changer
Toute l'humanité.
Je crie à notre toute-puissance.

---

[58] CAMUS (Albert), *L'homme révolté*, Paris, éd. Gallimard, 1951, p. 299.

Désobéir

Hier, il avait trois Juifs à livrer.
Un homme, trois femmes et quatre enfants.
Il a pensé désobéir.
Mais comme les autres, il l'a fait !

Influences

Si d'une trinité, je suis le fruit
Valéry a été l'arbre,
Perse, du bois mort pour le papier
Rimbaud, mes racines.

De l'hermétisme, il n'y avait nulle avenue.
Heureusement qu'il y eut les Symbolistes
Puis les Breton, Éluard, Prévert et Aragon,
Poètes d'une compréhension,
Un Saint-Esprit Surréaliste !

Amalgame, je cherche sans trouver.
Ma pensée, relevée d'un zeste de révolte,
Collectionne les mots pour colorier des phrases
D'une même toile franche.

Poésie

Avec passion et stupéfaction, je sonde le puits de la nature humaine. Jour après jour, sur le chemin des différences aux

confins des tolérances, j'explore ma condition. Conscient du futile, je vis une néante crainte absolue d'incompréhension. À l'orée d'un espace démentiel et d'un temps indéfini, je cherche furtivement un simple signe qui justifierait mon instant de réaction et qui valoriserait ma fin. Natif du contraste entre le sombre de la vide noirceur et la rêverie d'une simple lueur ; je constate une justifiante aspiration qui nourrit son espoir de l'ensemble de son désespoir. Aussi, je crie dans le sidéral néant, mon adresse à reconnaître et à apprécier ce fragile moment. Doucement et lentement, si peut se faire, avec ma conscience que j'en ai, je repousse la misère, l'injustice et la mort.

À visiter mon gouffre, je découvre plus sur soi qu'à fuir sur tous les horizons. Nous sommes de lâche vêtu et jusqu'à la fin du cheminement, nous marchons à omettre l'essentiel. Nous vivons à remplir le temps de vide et d'absence, à omettre de se regarder, perdus dans une certaine folie à vouloir simplement s'oublier.

Nous devons aspirer à autre chose.

Oh poésie ! rempart séculaire de ce perpétuel combat, toi qui fermentes chaque instant de ma vie, fais que ma révolte qui t'inspire : vive et aide-moi à me comprendre pour me bâtir.

Perdu, dans le langage des futilités, le Babel naît.
Trop et pas assez de temps pour apprendre
Que le réel défi était de se comprendre !

Debout, le peuple

Oh mon peuple !
Prends les armes et viens te battre !
Viens mourir !

Oh mon peuple !
Prends ta plume et ta pensée !
Viens écrire, viens énoncer,
Viens apprendre à te tromper.
Alors, tu sauras dire
Alors, tu sauras te méprendre
Alors, tu sauras tolérer.

Oh mon peuple !
Apprends à connaître tes intérêts.
Ceux qui laissent vivre
Et bien vivre.

Oh mon peuple ! Détruis tes armes et ignore les batailles
Le pouvoir, l'exploitation et la consommation
Il nous faut avant tout vivre pour vaincre.

Je fuis pour ne pas vivre.

Qu'est-ce qui motive
Ce " métro boulot dodo " ?
Du " Roi Lear " à McLuhan,
Je fuis ma condition d'être,
Ma raison, et puis n'importe quoi.
Pourquoi naître si je ne veux pas vivre ?

Nous du vingt-et-unième siècle

Ce n'est pas parce que nous n'avons pas de modèle de société autre qu'historique que nous devons rester des voyeurs spectateurs des génocides et des infanticides et

ainsi croire que l'esclavage, l'exploitation et l'aliénation systématique ne sont que des répétitions inévitables.

Assez, c'est assez !
Levons-nous !

Nous du vingt-et-unième siècle, savons ce qui est imparfait. Nous savons définir le bien-être, la justice, l'égalité et les besoins d'éducation. Nous savons reconnaître les qualités de vivre et d'être. Nous savons que notre monde est petit et fragile, que l'humanité appartient à l'enfant qui naît et que nous devons lui apporter espérance et joie pour que fleurisse en lui le goût de vivre. Nous devons adapter ce monde en une communauté de frères et de sœurs, solidairement et amoureusement humain.

Le petit bon Dieu vit l'enfer

en hommage à Norman Bethume

Fils de Caïn

Je suis assis au bout de l'Histoire humaine, côtoyant des milliards d'heures de labeur et de recherches.

D'Éluard à Prévert,
D'Homère à Virgile,
De Villon à Queneau,
De Spinoza à Hegel,
De Newton à Einstein,
De Heigedder à Camus,
Sans omettre Aristote, Platon, Bacon, Shakespeare,
Carroll ou Dodgson.
Nombre d'histoires que l'on enterre
Sous les couvertures des livres
Dans les urnes des bibliothèques
Où nulle certitude ne se caractérise.

Je ne sais de qui, ni de quoi je suis. Je marche à me découvrir et à me connaître. L'ignorance est mon savoir et ma force se retrouve dans mon incapacité à retenir quoique se soit, et pourtant, je sais que je ne dois pas regarder le monde au travers des filtres de l'aliénation que la société m'impose, je sais que je dois continuellement corriger l'acuité de chacun de

mes sens et l'effet que mon éducation sclérosée a de fixer toutes choses. Mais derrière chaque nouvelle vue, derrière chaque nouvelle approche d'une quelconque réponse, derrière chaque découverte que j'ai pensé trouver, naît une autre série de questions, une autre réalité encore plus grande. Plus je vois, plus infini est l'horizon. Plus je comprends plus je complique, plus je constate la grandeur de mon ignorance et plus petites deviennent mes capacités d'analyse.

D'Hegel à Marx, de Proudhon à Striner, de Nietzsche à Sartre, de Kierkegaard à Camus, du peu que je me souvienne de la pensée de chacun, je suis perdu.

Je ne partage pas l'avis d'Hegel sur la dominance de l'État. Je suis en désaccord avec la réduction de l'homme à l'histoire qu'a fait Marx et je pense qu'ils ont fait de l'État, une nouvelle religion. Je crois qu'ensemble Hegel, Nietzsche et Darwin ne pouvaient qu'engendrer Hitler et l'Allemagne nazis, une conséquence historique de leurs idéologies. Je crois juste l'avis de Proudhon quant à sa vision de la propriété. J'adore le peu que je connais de Striner. Je trouve Kant trop long à lire. Pareillement à Thomas Szasz, je vois en Freud le nouvel inquisiteur de l'ordre établi. De Camus, je ne peux concevoir sa mort et de Valéry, je retiens que le lion est un peu comme une part de chaque mouton qu'il dévore.

Je crois qu'Émile Auguste Chartier dit Alain avait à demi-raison quand il proposait de chasser l'occupant sans briser la coquille. Mais notre monde n'est pas exclusivement restreint par l'idéologie de l'occupant, mais aussi par le volume même de la coquille qui le définit. Je pense que l'on oublie trop facilement que la politique naît d'un consentement révocable du social.

Il y a des erreurs et des vérités dans toutes les expressions et heureusement que le temps, à lui seul, nous les fait reconnaître. Mais à ce titre, ma vision personnelle n'a rien de plus que d'être honnête. Tel un néophyte qui entame une partie, sans aucune prétention, mais avec une grande désinvolture, contre ces maîtres, je joue pour le mat.

Chronologiquement différent

Que serait l'avis d'Edward Osborne Wilson s'il avait constaté que les fourmis vivant au sud avaient évolué différemment de celles du nord ? Que celles-ci possédaient des structures sociales et intellectuelles, tandis que les autres vivent à répondre à leurs stricts besoins essentiels [59]. C'est pourtant le cas de

[59] Peut-on penser que les migrations humaines vers d'autres contrées se sont faites pour éviter les conflits entre les rudiments de peuplades alors que l'espace était devenu trop exigu

l'humanité. Réuni dans une même espace finie qu'est le globe, sans réelle barrière infranchissable, composée d'une seule race génétique, l'humain vit à l'orée du 22e siècle, dans un même instant, toutes les époques de son évolution simultanément. Pourrait-on penser qu'il a existé des sociétés plus primitives que celles que nous ayons encore sous les yeux ? Si oui, comment était-elle constituée, pouvait-elle être encore plus simple ? Comment un être vivant seul pouvait-il survivre et laisser des traces à sa descendance ? L'évolution a-t-elle modifié le comportement social des grands singes, des antilopes et des castors ? Non.

> La modernité n'est pas une valeur intrinsèque à l'humain, mais plutôt une propriété du milieu dans lequel il vit.

Nous avons encore sous les yeux tous les âges de l'humanité. Ce qui distingue l'humain, c'est qu'il est un être de relations pour lesquelles la qualité d'être, de vie et de subsistance est directement et entièrement dépendante de son organisation sociale. L'humain est société, cependant la société n'est pas l'humain, mais un ensemble d'éléments disparates résultants du développement et de l'évolution de chacune de ces

---

pour y vivre ? Ces peuples étaient-ils assez clairvoyants pour préférer se déplacer ? Les pires guerres n'ont jamais été pour la survie, mais surtout inter-raciale puis religieuse et politique dans le sens d'appropriation du travail de l'autre.

parties donc elle a été et qu'elle est encore la sommation. Son devenir est l'expression d'une explosion encore plus grande d'individualités, conséquence et suite de la globalisation et du gigantisme de son milieu.

> L'individualité humaine développe le collectif et vice versa.

De l'espace et du temps

Physiquement et intellectuellement, l'appareil humain semble être le même à tous les âges présents de son évolution, seuls les milieux diffèrent ; par ricochet les capacités et les possibilités aussi. Mais généralement le distinctif entre les communautés réside dans le savoir, dans la facilité d'acquisition et d'expression de celui-ci, dans sa justesse et dans ses modes de diffusion ainsi que dans les méthodes de transport entre générations de l'ensemble de ces expériences et de ces connaissances. Simplement en interchangeant leur milieu de naissance, des êtres humains pourraient faire des bonds dans l'histoire ou des reculs considérables. À cet effet, l'espace, le temps, l'avenir et le passé sont des notions relatives pour l'une ou l'autre de ces sociétés et ne représentent pas les mêmes valeurs pour les êtres qui les composent.

Il nous faudrait aujourd'hui redéfinir ces concepts autrement que par des distances, des durées et des échelles. Qu'eut été pour les nomades l'espace séparant l'Afrique de l'Asie, l'Asie de l'Europe et l'Europe de l'Amérique ? Eux qui voyageaient sans repère, qui établissaient la marche de l'humanité sans aucun instrument d'orientation, allant bon gré mal gré vers une destinée imprévisible, fuyant sans cesse la misère, émigrant au gré des saisons et des ressources

vers une continuelle recherche d'une manne ou d'une contrée fantastique.

Notre regard est masqué par des notions-filtres que nos habitudes les plus élémentaires installent. Si globalement pareils, mais d'apprentissage différent, combien de types d'humains pouvons-nous donc être simultanément ?

Historiquement façonné par l'essence de deux grands défis ; le désir constant de repousser et de vaincre la mort et une volonté continuelle de modifier le monde et de dominer toutes les conditions et les dangers, l'humain vit à devenir et non à être.

> L'évolution de l'humanité ne sait pas fait dans l'Éden. Toute marche se fait vers un devenir autrement, fleurissant dans les contraintes sous le soleil de la révolte, elle mue vers d'autres créations.

Vivre vite, pour créer plus d'espace entre les limites

La vitesse dérive de l'aspect avancé de la technologie. Indice d'une tendance évolutive d'une société, elle matérialise par sa propagation une autre façon de repousser la mort, comme si faire plus et plus vite donnait plus d'espace à l'intérieur des limites d'une vie définie, illusion qui maquille d'autres notions de faux visages. Tel est le concept de limite.

Y a-t-il plus qu'une façon de voir, de percevoir et d'analyser les choses ? Le temps semble-t-il différent suivant que la vision est macroscopique ou microscopique ? L'univers est-il mû par un ensemble de petits temps ? À la vie de ces petits temps, doit-on ajouter un autre temps pour l'univers ? L'indigène n'a-t-il pas le même temps que le nôtre ? Sans la conscience que serait le temps ? Pour reculer dans l'histoire de l'évolution de l'humanité, n'avons-nous pas à reculer dans l'évolution de sa conscience ? Le temps de l'univers ne serait-il pas celui d'une action et d'une réaction comme en chimie et en physique dont la fin de l'un serait le début de l'autre ? Mais les échelles ne sont nullement comparables pour être liées.

Novateur et créateur, l'humain s'inverse à Dieu

Peut-il y avoir une chose sans nombre ou un nombre sans chose ? L'abstrait est à l'humain comme l'inutile est à son art, tous deux s'ajoutent au concret pour redéfinir son univers.

Une limite, pourquoi ?

L'humain a la capacité de faire du fini des infinis. Il développe avec dix nombres une mathématique sans

fin, il résout avec vingt-six lettres et des dizaines de mille mots toutes les énigmes de l'univers, il arrive même à modifier et à modeler le tout dans des classifications ordonnées. Il modèle, il invente, il crée. Il est Dieu inversé. Il est l'infini à la recherche du fini, l'incertitude à la recherche du certain. Créateur d'un espace illimité à partir de sens originalement fini, il a amadoué le temps et survécu à sa limite ; tout lui semble maintenant possible. À la notion décisive de limite, il oppose sa démesure, sa volonté de repousser toute fin à l'éternité. Est-il pratiquement fou ?

Conscient d'être

Rien n'est plus de la similitude et tout est de contraste. Je marche à rechercher mon être, mes désirs, mes joies, mes véritables besoins et mes espérances. Je cherche à me découvrir au travers de multitudes étranges. Tout ceci pour m'élever au-dessus de mes craintes, de mes peurs, de mes phobies, de mes désespoirs et de mes inquiétudes. Je vis de contrastes et de variations que j'équilibre d'intensité. Et je vous reconnais de similitudes et de différences. Du Chaos, je m'imagine faire le ménage et le classement.

De toutes mes influences, je ne sais plus qu'elle reconnaître ni de qui je suis l'étudiant ou d'école. Je marche dans l'azur à explorer pour admettre que même le tout petit est infiniment grand.

Bâti sur des couches de connaissances et d'expériences accumulées par sédimentation, ma pensée retient la dernière venue recouvrir l'ancienne sans pour cela la remplacer. J'assemble mes expériences que je contrains au jugement de mes valeurs après les avoir infusées dans des filtres conventionnels et sociaux. Sur quelles valeurs repose l'objet de ma réflexion ; sur une volonté d'échange, sur un besoin de démontrer, sur une nécessité d'occuper le temps. Je suis un être conscient qu'il tue sa vie en balivernes oubliant de vivre pour croire que chaque pas qu'il fait l'avance dans une direction et que le labeur développe en lui autre chose que sa mort. S'il y a une chose donc je suis certain, c'est que je ne sais pas vivre.

Unique

Même cohérente, ma volonté d'aujourd'hui contrarie celle d'hier. Je suis en même temps esclave et maître, dominant et dominé, individu et collectivité. Vivant dans un état continuel de scission, je génère ma médiation et mon équilibre.

Tout est relatif et futile, je suis et deviens, tel un fluide instable. Pour moi, être conscient et libre, c'est posséder une pensée qui s'identifie par des différences, des contrastes et des évidences. Parsemé de tiraillements et de craintes, je mue vers une date fatidique suivant un mouvement sur lequel je n'ai nulle

emprise. Tel un spectateur, je vois filer la vie comme coule une rivière, l'avenir plongeant irrémédiablement dans le gouffre du passé, présent face à une limite, présent dont je ne sais pas remplir l'espace.

L'être humain est unique, affirmait Striner et c'est pourquoi il est rebelle à toute intégration politique et sociale. Mais il est aussi conscience et contradiction, avec une personnalité qui s'évalue à l'étendue qu'il y a entre les limites de ses tendances et de ces choix et par l'équilibre stabilisant qui en résulte. L'humain ignorant, obtus, sans acuité et sans tiraillement, celui qui possède la certitude, a la personnalité qu'il mérite. Plus la bulle de la réalité d'un être est grande, plus grande est sa personnalité et plus restreinte est sa liberté.

L'humain est en fait une équation complexe s'équilibrant dans des instincts et des besoins, conséquences de son environnement social et traditionnel trop souvent et exclusivement défini par une scolarité impropre et un milieu de travail indigne.

Le Satan de Milton ou scellons la fin de l'hégélianisme.

Conscient de l'écart entre mon idéal et le social, je fermente une révolte pour rejeter les chaînes de

l'acquis, pour me délivrer de la morale structurante de la religion qui est aujourd'hui politique, pour me débarrasser des idéologies aliénantes qui clôturent suivant certains intérêts ma vision, non pas exclusivement pour n'ouvrir sur le monde, mais pour m'acquérir moi-même et favoriser ma découverte.

Je marche aléatoirement dans l'humanité vers un devenir certain. Je sonde le puits de la nature humaine à la recherche d'un être qui s'échappe et qui continuellement mue dans un désir d'être différemment mieux. Malgré les contraintes, activer par un désir de vivre ou illusionner par des rêves utopiques, nous sommes, sous la foi d'espérances multiples, remplis de nuances. Rien n'est maintenant de similitude, tout est de différents contrastes.

Pas seulement responsable de ce que je fais, je suis aussi responsable de ce que je deviens. Choisir d'être ceci ou cela, c'est là ma liberté, fondement même de ma révolte. Par ma construction je m'apparente à une œuvre d'art. Soustrait de la similitude et de la platitude d'une simple réalité, je m'ajoute le caractère abstrait d'un être, je rêve et je crée.

Tout geste de création est révolte. C'est ainsi que se fabrique le moi et l'individualité. C'est ainsi que se développe une autre vision du monde et que je cultive mon humanité.

Pour le révolté, il n'y a nulle philosophie, nulle école, nul dogme et nulle convention ; il y a le doute, la curiosité et la condition.

Notre choix est historique, poursuivre la marche vers l'inconnu, vers une société libre, indéfinie, tolérante et prête à bâtir l'humanité dans la cohésion et l'affirmation.

La révolte n'est pas la révolution, mais l'exclusif moteur évolutif de l'humanité. Elle est la force qui exprime la liberté de l'être ; l'outil de sa libération contre tout ce qui cherche à le réduire. Elle est l'action qui corrode toute stagnation et tout pouvoir. Elle n'admet pas l'ordre établi, mais idéalise une autre idée de l'homme, de sa société, n'acceptant pas la forme unifiée qu'on fait de l'être dans des règles, des morales, des contraintes et des conventions.

Y a-t-il quelque chose de plus beau qu'un enfant qui chaque soir prie son Dieu, implorant d'obtenir la santé, le bonheur, le bien-être pour lui, ses frères, ses sœurs, ses parents et ses proches ? Crédule de sa toute-puissance, il pousse l'audace à demander la paix dans le monde, la justice, l'égalité, l'équité et la liberté.

Et lorsqu'il se lève, que peut-il y faire ?

La marche de l'humanité vers sa destinée s'étale dans l'intensification des émotions humaines ; dans l'apprentissage de la révolte, de son moi ; dans la tolérance et dans le respect de son environnement. Je veux vivre crie l'humanité, avec ma propre pensée. De grâce, mais où et quel petit bon Dieu a-t-il pu influencer ce drôle de monde ?

Assassiné à 12 ans, fin avril 1995, Eqbal Masih était la voix de la révolte de 200 millions d'enfants de moins de 15 ans contre l'esclavage. Vendu à 4 ans pour rembourser une dette de ces parents évaluée à 12 dollars ; il a travaillé 8 ans à tisser des tapis (à faire 50 nœuds au cm^2 ceci 12 heures par jour) enchaîner au métier n'ayant que deux rations quotidiennes de thé et de pain. Dans son Pakistan où comme lui 8 millions d'enfants sont esclaves et dans l'Inde adjacente où l'on en trouve 44 millions d'autres, même les politiciens en abusent.

Le maître a dit qu'il devait les attacher parce qu'ils allaient se sauver pour se droguer. Belle façon d'aider et de s'intéresser aux jeunes. D'autant plus, que les vendeurs de drogues sont possiblement les mêmes profiteurs. À la lutte de l'individualité contre la culture, nous n'avons qu'un choix, nous individuellement. Le problème n'est pas dans le système, mais en nous ; nous sommes des spectateurs parce que nous n'avons pas d'autres modèles. L'âge de la préindustrialisation était comme cela et nous ne savons pas comment faire autrement. Il faut que cela change, tout doit-être mieux que ce qui est. Assez, c'est assez !

Une autre marche dans l'escalier de l'Humanité

Quand les rêves s'effacent et meurent,

Quand les jours deviennent mornes,
Quand l'atmosphère est irrespirable,
Quand la vie s'attriste,
Quand le désespoir nourrit l'espoir,
Quand du mal s'engendre le beau,
Quand d'idéaux, je pleure,
Je dois me lever et crier mon espérance de vivre.

Compte tenu de ce que nous savons,
Compte tenu de ce que nous sommes,
Compte tenu de ce que nous voulons être,
Étant donné que nos vies sont nos seules propriétés ;
Nous renonçons à toute guerre.
Nous renonçons à tout droit sur autrui.
Nous renonçons à toute forme de violence.
Nous renonçons à l'exploitation de
l'humanité et de l'humain par l'humain.
Nous sommes là pour bâtir
Le monde des êtres que nous sommes
Et pour ceux-là à venir.

Je soussigné, rêve, explore, médite et pense.
J'écris, je m'exprime et je proclame en lettres de feu
Que je vis !

Et à partir de ce jour, sans répit, je m'engage au combat, celui de me faire valoir jusqu'à la mort, de me surpasser, de me dépasser et d'être participant, administrateur et décideur de ma société, respectant le bien de la vie et de son milieu.

Tout doit changer,
La cathédrale à bâtir est maintenant intérieure.
Si je pouvais seulement allumer
La mèche de cette volonté commune.

Nous avons fini de vivre avec le passé, le monde à venir sera celui de l'humain. Nous allons prendre le pouvoir par notre solidarité et devenir les maîtres de notre destin dans la paix, la tolérance mutuelle et l'ouverture. Notre monde sera fait pour chacun et nous dénoncerons celui qui en profite. Rien ne peut dorénavant arrêter cette manifestation, cette grande marche.

Les combles

501.- Voulant tout rejeter, je marche continuellement
sur le pavé d'innombrables découvertes.

502.- Le juste fait d'assurer que le présent
ne nous garantit rien de l'avenir.

503.- Au lieu de protéger le passé,
conservons toutes nos chances d'avenir.

504.- La seule chose de la mort qui vaille,
c'est de nous faire apprécier la vie.

505.- Il n'y a que l'humain qui puisse améliorer le sort de
l'humanité. Dieu est mort, il s'est terré, hier !

506.- Prisonnier de ses sentiments,
L'humanité vit ainsi !

Ce que les gens voient dans Versailles

Dans les châteaux d'Espagne, dans les mosquées et dans les temples,
C'est leur volonté d'être un jour divin,
D'être eux-mêmes les maîtres et de dominer.
Mais ce qui est vrai, ce qu'il faut annoncer
C'est d'exprimer que ces objets
Furent et représentent
Le labeur et la souffrance
D'une multitude de gens
Qui furent exploités et dépossédés,
Même de leur mort.

Il faut réécrire l'histoire pour en retenir les vraies conclusions.
Aujourd'hui, elle est une tare qui influence malicieusement
La pensée, sous de faux attraits
Sous de fausses représentations.

J'ai dans la tête des milliards d'êtres qui crient

Qui pleurent et qui gémissent.
C'est la seule vérité qui pour moi puisse être.

507.- Je me métamorphose, en autre chose
En une autre forme
Mais je ne sais pas en quoi ?

508.- Derrière des maux, il y a peut-être un bon sens.

509.- " JE " construit l'univers humain.

510.- J'ai le cœur rempli d'amour,
La raison pleine de vides.
Et je vis dans une lucarne.

Il faut parler de nous, oublier les diables, les sibylles

les cygnes, les serpents, les épopées et les odes. Remiser les symboles, les roses et les lacs, les miroirs et les navires et prendre les outils pour construire. Il faut aujourd'hui se rendre à notre destination. Croire que nous sommes et formons un tout, une humanité en devenir et non passée. Seul et solidairement ensemble.

Dénudé du surréaliste, du symbolisme et du romantisme, je suis à l'éveil des grandes constructions, celle de la société du futur. Je suis de ce siècle à la poursuite de la création et mourant au fond de cette éternelle solitude, je veux être de

relation pour me briser et exister solidairement dans
l'humanité.

L'évolution de la forme jusqu'à devenir impraticable oblige
de nouvelles pratiques, de nouvelles formes, delà
l'importance des différences.

511.- Sainte Oisiveté, mère de mes vices et de mes créations.

Le monde est petit

Pour le communiqué,
Pour l'ULM,
Mais il est chronologiquement
Loin l'un des autres.

Dans la même cité,
Dans le même village,
Sur la même rue,
Dans la même demeure
Nous vivons
Une même époque au rythme de temps différents.

512.- Il n'y a pas de place
Quand les privilèges
Annihilent les chances
Des êtres.
Assez, c'est assez !

J'ai adoré Hendrix, Morrison et Lennon

J'ai aimé Dylan et Young
Et bien d'autres.
Aujourd'hui, il n'y reste que le rêve.
D'Imagine à The End,
Où sont passés les Blowin' in the wind

Et The times they are a-changin'.
Demain peut-être
Demain.

513.- Toute découverte est un prolongement des sens,
pour des perceptions différentes d'un autre univers.

514.- Pourquoi cette raison qui tyrannise mon esprit ?

515.- Les mots comme des choses
Ces choses qui s'ajoutent
Une à une et qui forment l'idée,
Miroir de ma pensée.
Que serait-elle sans langage ?

516.- J'étouffe,
Ma voix ne porte
Que du cerveau
Au papier.

517.- Nous sommes mentalement variables
Dans un monde invariable.

518.- Je marche de palpitation
Jusqu'au prochain mur.

519.- Nulle raison nulle vérité
Seulement la déchéance,
Celle de posséder un droit,
Celui de mourir.

520.- Sur le seuil entre le dedans et le dehors.
Je suis une intimité,
Seul rempli du vide de l'extérieur,
Je cherche à habiter l'être intérieur.

521.- Ce n'est pas l'avenir qui nous est dramatique,
C'est ce que l'on fait du présent.

522.- Comme une pierre à l'orée d'un chemin,
Je vois filer le temps.

523.- En avant de nous, qui y avons-nous ?

524.- On ne peut montrer ce que l'on pense et ce que l'on sent, que par des moyens d'expression que les autres peuvent comprendre.

525.- À analyser des grains de sable, comment peut-on admettre que l'on comprendra la mécanique de l'univers ?

526.- Dieu est la naissance de la conscience commune. Il n'a rien à voir avec la création (pas plus qu'avec moi d'ailleurs). Il est une page dans l'histoire de l'esthétique et de l'éthique.

Dieu, réveillez-vous !

Faites une coalition,
Mais réveillez-vous !
Vous trois et puis les autres,
Aujourd'hui c'en est assez,
Vous devez vous lever
Et prendre en main
Notre destinée.
Assez, c'est assez !
Dieux, réveillez-vous !

Chaque matin, à chaque éveil

Sur le chemin de ma démarche
Jamais je ne dois m'exalter
Autrement que pour bâtir

Pour proclamer ma différence,
Voir à la différence.

Et je me lève
J'écris que je vis
Et que je reste différent.

Je dénonce et je proteste.
Je marche à déchiffrer le chemin.
Pas à pas je marque l'altitude
Sans rapport d'habitude.
Je vais où nul ne vient.

J'aime les pommes

Pas les pêches,
Les framboises plus que les fraises.
Mais j'aime surtout
La vie, sa prison
Son désespoir,
Sa recherche de sens,
Pour briser les barreaux du futile
Pour vaincre l'inutile
Et redevenir le même ;
Puisatier du sombre
Et d'espoir.
Être une lumière
Dans l'absolu néant de l'existence.

Il n'y a pas de silence qui ne se fasse entendre plus que le
désir d'être.

Vivre, ne se conjugue qu'au présent.

527.- Pendant que l'on s'évertue à remanier les trois Dieux en Un,
Pour en arriver à en faire zéro.

Freud s'amuse à diviser le Moi en plusieurs.
Il me semble que l'histoire des religions se répète.
Mais **Dieu est mort, il s'est terré, hier !**

528.- La vie est l'orgueil de cet univers
Où l'humain envie la conscience.

529.- Je regarde autour de moi,
Je lis, j'écoute
Et je me demande ce que je fais,
Ce que cela vaut ?

530.- Le profit tel qu'on le conçoit aujourd'hui, sa manière d'être imposée devient une valeur qui amenuise les autres valeurs productives et qui peut a peu annihile l'effort de développement. Comme une fuite dans le système, on peut maintenant dire qu'il n'y a plus de chance d'égalité, mais un déplacement vers un point unique, l'arrêt.

531.- Quand les choses nous semblent finies,
c'est que nos perceptions dorment.

532.- On baigne dans la folie
Et eux, ils nous enseignent à nager.

533.- Des milliers d'enfants, parfois âgés de 6 ans seulement, cousent des ballons à la main. Dans les environs de Sialkot, une ville du Pendjab près de la frontière indienne. Pour Adidas, Mitre et Reebok, c'est cela la mondialisation des marchés. Salaire par ballon de soixante sous, celui-ci vendu soixante-dix-huit dollars.

À quand Seigneur...

J'ai du temps bien des misères,
Celles de vivre et de dire,
Celles de penser et de croire,
Celles de vivre puis de mourir,
Celles de mourir sans vivre.

J'ai du temps bien des peines
Celles de vivre sans dire,
Celles de penser croire,
Celles de vivre la mort,
Celles de voir mourir la vie.

J'ai du temps des espoirs,
Des enfants qui pleurent,
Des gens qui tuent,
D'autres qui trichent
D'autres… et encore d'autres.

À quand Seigneur le remède ?
À quand Seigneur la gloire ?
À quand Seigneur l'Èden
À quand le temps d'y croire ?
(De grâce, commence par le Rwanda.)

Une simple journée de juin 1995

Olivier frappe et court.
Philippe avance d'un but.
La prochaine balle se fait attendre
Et " vlam ", il passe dru.
La prochaine est à toi Mathieu,
Et " paff ", on marque le point.

C'était en juin 1995,
Ils avaient de 7 à 9 ans.
On a gagné 5 à 1,
Une belle partie
De souvenirs.

Livre sixième

Et si c'était de poésie et de correspondances que ce monde manquait !

Prémices

> “ Trouver n’est rien. Le difficile est de s’ajouter ce que l’on trouve [60]. ”
>
> (Paul Valéry, *Monsieur Teste.*)

Vivre en se valorisant dans le travail artistique et poétique, ne change rien au futile être que je suis, mais démontre ma persévérance à rechercher une quelconque réponse à l’interrogation humaine.

Rechercher son identité, vouloir être son propre maître, essayer de se comprendre, voir à son accomplissement, se dépasser et se réaliser n’est-ce pas légitime ? N’est-ce pas là un but ? Établir sa société à son image et non la subir, travailler à l’équité des êtres et à la protection de la vie, garantir la justice aux justes, protéger les enfants et leur offrir une chance de vivre, trouver l’objet de médiation qui
tuera les guerres et les génocides, faire de chacun un unique, n’avons-nous pas assez de travail ?

---

60 VALÉRY (Paul), *Monsieur Teste*, Paris, éd. idées/Gallimard, 1946, p. 19.

" […] À force de construire…, je crois bien que je me suis construit moi-même [61]. "

(Paul Valéry, *Eupalinos, L'Âme de la danse, Dialogue de l'arbre.*)

---

[61] VALÉRY (Paul), *Eupalinos, L'Âme de la danse, Dialogue de l'arbre*, Paris, éd. Poésie/Gallimard, 1945, p 27 et 28

Ainsi, je me livre à vous

> Rien n'est plus gigantesque que de vouloir restreindre dans quelques règles, dans quelques conventions et dans quelques valeurs, l'ensemble de l'univers humain. L'être est une équation plus que complexe qui fermente dans un moût de culture kaléidoscopique. Il est improbable que de cette infinité, l'on puisse faire un quelconque fini. Croire reste un acte de foi.

" JE est un autre [62] ". Cette expression de l'aliénation ; crée et renouvelle la définition de l'être. Elle survolte la conscience en l'excluant de son environnement. Elle identifie le rôle fondamental de l'apprentissage et de la formation dans l'édification de l'être. Elle établit, dans ce solitaire, un visionnaire particulier du monde pour qui les limites et des frontières n'existaient plus. Confrontant l'absolu au néant, le dehors au dedans et bien d'autres paradoxes ; l'être découvre ici sa conscience. Il cherche simplement à se personnifier.

---

62 RIMBAUD (Arthur), ouvrage cité, p. 75.

Pour le créateur, aucune règle n'existe, mais un besoin d'expression dans une réalisation qui dépasse ses limites.

Être de poésie

" Je suis, c'est-à-dire que je ne suis pas les différents objets qui m'entourent, je suis en tant que limité par eux, en tant qu'éprouvant cette limitation, en tant qu'informé par elle, en tant que ressentant cette touche sur moi qu'elle exerce, je suis voyant et entendant, je vois, je goûte, j'odore, ce feu, ce fruit, cette rose [63]. "

(Paul Claudel, *Art poétique*, Œuvre poétique.)

" La poésie se forme ou se communique dans l'abandon le plus pur ou dans l'attente la plus profonde : si on la prend comme objet d'étude, c'est par là qu'il faut regarder : c'est dans l'être, et fort peu dans ses environs [64]. "

(Paul Valéry, *Œuvres tome I.*)

" La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière ; il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, il l'apprend. Dès qu'il la sait, il doit la cultiver.... [65] "

---

[63] CLAUDEL (Paul) *Art poétique*, Oeuvre poétique, Paris, éd. Gallimard " Bibliothèque de la Pléiade ", 1957, p. 165. (Chez Claudel, la rose symbolise une femme.)

[64] VALÉRY (Paul), *Oeuvres tome I*, Paris, éd. Gallimard " Bibliothèque de la Pléiade ", 1962, p. 1290.

[65] RIMBAUD (Arthur), ouvrage cité, p. 76.

Et si c'était de poésie que ce monde… / 256

(Arthur Rimbaud, *Pages choisies.*)

Cultivé de révolte

Seul avec mes rêves et mes utopies, interprétant l'extérieur, je germe et je fleuris au milieu d'un monde qui m'assaille et qui m'assimile. Je m'aliène ou je me révolte, je mue et je me distingue. Fier et tenace, je croîs au rythme de mes émotions, sous les pulsions de mes perceptions bâtissant ma conscience d'être.

Je pousse et croîs vers d'autres avenues, explorant d'autres visions, contournant tous les murs, regardant par toutes les fenêtres, m'infiltrant sous toutes les portes. Rien ne m'est plus beau que la richesse de chevaucher des infinis.

Je matérialise, je structure et j'adule un monde dont je cherche à faire l'apprentissage par mes découvertes. J'explore la vie. À l'imagination, j'unis ma réflexion et ma raison pour stabiliser le processus de création dans ses écarts de passions et d'émotions. Je reste une somme de plusieurs autres.

Je cherche à me dépasser. Instable dans mes pensées, je me distingue du tout que je réfute, j'évolue à rejeter toute stagnation.

De cette mer orageuse et ténébreuse
Où vacille l'équilibre
J'apprends ma langue.
Bien avant de l'écrire,

Ma pensée s'est faite d'orale
Dans un langage de sons
Sang sens.

Et fertilisé d'intelligence et d'imagination

Assaisonnée de curiosité, l'imagination déstabilise l'intelligence. Ces éléments à la quête des besoins inassouvis et de plaisirs à satisfaire dans un monde à découvrir [66] ; sont par leur confrontation, générateurs de création.

Ainsi, je mue et me métamorphose dans le devenir. Je cours contre le temps à la recherche d'une certitude imprécise et indéfinissable : JE me cherche.

Je sème au temps l'excitant qui me muselle

Je vois, je collige, je désigne, je modèle et je modifie suivant les muses de mon vécu. Je crée pour me défaire de toutes les contraintes extérieures. Peu importe ce qu'en pense Claudel, aucune muse mythologique et confuse n'a sur moi l'influence de dictée une quelconque vision. Je suis le défi, le processus et le réalisé. Même si je ne peux l'exprimer complètement et définitivement ; je suis la vie dans sa recherche et son déploiement.

Musagète, messager des Muses

Je véhicule les plaisirs de mes sens, de mes impressions et de mes contacts. Je parle de ce qui me

---

[66] Découvrir : dans le sens d'enlever ses voiles, de démasquer pour reconnaître " les différences qui nous identifient ".

bouleverse, de ce qui m'émeuve. J'aime, j'adule et je maudis suivant les moments. Je suis en chimie, catalyseur de la raison et de la passion ; j'explose, j'adjoins ou je me scinde. Je suis le point de la réaction, l'un exprimant l'autre, chevauchant le dedans et le dehors, à instant même de la fusion qui marque mon puissant duel intérieur. Serviteur de mes sens qui me musellent, seuls outillages d'exploration que je possède, j'acquiers une conscience d'être que j'exploite. Je suis le temps de la réaction de ma vie.

Sur le chemin de Damas

Frappé de l'instant et de l'idée, je me consume et me détruis, coincé entre l'ivresse de vivre et la solitude d'échanger. Avec le désir de comprendre, avec l'intention de modeler et d'édifier ma réalité, avec la rage d'être entendu et d'être compris, tel un gladiateur, seul avec son papier et son encre, avec son ordinateur, son clavier et son écran, à la merci du langage, je lutte à occuper et à tuer le temps. Au seuil de la mort, je favorise le dépassement, la recherche du bout de soi, la conquête du non-dit, de l'inconnu, de l'infini définissable. Pour moi, inventeur de mon monde, chaque pas est un pas de titan.

Je capte les pensées et choque les idées que j'élucubre de mots.

Oh mot ! point commun du ralliement de nos notions, toi qui établis le pont de toute communication, toi qui oscilles entre ma compréhension et ma perception ; permets-moi d'exprimer l'idée qui fuse de toutes circonstances, fais que ma pensée soit inspirée et que mon labeur soit bénéfique afin que naisse le texte derrière lequel tu disparaîtras, valorisant sentiments et émotions.

Fais que j'explose d'un flux créatif à l'approche d'une seule idée, d'une simple pensée. Permets-moi la belle prise, appâte le piège qui soutirerait l'avis à la quiétude la récusant hors des mers et de leurs tourmentes.

Oh mot ! plein aléatoire, mais qui nous distingue du chaos, toi qui colores mes recherches, mes imprécisions et mes contradictions, aide mon art d'écrire à manipuler la langue pour créer un style qui fera mon originalité.

Au champ du gazouillis et du langage

> Dans un monde de consommation où tout est changement et relatif, la difficulté première d'une pensée est de jaillir un instant dans la vie. Sa seconde, bien plus difficile, est de se transmettre et de se multiplier avant d'être remplacée.

Solitaire, réfugié dans une échappatoire à la recherche d'un acte de liberté ou de libération, s'ac-

complissant vers un destin, une évolution imprévisible, futile dans le contexte d'une éphémère existence, je suis une peccadille n'ayant de liant avec l'univers que ma perception.

Cherchant à me libérer des contraintes pour m'appartenir, explorant le monde pour favoriser mon épanouissement et mon développement, je fais de la vie une création propre à la personnalité que je cultive.

Oh Saint-Langage ! outil ma libération, toi qui par ton mode d'expression me permets l'exposition de mes contradictions ; toi qui me développes dans ma tentative de me personnifier ; aide-moi malgré mes limites à me dépasser.

J'écris de la page blanche au livre

Et toi papier, d'un blanc miraculeux, marié au Saint-Langage qui te couvre de signes, tout de bleu vêtu, toi sur lequel je dresse peu à peu, à force de travail, faut l'admettre, mes images, mes histoires et mes textes ; je me dois de vous rendre hommage. En marquant l'Histoire, votre mariage indissoluble s'est fait reporteur de notre évolution et " mémoire de notre l'humanité ". Rien n'aurait été pareil sans votre apport.

J'ai senti les sons,
J'ai écouté les odeurs
Et tout du monde s'est illuminé

En pâmoison, je suis à l'écrire depuis.

Dans un monde en mutation, j'écris ma recherche, je vogue perpétuellement vers un équilibre mouvant sur des déferlantes. Je m'adapte à la rigidité du vaisseau, à l'instabilité et aux rythmes de la houle. Dans toute ma nature, je cherche le rythme de l'être et jour après jour j'y rédige mon livre de bord.

J'y inscris les textes qui marquent l'évolution de ma pensée, comme un navire qui vogue de façon à briser son amère solitude. J'écris ma pensée comme si elle était un long raisonnement mathématique.

Avec rigueur

Écrire est un travail. Les techniques se développent suivant le style ; au premier temps c'est aride, le dépassement en fait un jeu. Toujours à la découverte du mot juste et de son expression, le texte n'est jamais terminé.

Rien ne se crée d'un trait, l'idée fuse comme on capte une prise de vue, comme on cueille une fleur. Je chasse et capture les idées, puis viens le travail, le polissage et l'agencement des textes.

Un vrai travail où la beauté se polit, se raffine, se confirme et se dévoile aux labeurs, aux douleurs et aux plaisirs de la création.

À chaque rature, j'avance d'un pas

J'apprends le " métier " d'écrivain. Je fixe les règles d'esthétique que m'impose ma volonté continuelle de dépassement et " du mieux faire comme du mieux dire ".

Je choisis le vocable, le style, la sonorité, le degré d'expression. Je soigne le rythme, j'analyse les idées et je construis mes textes avec des techniques que l'exercice privilégie. Je raie et je recommence comme si jamais rien ne pouvait être fini.

La littérature se fait de ratures.

Fac-similé de la couverture de Littérature
1er décembre 1922 [67]

De l'indéfini au définissable

Je marche au pas de mes découvertes sur un pavé défini, avec pour seul outil un langage à posséder.

---

[67] NADEAU (Maurice), *Histoire du Surréalisme*, Paris, éd. Du Seuil, 1945, p. 55.

Au cheminement de ma pensée, l'expression se mue de mot en mot. Je réponds tant bien soit peu aux attentes, voguant au gré des vents désordonnés des chimères et des phantasmes.

Poète ou limier

La poésie, expression de soi

> Alcoolique du langage, j'exploite des mots jusqu'à tyranniser leurs sens.

Écrire, c'est se réaliser. En dépassant toutes ses possibilités dans une culture progressive de connaissances, l'écrivain par son acte, livre à un cliché de sa pensée une identité correspondante à l'évolution de sa connaissance au moment de sa prise de conscience. Il étale ainsi sa naïveté sans pudeur devant une multitude d'autres vues.

Écrire de la poésie, c'est s'avouer être un adolescent incassable. C'est démonter le puzzle de son être révolté ainsi que son milieu, en une mosaïque de textes où les règles, les techniques et l'esthétique ne font que rechercher par le charme, la réceptivité des lecteurs. Écrire de la poésie, c'est surtout se heurter à la matérialisation d'une image de soi et de son monde dans l'expression d'un langage.

Dans une langue particulière

> Un jour, je fus frappé par l'idée que la musique pouvait être une langue qui s'écrit. Alors la surdité de Beethoven a pris un tout autre sens.

Donner à un son — un sens — voilà la genèse même de la langue. Transmettre sa pensée à distance, dans un temps différent, pour se souvenir et pour survivre, voilà la raison de l'écriture. Ainsi, le langage devient le lien qui soude le village à une mentalité commune dite de culture.

La poésie est l'art même du langage. Confinant le cheminement de toute sa démarche dans ses écrits, le poète dévoile au lecteur un discours privilégié et particulier. Par le biais de sa pensée, il lui parle de lui, de son moi, en s'individualisant, il se cultive.

> C'est avec des idées, issues de contraintes et de sensations, bâties avec des mots à la limite de leur usage que se fait l'architecture de la poésie.

Plein de sens mélodique et de mots à voir

" Entendre au pied du saule où l'eau murmure
L'eau murmurer ;
Ne pas sentir, tant ce rêve dure,
Le temps durer [68]. "

---

[68] PRUDHOMME (Sully), cité par Marcel CRESSOT, *Le style et ses techniques*, Paris, éd. Presses Universitaires de France, 1969, p. 30.

(Sully Prudhomme)

Le poète cherche à provoquer par l'audace et la surprise. Il use de tous les moyens, de tous les stratagèmes linguistiques et autres, mis à sa disposition, pour capter l'attention de ses lecteurs.

> " La poésie est par essence orageuse, et chaque image doit produire un cataclysme. Il faut que ça brûle ! Ouate thermogène du poème. La moutarde au nez. Ne coupez jamais d'eau votre pétrole, malheureux. Que ça flambe [69] ! "
>
> (Louis Aragon, *Traité du style.*)

J'use des mots jusqu'à défigurer leur sens.

Lire de la poésie

Apprendre à lire à haute voix

> Si, à l'écoute d'une lecture à voix haute, on évaluait la capacité de lire de la population, nous serions ébahis des piètres résultats obtenus. Qu'en est-il alors de leur compréhension ?

---

[69] ARAGON (Louis), *Traité du style*, Paris, éd. Gallimard, 1939, p. 140.

Lire à haute voix exige une diction juste ; résultant d'un débit judicieux et d'une accentuation précise agréer d'une intonation adaptée aux nuances et à l'esprit. Le texte, ainsi, s'assaisonne des qualités du lecteur pour devenir des paroles.

Dit dans une atmosphère appropriée aux styles du discours, l'expression devient l'élément principal de l'art de plaire et de convaincre. Or la poésie est de parole et pour bien l'exprimer, pour la rendre au quotidien et au familier, il faut savoir bien lire.

Prendre note des liaisons et des intonations

Tel un musicien, il faut lire le texte suivant sa mélodie, en accordant le timbre de la voix aux fluctuations du rythme et à son intensité dramatique ; régularisant le débit suivant le style et les passages ; insistant lorsque nécessaire ; hésitant par des silences. Il faut connaître le texte pour reproduire l'esprit de son auteur.

Facteur élémentaire de l'expression affective, l'intonation utilise les jeux de la physionomie ; les gestes, les mouvements du corps, la mimique. Bref l'art de s'exprimer supplée à l'insuffisance du langage et du milieu ; ensemble ils permettent aux sentiments et aux émotions de s'unir dans l'expression de l'idée.

Par l'intonation et sa mimique, l'émetteur commente la pensée exprimée. Il accompagne la parole de son avis intérieur suivant cet autre langage articulé et propre à lui-même. Il juge en accordant ou en objectant le dire et sa pensée. Ainsi, il découvre le texte, qu'il adapte en une expression qu'il fait varier du dramatique au comique.

La poésie, tout comme le théâtre, sont des outils privilégiant la prise de conscience et l'apprentissage de sa propre pluralité.

Une anthologie poétique bien personnelle

Au pied de la métrique

Faisons des vers au mètre rigide ayant pour facteur d'erreur, quelques pieds [70].

L'alexandrin mesure douze pieds.
Le décasyllabique, lui, en fait dix.
Pour l'ennéasyllabique, il en faut neuf.
L'octosyllabique en a besoin de huit
Tandis que l'heptasyllabe en prend sept.
L'humain en fait presque six ;
Pour lui il fait pratiquement deux maîtres
Moins quelques pouces pour finir pied.

" O mort, viens terminer ma misère cruelle !
S'écriait un jour, dans un sombre transport,
Le pauvre Charle accablé par le sort.
S'empressant à la voix qui l'appelle,
La faux en main, accourt la mort.
Me voilà prête, dit-elle,
Or çà, de par Pluton,
Que demande-t-on ?
Je veux, dit Charle.
— Tu veux ! Parle.
Eh bien !

---

[70] L'erreur dans une mesure en pieds est trois fois moins évidente qu'en mètres.

— Rien [71]. ”
(Charles Monselet, *Poésies complètes.*)

[71] MONSELET (Charles), *Poésies complètes*, *1889*, cité par DESFEUILLES (P.), *Dictionnaire de rimes*, Paris, éd. Garnier Frères, 1961, p. XIII.

Quelques exemples de l'expression poétique

Le sonnet

" Le vaisseau d'or

Ce fut un grand Vaisseau taillé dans l'or massif :
Ses mâts touchaient l'azur, sur des mers inconnues ;
La Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues,
S'étalait à sa proue, au soleil excessif.

Mais il vint une nuit frapper le grand écueil
Dans l'Océan trompeur où chantait la Sirène,
Et le naufrage horrible inclina sa carène
Aux profondeurs du Gouffre, immuable cercueil.

Ce fut un Vaisseau d'Or, dont les flancs diaphanes
Révélaient des trésors que les marins profanes,
Dégoût, Haine et Névrose, entre eux ont disputés.

Que reste-t-il de lui dans la tempête brève ?
Qu'est devenu mon cœur, navire déserté ?
Hélas ! Il a sombré dans l'abîme du Rêve [72] ! "

(Émile Nelligan, *Poésies complètes.*)

---

[72] NELLIGAN (Émile), *Poésies complètes*, Ottawa, éd. Fides, 1952, p. 44.

" **La mort des amants**

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux,
Et d'étranges fleurs sur les étagères,
Écloses pour nous sous des cieux plus beaux.

Usant à l'envie leurs chaleurs dernières,
Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux,
Qui réfléchiront leurs doubles lumières
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir fait de rose et de bleu mystique,
Nous échangerons un éclair unique,
Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux ;

Et plus tard un ange, entr'ouvrant les portes,
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,
Les miroirs ternis et les flammes mortes [73]. "
(Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal.*)

---

[73] BAUDELAIRE (Charles), *Les Fleurs du Mal*, Paris, éd. Le Livre de Poche, 1964, p. 145.

Le vers " libre "

" **Chez la fleuriste**

Un homme entre chez une fleuriste
et choisit des fleurs
la fleuriste enveloppe les fleurs
l'homme met la main à sa poche
pour chercher l'argent
l'argent pour payer les fleurs,
mais il met en même temps
subitement
la main sur son cœur
et il tombe

En même temps qu'il tombe
l'argent roule à terre
et puis les fleurs tombent
en même temps que l'homme
en même temps que l'argent
et la fleuriste reste là
avec l'argent qui roule
avec les fleurs qui s'abîment
avec l'homme qui meurt
évidemment tout cela est très triste
et il faut qu'elle fasse quelque chose
la fleuriste,
mais elle ne sait pas comment s'y prendre
elle ne sait pas
par quel bout commencer

Il y a tant de choses à faire
avec cet homme qui meurt
ces fleurs qui s'abîment
et cet argent
cet argent qui roule

qui n'arrête pas de rouler [74]. "

(Jacques Prévert, *Paroles.*)

---

[74] PRÉVERT (Jacques), *Paroles*, Paris, éd. Gallimard, 1949, p. 186 et 187.

La prose poétique

" Je vous parle des murs

Si tu parles aux murs, fais attention, je te préviens fais attention. Les murs sont comme ces plantes bizarres qui semblent fermées et quiètes. Mais ce n'est pas vrai. Un moment, ou l'autre, elles s'ouvrent subrepticement — c'est toujours au contact d'une proie ingénue — et elles se referment vous ayant happé irrémédiablement, et assimilé. Et vous êtes encore là à les regarder comme si rien ne s'était passé. Je vous en parle — des murs — et vous mets en garde, parce que j'en sais beaucoup sur leur comportement, moi qui suis ennemi déclaré des murs, et qui leur tient des discours offensants, leur faisant entendre qu'ils ne sont pas de la race des portes et des fenêtres qui ont deux richesses : le dedans et le dehors. Les murs m'ont inoculé l'obsession du dehors [75]. "

(Guy Levis Mano, *Le Dedans et le Dehors.*)

L'apoème

" APOÈME 7

(fragment)

Reste la poésie, c'est-à-dire l'expression de l'homme et toutes ses situations vitales *et puisque la poésie actuelle n'est que le jeu de macaques officiels ou de retardataires essoufflés, le fin du fin de la fumisterie, la courte échelle à la politique, la course aux louanges, etc. Je serais apoète. Apoète aussi, sans doute, par souci d'expéditionner pour la zone voltaïque, le no*

---

[75] LEVIS (Mano Guy), cité par Pierre SEGHERS, *Le livre d'or de la poésie française*, seconde partie (tome deux), Paris, éd. Marabout, 1969, p. 73.

man's land et les sous-sols de la poésie telle qu'elle oxygène toujours....
[…] entendez : la sécurité. Après tout, les hommes politiques n'ont *toujours* rien compris à la bible, ni à Marx et à Rimbaud, ni à Nietzche et à Lautréamont ; et ils ne se sont *jamais* que lavé les mains au seul nom de Jésus [76]. "

(Henri Pichette, *Apoèmes.*)

---

[76] PICHETTE (Henri), extrait d'*Apoèmes*, Paris, éd. Fontaine, 1948, cité par Pierre SEGHERS, *Le livre d'or de la poésie française*, seconde partie (tome deux), Paris, éd. Marabout, 1969, p. 188 et 189.

La correspondance

Coutume courtoise et princière, quelque peu aristocratique, la correspondance a vécu une grande époque d'or. On pouvait alors s'échanger, avec entendement et complaisance, des volontés et des pensées plus réfléchies en se permettant de répondre avec recul à des questions et à des valeurs fondamentales qui effeuillaient la philosophie tout en divaguant sur des rêveries.

Aujourd'hui [77] écrire à quelqu'un, c'est faire de la carte postale. Synonyme de harcèlement, la lettre ne permet plus l'échange sans visage, sans coupure, sans interruption de l'avis et de la pensée. Cet acte plein d'audace, où les mots à lire sont aussi à décrypter, où l'expression varie à la nuance de l'épithète, où le charme s'embellit d'un naturel dans le plaisir d'une lecture attentive et imaginative, exigeait une grande lucidité, une attention respectueuse et une cohérence de toute Pensée.

---

[77] Aujourd'hui, le 6 février 1994, le monde pleure l'assassinat à Sarajevo de 68 civils et les 180 autres blessés. Une junte militaire a lancé un obus de mortier dans un marché public bondé de civils. La semaine dernière, cinq enfants furent tués alors qu'ils jouaient dans la rue. Qu'en est-il au moment où vous me lisez ? Assez, c'est assez. À chaque fois que j'ai révisé ce texte, il en était de même. Rien ne semble vouloir changer dans la bestialité humaine.

En délaissant cette pratique, nous avons perdu le plaisir d'exprimer une recherche et de sonder une idéologie. Par l'échange et l'interrogation avec d'autres, on découvre ses propres traits de personnalité. Nous avons oublié que ce simple dépassement de nos capacités quotidiennes de communication était une pierre angulaire dans la poursuite de notre cheminement.

" Rome, le 14 mai 1904.)

Mon cher Monsieur Kappus

Un long temps s'est écoulé depuis votre dernière lettre. Ne m'en veuillez pas. Travail, soucis quotidiens, malaises m'ont empêché de vous écrire. Et je tenais à ce que ma réponse vous vînt de jours calmes et bons. (L'avant-printemps, avec ses vilaines sautes d'humeur, a été ici fortement ressenti). Aujourd'hui je me sens mieux et je viens, cher monsieur Kappus, vous saluer et vous dire de mon mieux (je le fais de tout cœur) diverses choses à propos de votre dernière lettre.

Vous voyez, j'ai copié votre sonnet parce que je l'ai trouvé beau et simple, et né dans une forme qui lui permet de se mouvoir avec une calme décence. De tous les vers que j'ai lus de vous ce sont les meilleurs. Je vous offre cette copie, sachant combien il est important et plein d'enseignements de retrouver son propre travail dans une écriture étrangère. Lisez ces vers comme s'ils étaient d'un autre, et vous sentirez tout au fond de vous-même combien ils sont à vous.

Ce m'a été une joie de relire souvent ce sonnet et votre lettre. Je vous remercie de l'un et de l'autre.

Ne vous laissez pas troubler dans votre solitude parce que vous sentez en vous des velléités d'en sortir. Ces tentations doivent même vous aider si vous les utilisez dans le calme et la réflexion, comme un instrument pour étendre votre solitude à un pays plus riche encore plus vaste. Les hommes ont pour toutes choses des solutions faciles (conventionnelles), les plus faciles des solutions faciles. Il est pourtant clair que nous devons nous tenir au difficile. Tout ce qui vit s'y tient. Chaque être se développe et se défend selon son mode et tire de lui-même cette forme unique qui est son propre, à tout prix et contre tout obstacle. Nous savons peu de choses, mais qu'il faille nous tenir au difficile, c'est là une certitude qui ne doit pas nous quitter. Il est bon d'être seul parce que la solitude est difficile. Qu'une chose soit difficile doit nous être une raison de plus de nous y tenir.

Il est bon aussi d'aimer ; car l'amour est difficile. L'amour d'un être humain pour un autre, c'est peut-être l'épreuve la plus difficile pour chacun de nous, c'est le plus haut témoignage de nous-même ; l'œuvre suprême dont toutes les autres ne sont que les préparations. C'est pour cela que les êtres jeunes, neufs en toutes choses, ne savent pas encore aimer ; ils doivent apprendre. De toutes les forces de leur être, concentrées dans leur cœur qui bat anxieux et solitaire, ils apprennent à aimer. Tout apprentissage est un temps de clôture. Ainsi pour celui qui aime, l'amour n'est longtemps, et jusqu'au large de la vie, que solitude, solitude toujours plus intense et profonde. L'amour ce n'est pas dès l'abord se donner, s'unir à un autre. (Que serait l'union de deux êtres encore imprécis, inachevés, dépendants ?) L'amour, c'est l'occasion unique de mûrir, de prendre forme, de devenir soi-même un

monde pour l'amour de l'être aimé. C'est une haute exigence, une ambition sans limite, qui fait de celui qui aime un élu qu'appelle le large. Dans l'amour, quand il se présente, ce n'est que l'obligation de travailler à eux-mêmes que les êtres jeunes devraient voir *(zu horchen und zu hämmern Tag und Nacht)*. Se perdre dans un autre, se donner à un autre, toutes les façons de s'unir ne sont pas encore pour eux. Il leur faut d'abord thésauriser longtemps, accumuler beaucoup. Le don de soi-même est un achèvement : l'homme en est peut-être encore incapable.

Là est l'erreur si fréquente et si grave des jeunes. Ils se précipitent l'un vers l'autre, quand l'amour fond sur eux, car il est dans leur nature de ne pas savoir attendre. Ils se déversent, alors que leur âme n'est qu'ébauche, trouble et désordre. Mais quoi ? Que peut faire la vie de cet enchevêtrement de matériaux gâchés qu'ils appellent leur union et qu'ils voudraient même appeler leur bonheur ? — Et quel lendemain ? Chacun se perd lui-même pour l'amour de l'autre, et perd l'autre aussi et tous ceux qui auraient pu venir encore. Et chacun perd le sens du large et les moyens de le gagner, chacun échange les va-et-vient des choses du silence, pleins de promesses, contre le désarroi stérile d'où ne peuvent sortir que dégoût, pauvreté, désillusion. Il ne lui reste plus qu'à trouver un refuge dans une de ces multiples conventions qui s'élèvent partout comme des abris le long d'un chemin périlleux. Nulle région humaine n'est aussi riche de conventions que celle-là. Canots, bouées, ceintures de sauvetage, la société offre là tous les moyens d'échapper. Enclins à ne voir dans l'amour qu'un plaisir, les hommes l'ont rendu d'accès facile, bon marché, sans risques, comme un plaisir de foire. Combien d'êtres jeunes ne savent pas aimer, combien se bornent à se livrer comme on le fait couramment (bien sûr, la moyenne en restera tou-

jours là) et qui ploient sous leur erreur ! Ils cherchent par leurs propres moyens à rendre vivable et fécond l'état dans lequel ils sont tombés. Leur nature leur dit bien que les choses de l'amour, moins encore que d'autres, importantes aussi, ne peuvent être résolues suivant tel ou tel principe, valant dans tous les cas. Ils sentent bien que c'est là une question qui se pose d'être à être, et qu'il faut, pour chaque cas, une réponse unique, étroitement personnelle. Mais comment, s'ils se sont déjà confondus, dans la précipitation de leur étreinte, s'ils ont perdu leur propre, trouveraient-ils en eux-mêmes un chemin pour échapper à cet abîme où a sombré leur solitude ?

Ils agissent à l'aveugle l'un et l'autre. Ils usent leur meilleur vouloir à se passer de conventions comme le mariage, pour tomber dans des conventions moins voyantes certes, mais tout autant mortelles. C'est qu'il n'est, à leur portée, que des conventions. Tout ce qui vient de ces unions troubles qui doivent leur confusion à la hâte ne peut être que convention. Les rapports qui naissent de telles erreurs portent un compromis en eux-mêmes, même s'il est en dehors des usages (en langage courant : immoral). La rupture même serait un geste conventionnel, impersonnel, fortuit, débile et inefficace. Pas plus que dans la mort qui est difficile, dans l'amour, lui aussi difficile, celui qui va gravement n'aura l'aide d'aucune lumière, d'aucune réponse déjà faite, d'aucun chemin tracé d'avance. Pas plus pour l'un que pour l'autre de ces devoirs que nous portons, cachés en nous-mêmes, et que nous transmettons à ceux qui nous suivent sans les avoir éclaircis, on ne peut donner de règles générales. Dans la mesure où nous sommes seuls, l'amour et la mort se rapprochent. Les exigences de cette redoutable entreprise qu'est l'amour traversant notre vie ne sont pas à la mesure de cette vie, et nous ne sommes pas de taille

à y répondre dès nos premiers pas. Mais si, à force de constance, nous acceptons de subir l'amour comme un dur apprentissage, au lieu de nous perdre aux jeux faciles et frivoles qui permettent aux hommes de se dérober à la gravité de l'existence, alors peut-être un insensible progrès, un certain allégement pourra venir à ceux qui nous suivront, et longtemps encore après nous. Et ce serait beaucoup.

À peine en arrivons-nous aujourd'hui à considérer sans préjugés les rapports d'un être avec un autre. Nos tentatives pour vivre de tels rapports manquent d'exemples qui les guideraient. Et pourtant le passé enferme des ébauches de vie qui ne demandent qu'à aider nos pas hésitants.

La jeune fille et la femme, dans leur développement propre, n'imiteront qu'un temps les manies et les modes masculines, n'exerceront qu'un temps des métiers d'hommes. Une fois finies ces périodes incertaines de transition, on verra que les femmes n'ont donné dans ces mascarades, souvent ridicules, que pour extirper de leur nature les influences déformantes de l'autre sexe. La femme qu'habite une vie plus spontanée, plus féconde, plus confiante, est sans doute plus mûre, plus près de l'humain que l'homme, — le mâle prétentieux et impatient, qui ignore la valeur de ce qu'il croit aimer, parce qu'il ne tient pas aux profondeurs de la vie comme la femme, par le fruit de ses entrailles. Cette humanité qu'a mûrie la femme dans la douleur et dans l'humiliation verra le jour quand la femme aura fait tomber les chaînes de sa condition sociale. Et les hommes qui ne sentent pas venir ce jour seront surpris et vaincus. Un jour (des signes certains l'attestent déjà dans les pays nordiques), la jeune fille sera, la femme sera. Et ces mots " jeune fille ", " femme ", ne signifient plus seulement le contraire du mâle, mais quelque chose de propre, valant en soi-même ; non point un

simple complément, mais une forme complète de la vie : la femme dans sa véritable humanité.

Un tel progrès transformera la vie amoureuse aujourd'hui si pleine d'erreurs (et cela malgré l'homme, qui d'abord sera devancé). L'amour ne sera plus le commerce d'un homme et d'une femme, mais celui d'une humanité avec une autre. Plus près de l'humain, il sera infiniment délicat et plein d'égards, bon et clair dans toutes les choses qu'il noue ou dénoue. Il sera cet amour que nous préparons en luttant durement : deux solitudes se protégeant, se complétant, se limitant, et s'inclinant l'une devant l'autre.

Ceci encore : ne croyez pas que l'amour que vous avez connu adolescent soit perdu. N'a-t-il pas fait germer en vous des aspirations riches et fortes, des projets dont vous vivez encore aujourd'hui ? Je crois bien que cet amour ne survit si fort et si puissant dans votre souvenir que parce qu'il a été pour vous la première occasion d'être seul au plus profond de vous-même, le premier effort intérieur que vous ayez tenté dans votre vie.

Tous mes vœux, cher Monsieur Kappus

Vôtre [78].

(Rainer-Maria Rilke, *Lettre à un jeune poète.*)

---

[78] RILKE (Rainer-Maria), *Lettre à un jeune poète*, Paris, éd. Grasset, 1937, p. 71 à 84.

La chanson poétique

La chanson est l'un des domaines médiatiques où la formule de Marshall McLuhan " Le médium est le message. " se confirme d'évidence. Comment de fois on se surprend à marmonner un air, à répéter des paroles sans toutefois y apporter une quelconque attention sémantique ? On chantonne une phonétique omettant le sens même de sa réalité, comme on marche sans en être conscient.

La poésie existe-t-elle sans la pensée ? Bien au-delà de tous les artifices qui bâtissent sa musicalité, la poésie n'est pas sa sonorité, ni la rime, ni l'assonance. Ces quelques éléments de style choisis n'existent que pour charmer. Ils sont ajoutés au texte ; ils sont des parfums, des couleurs qui usent de l'esthétique afin de favoriser sa diffusion et la digestion.

Aussi la mise en musique de la poésie altère sa quiddité. Trop souvent les textes, en devenant mélodie, orientent dans l'oubli l'essence même du dire, estompant la pensée pour se fondre dans un grand tout, une globalité qui trop souvent ne fait que sonner. Mais que ne ferions-nous pas pour être entendus ?

Il faut voir dans la poésie une recherche de la vie et un absolu renoncement de fuite ; c'est avant tout un engagement.

" **Je chante pour passer le temps**

Je chante pour passer le temps
Petit qu'il me reste de vivre
Comme on dessine sur le givre
Comme on se fait le cœur content
À lancer cailloux sur l'étang
Je chante pour passer le temps
++++++++
Oui pour passer le temps je chante
Au violon s'use l'archet
La pierre au jeu des ricochets
Et que mon amour est touchante
Près de moi dans l'ombre penchante
Oui pour passer le temps je chante
Je passe le temps en chantant
Je chante pour passer le temps [79]. "
(Louis Aragon, *Le roman inachevé.*)

---

[79] ARAGON (Louis), *Le roman inachevé*, Paris, éd. Poésie /Gallimard, 1966, p. 157 et 158.

" **Gaspard Hauser chante :**

Je suis venu, calme orphelin,
Riche de mes seuls yeux tranquilles,
Vers les hommes des grandes villes :
Ils ne m'ont pas trouvé malin.
+++++++
Suis-je né trop tôt ou trop tard ?
Qu'est-ce que je fais en ce monde ?
O vous tous, ma peine est profonde !
Priez pour le pauvre Gaspard [80] ! "
(Paul Verlaine, *Sagesse.*)

---

[80] VERLAINE (Paul), *Sagesse*, Paris, éd. Livre de Poche, 1963, p. 137.

“ Le plat pays

Avec la mer du Nord pour dernier vague
Et des vagues de dunes pour arrêter les vagues
Et de vagues rochers que les marées dépassent
Et qui ont à jamais le cœur à marée basse
Avec infiniment de brumes à venir
Avec le vent d'est écoutez-le tenir
Le plat pays qui est le mien

Avec des cathédrales pour uniques montagnes
Et de noirs clochers comme mâts de cocagne
Où des diables en pierre décrochent les nuages
Avec le fil des jours pour unique voyage
Et des chemins de pluie pour unique bonsoir
Avec le vent d'ouest écoutez-le vouloir
Le plat pays qui est le mien [81]. ”
(Jacques Brel, *Jacques Brel par Jean Clouzet.*)

---

[81] BREL (Jacques), *Jacques Brel par Jean Clouzet*, Paris, éd. Pierre Seghers, 1964, p. 121.

Souvenirs de Léo Ferré

Un spectacle mémorable, dans un Grand Théâtre trop petit pour accueillir cet artiste. Accompagné d'un pianiste aveugle ; il chante et il récite. Sans maquillage, vêtu de noir, seul dans les ténèbres de la déprime, au plus profond du dépotoir humain, il remplissait la salle de son unique présence. Prince du verbe, il nous muait en une oreille attentive et bouleversée. Ferré avait l'audace de réciter des vers interminables et inattendus s'étalant l'Amour à l'Anarchie.

Étrange, venu du néant, il apparaissait dans une lueur, blanc comme s'il était lumière, reflet créateur du monde des obscurs.

Génial pour sa musique, pour son talent de compositeur, pour sa façon de rendre Aragon.

Génial pour sa nudité scénique, pour son expression, sa physionomie, ses gestes simples et éloquents, pour sa fougue et sa détermination à vivre et à se battre.

Génial pour son verbe, ses textes, sa langue, son style et ses allocutions interminables.

Génial pour avoir su vivre avec sa pensée de *Ni Dieu Ni Maître*, de décorateur d'ambiance avec ses

Vingt ans, *C'est extra*, pour avoir eu l'audace de vieillir en mûrissant adolescent.

> " Le génie se meurt dans la folie en ce sens qu'il flotte là où le dément se noie. Les aspects exceptionnels, les incohérences, les erreurs lui sont familiers, et c'est de ces à-peu-près, de ces étrangetés qu'il a tiré ses ressources, sa manière. Il est le gouvernement d'une folie, de cette folie permanente, latente, qui est chez tous les hommes, qui perce dans les rêves, que la majorité se borne à réprimer…, que la minorité inférieure (les fous) subit sans pouvoir s'y opposer ; et que la minorité supérieure, seule, utilise, conçoit, cultive [82]. "
>
> (Paul Valéry, *Cahiers VI.*)

Léo Ferré est un Grand Vin. Après sa mort, son chant sublime vient de renaître avec des mots qui vivent une tout autre signification.

" **Avec le temps**…

Avec le temps, va, tout s'en va
On oublie le visage et l'on oublie la voix
Le cœur, quand ça bat plus, c'est pas la peine d'aller
Chercher plus loin, faut laisser faire et c'est très bien
Avec le temps…
Avec le temps, va, tout s'en va
L'autre qu'on adorait, qu'on cherchait sous la pluie
L'autre qu'on devinait au détour d'un regard

---

[82] VALÉRY (Paul), *Cahiers VI*, Paris, éd. C.N.R.S. (Impr. Nationale), 1957, p. 509.

Entre les mots, entre les lignes et sous le fard
D'un serment maquillé qui s'en va faire sa nuit
Avec le temps tout s'évanouit

Avec le temps…
Avec le temps, va, tout s'en va
Mêm' les plus chouett's souv'nirs ça t'as un' de ces gueules
À la Gal'rie j'farfouille dans les rayons de la mort
Le samedi soir quand la tendresse s'en va tout' seule
Avec le temps…
Avec le temps, va, tout s'en va
L'autre à qui l'on croyait pour un rhume, pour un rien
L'autre à qui l'on donnait du vent et des bijoux
Pour qui l'on eût vendu son âme pour quelques sous
Devant quoi l'on s'traînait comme traînent les chiens
Avec le temps, va, tout va bien
Avec le temps…
Avec le temps, va, tout s'en va
On oublie les passions et l'on oublie les voix
Qui disaient tout bas les mots des pauvres gens
Ne rentre pas trop tard, surtout ne prends pas froid
Avec le temps…
Avec le temps, va, tout s'en va
Et l'on se sent blanchi comme un cheval fourbu
Et l'on se sent glacé dans un lit de hasard
Et l'on se sent tout seul peut-être mais peinard
Et l'on se sent floué par des années perdues
Alors vraiment
Avec le temps on n'aime plus [83]. "

(Léo Ferré, *Avec le temps.*)

---

[83] FERRÉ (Léo), *Avec le temps*, Paris, éd. Les disques Barclay, 1971, n°. de catalogue Compact CD 841 919-2.

" **Art poétique**

J'ai bu du Waterman et j'ai bouffé Littré
Et je repousse du goulot de la syntaxe
À faire se pâmer les précieux à l'arrêt
La phrase m'a poussé au ventre comme un axe

J'ai fait un bail de trois six neuf aux adjectifs
Qui viennent se dorer le mou à ma lanterne
Et j'ai joué au casino les subjonctifs
La chemise à Claudel et les cons dits "modernes"

Le dictionnaire et le porto à découvert
Je débourre des mots à longueur de pelure
J'ai des idées au frais de côté pour l'hiver
À rimer le bifteck avec les engelures

Cependant que Tzara enfourche le bidet
À l'auberge dada la crotte est littéraire
Le vers est libre enfin et la rime en congé
On va pouvoir poétiser le prolétaire [84]. "
(Léo Ferré, *Poète… vos papiers!*.)

[84] FERRÉ (Léo), *Poète… vos papiers !* Paris, éd. de la table ronde, 1956, p. 20.

Une histoire du " je " assaisonnée de techniques particulières à certains auteurs

" Victor Hugo, une machine à écrire "

L'auteur de la *Légende des siècles*, œuvre de l'épopée absolue de ma prime jeunesse, a quelque peu perdu de son prestige. Victor Hugo a occupé la littérature pendant un siècle, son œuvre colossale d'Odes et de Légendes a écrasé le littéraire par une divine sublimation. À sa mort, le grand vide, " l'après celui qui a tout dit ". Servien, Valéry et Claudel, pour ne citer que ceux-ci, ont calomnié le grand homme. Perçu désormais comme un technicien, il usait de tous les procédés à sa disposition tels que l'énumération, la répétition, la cheville et le vers blanc. Claudel fait remarquer à juste titre que " dans cette immense œuvre " on ne trouve " aucun pressentiment qui soit capable de nous toucher, aucun trait vivant, aucun souffle qui allume dans un cœur généreux de passion du désir et de l'espérance ". Toujours suivant Claudel, " si l'on prend deux ou trois pages de ce grand poète et si on les étudie avec attention, que de déchet ! quelle charpie ! quel remplissage [85] ! "

---

[85] CLAUDEL (Paul), *Réflexions sur la poésie*, Paris, éd. idées /Gallimard, 1963, p. 48 et 33. Ne serait-ce pas le temps qui aurait tout changé M. Claudel ?

Gérard de Nerval et la dualité qui tue

De Nerval visita le monde pour fuir sa dualité. Il se suicida pour supprimer son autre. Mais c'est l'exploration de son intérieur qui fera éclore cette conscience de la fission du " moi ".

Mallarmé, le poëte impressionniste

Pour se démarquer d'Hugo, il fallait pour les techniciens inventer une originalité ; l'hermétisme. Bien sûr, le poème se dessine de mots, mais il lui faut des couleurs, des formes, des aspirations. On ne peut pas écrire pour écrire et ne diffuser nulle chose.

L'invitation à l'hermétisme et la déification de l'obscur octroient aux pseudo-érudits la grâce de l'idolâtrie du poème. " La poésie doit être faite par tous. Non par un [86] " disait Lautréamont. Aussi l'art doit pénétrer le quotidien pour le dépasser.

L'hermétisme de Mallarmé se résume à des procédés particuliers de composition dont l'un prônait la rédaction de textes sous forme de prose, agencés par la suite en vers, tel un puzzle, suivant certaines règles d'esthétique.

---

[86] LAUTRÉAMONT, *Oeuvres complètes*, Paris, éd. José Corti, 1961, p. 386.

" Comparer cette phrase avec le poème suivant : "À ce vitrage d'ostensoir, la sainte pâle (1) est à la fenêtre, étalant le vieux livre du Magnificat qui se déplie ruisselant jadis selon vêpre et complie, (2) (à ce vitrage) recélant le santal vieux de sa viole qui se dédore, étincelant jadis avec flûte ou mandore (3) : Musicienne du silence, que frôle une harpe formée par l'ange avec son vol du soir (4) pour la délicate phalange du doigt que, sans le vieux santal ni le vieux livre (5), elle balance (6) sur le plumage instrumental.

"**Sainte**

À la fenêtre recélant
Le santal vieux qui se dédore
De sa viole étincelant
Jadis avec flûte ou mandore,

Est la Sainte pâle, étalant
Le livre vieux qui se déplie
Du Magnificat ruisselant
Jadis selon vêpre et complie :

À ce vitrage d'ostensoir
Que frôle une harpe par l'Ange
Formée avec son vol du soir
Pour la délicate phalange

Du doigt que, sans le vieux santal
Ni le vieux livre, elle balance
Sur le plumage instrumental,
Musicienne du silence [87]."

---

[87] MALLARMÉ (Stéphane), *Poésies*, Paris, éd. Poésie/Gallimard, 1970, p. 64.

(Stéphane Mallarmé, *Poésies.*)

> (1) Il s'agit d'un vitrage ancien dont les images ont pâli. (2) Une sainte, tenant une banderole sur laquelle étaient peints des psaumes maintenant effacés, (3) est représentée avec sa viole de santal et d'autres instruments de musique dont les couleurs brillantes ont pâli. (4) L'aile de l'ange ayant la forme d'une harpe effleure le vitrage. (5) Le santal est dédoré et le texte du psaume qui pourrait seul évoquer une musique réelle ont même disparu. (6) Le doigt de la sainte entre les images effacées de la viole et des chants rituels semble être balancé dans le vide [88]. "

Œuvre de beauté où toutes les contorsions du langage sont essentielles pour une quelconque compréhension du texte ; même traduit, le poème reste une cathédrale vide de sens.

" Un coup de dés n'abolit pas le hasard ", mais une mode idiote pavoise le chemin à l'idéologie d'une autre idiotie.

---

[88] SOULA (Camille), *La poésie et la pensée de Stéphane Mallarmé*, essai sur l'hermétisme mallarméen, Paris, éd. Édouard Champion, 1926, p. 55 - 57 et 58.

Baudelaire, où le " JE " fut

Précurseur dans son expression de l'être, Baudelaire n'a jamais appareillé. Son navire est resté à l'ancre face à face avec Poe et ces horizons lointains et nouveaux.

> " Les *Fleurs du Mal* ne contiennent ni poèmes historiques ni légendes ; rien qui repose sur un récit. On n'y voit point de tirades philosophiques. La politique n'y paraît point. Les descriptions y sont rares, et toujours *significatives*. Mais tout y est charme, musique, sensualité puissante et abstraite… Luxe, forme et volupté [89]. "
>
> (Paul Valéry, *Variété I & II.*)

Rimbaud et Verlaine, les poètes maudits

La passivité de Verlaine, la jeunesse et le renouveau de Rimbaud, la folie déchirante des passions amoureuses, " *Une saison en enfer* ", dans un monde saisit où aucune place n'est disponible à la différence, un pas de plus que Lautréamont, la révolte se lève pour l'apprentissage et la recherche d'une autre identité. Le " JE " fut, même s'il était un autre.

L'éternité pour la Comtesse Anna de Noailles

---

[89] VALÉRY (Paul), *Variété I & II*, Paris, éd. idées/Gallimard, 1930, p. 247.

" **J'écris pour le jour où je ne serai plus…**

J'écris pour que, le jour où je ne serai plus,
On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu,
Et que mon livre porte à la foule future
Comme j'aimais la vie et l'heureuse nature.

Attentive aux travaux des champs et des maisons,
J'ai marqué chaque jour la forme des saisons,
Parce que l'eau, la terre et la montante flamme
En nul endroit ne sont si belles qu'en mon âme.

J'ai dit ce que j'ai vu et ce que j'ai senti,
D'un cœur pour qui le vrai ne fut point trop hardi,
Et j'ai eu cette ardeur, par l'amour intimée,
Pour être après la mort parfois encore aimée,

Et qu'un jeune homme alors, lisant ce que j'écris,
Sentant par moi son cœur, ému, troublé, surpris,
Ayant tout oublié des épouses réelles,
M'accueille dans son âme et me préfère à elles [90]. "
(Anna de Noailles, *L'ombre des jours.*)

L'hermétisme de Paul Valéry, le mystique sans Dieu, poète d'État criblé d'honneur.

---

[90] NOAILLES (Anna de), *L'ombre des jours*, cité par VAN BEVER (AD) et LÉAUTAUD (Paul), *Poètes d'Aujourd'hui tome II,* Paris, éd. Mercure de France, 1947, p. 333.

Lucifer, par la langue du serpent de l'Éden, dit à Dieu cette formidable satire :

" **Ébauche d'un serpent**

Objet radieux de ma haine
Vous que j'aimais éperdument,
Vous qui dûtes de la géhenne
Donner l'empire à cet amant,
Regardez-vous dans ma ténèbre !
Devant votre image funèbre,
Orgueil de mon sombre miroir,
Si profond fut votre malaise
Que votre souffle sur la glaise
Fut un soupir de désespoir [91] ! "
(Paul Valéry, *Œuvres tome I.*)

Les vers de Valéry sont généralement limpides, cependant il a créé une majeure partie de ses poèmes d'une façon assez particulière, tel un technicien de la " rigueur obstinée " qui ne croyait qu'au travail lucide et patient. Dans la préface aux Commentaires de *" Charmes "* ; Alain nous explique ainsi la vision de l'auteur : " Il faut donc que dans un poème le sens ne puisse l'emporter sur la forme et la détruire sans retour ; c'est au contraire le retour, la forme conservée, ou plutôt exactement reproduite comme unique et nécessaire expression de l'état ou de la pensée qu'elle

[91] VALÉRY (Paul), *Oeuvres tome I*, Paris, éd. Gallimard " Bibliothèque de la Pléiade ", 1962, p. 140.

vient d'engendrer au lecteur, qui est le ressort de la puissance poétique [92] ". Élève de l'école de Mallarmé, il bâtissait ses poèmes suivant ses rimes. En parlant de *La pythie*, Gide dans son *Journal* du 2 janvier 1923, explique que Valéry " a cherché la rime, les rimes. Elles ont dicté la forme de la strophe, et tout le poème s'est développés, sans qu'il ait su d'abord ni comment il serait, ni ce qu'il allait dire "

Aurore [93]

Pleine nuit *morose*
Alléguant un lourd *sommeil*
Une muse comme une *rose*
Lie l'éveil au *soleil*.

Vieilli, du temps *j'avance*
Anar de la *confiance*
Libéré de *l'oraison*
Élisant au fond des *sables*
Rhétoriqueurs *admirables*
Y compris la foi et la *raison*.

Apollinaire chantait

---

[92] VALÉRY (Paul), *Préface aux Commentaires de " Charmes " par Alai*n, *Oeuvres tome I*, Paris, éd. Gallimard " Bibliothèque de la Pléiade ", 1962, p. 1510.

[93] Ainsi serait ce poème s'il avait été écrit par moi tout en suivant les techniques de Valéry. De plus, je l'ai orné d'un acrostiche.

> " […] Il travaillait constamment, tournait un seul vers dans la tête un jour entier, chantait ce vers et le répétait jusqu'à ce qu'il lui semblât parfait. L'air sur lequel il chantait était le chant des vêpres, parce que ce chant s'allonge ou se raccourcit à volonté.
> Voilà ! ne me nomme pas. Il m'est interdit de rien publier. Je ne sais même pas si on a le droit de me citer [94]. "
> (Max Jacob, *Lettre à Bernard Esdras-Gosse.*)

Les prières de Paul Claudel

> Lui, qui a reclus sa sœur Camille dans un asile, priait. Il écrivait des textes sublimes, des vers, comme des versets, aussi merveilleux que ceux de Whitman qu'il avait préalablement traduit. Il écrivaient comme jadis on faisait des prières, ce " Bonze " de la religion catholique.

André Gide écrivait dans son journal du 2 janvier 1923 :
" Je ne veux pas de la lumière de Claudel, S.V.P. fermez-la ".

Claudel coupait les mots pour provoquer un silence, pour atténuer la prononciation ou pour capter le lecteur suivant une particularité sémantique tel que " con-science ". Suivant Claudel : " le poëme n'est point fait de ces lettres que je plante comme des clous, mais du blanc qui reste sur le papier [95]. "

---

[94] JACOB (Max), *Lettre à Bernard Esdras-Gosse*, Paris, éd. Seghers, 1953, cité par Pierre SEGHERS, *Le livre d'or de la poésie française*, seconde partie, Paris, éd. Marabout, 1969, p. 19.

[95] CLAUDEL (Paul), *Cinq grandes odes, "Les Muses"*, Paris, éd. Poésie/Gallimard, 1966, p. 21.

Chez Marie Noël

> Chez Marie Noël, le poème naît en elle comme " un cœur qui bat… un mouvement de mots, de syllabes qui, lointainement ébranlés, se groupent soudain comme pour une procession ou une danse,… ", après avoir besogné, biffé, effacé, elle le jette " aux oubliettes " pour qu'il mûrisse " en patience ".
> " Trois mois passent, six mois, un an, davantage. Puis un jour, il me rappelle, je lève le sceau. Il m'apparaît avec des notes fausses, des taches criardes…
> Je tends de plus en plus à dévêtir le mouvement, à laisser l'émotion nue…
> Jusqu'au jour où je le revois dans sa nudité natale. Alors je retrouve la joie de la première rencontre [96]. "

Saint-John Perse, le poète du Nobel

J'aime particulièrement ce texte extrait de l'*Allocution faite au Banquet Nobel,* du 10 déc. 1960.

> " Lorsque les philosophes eux-mêmes désertent le seuil métaphysique, il advient au poète de relever là le métaphysicien ; et c'est la poésie alors, non la philosophie, qui se révèle la vraie "fille de l'étonnement", selon l'expression du philosophe antique à qui elle fut le plus suspecte.

---

[96] NOËL (Marie), citée par Gaston Étienne REBELLE, *Technique moderne de composition poétique*, Paris, éd. de la pensée moderne, 1969, p. 150 et 151.

Mais plus que mode de connaissance, la poésie est d'abord mode de vie — et de vie intégrale. Le poète existait dans l'homme des cavernes, il existera dans l'homme des âges atomiques : parce qu'il est part irréductible de l'homme. De l'exigence poétique, exigence spirituelle, sont nées les religions elles-mêmes, et par la grâce poétique, l'étincelle du divin vit à jamais dans le silex humain. Quand les mythologies s'effondrent, c'est dans la poésie que trouve refuge le divin ; peut-être même son relais. Et jusque dans l'ordre social et l'immédiat humain, quand les Porteuses de pain de l'antique cortège cèdent le pas aux Porteuses de flambeaux, c'est à l'imagination poétique que s'allume encore la haute passion des peuples en quête de clarté.

Fierté de l'homme en marche sous sa charge d'éternité ! Fierté de l'homme en marche sous son fardeau d'humanité, quand pour lui s'ouvre un humanisme nouveau, d'universalité réelle et d'intégralité psychique… Fidèle à son office, qui est l'approfondissement même du mystère de l'homme, la poésie moderne s'engage dans une entreprise dont la poursuite intéresse la pleine intégration de l'homme. Il n'est rien de pythique dans une telle poésie. Rien non plus de purement esthétique. Elle n'est point art d'embaumeur ni de décorateur. Elle n'élève point des perles de culture, ne trafique point de simulacres ni d'emblèmes, et d'aucune fête musicale elle ne saurait se contenter. Elle s'allie, dans ses voies, la beauté, suprême alliance, mais n'en fait point sa fin ni sa seule pâture. Se refusant à dissocier l'art de la vie, ni de l'amour la connaissance, elle est action, elle est passion, elle est puissance, et novation toujours qui déplace les bornes. L'amour est son foyer, l'insoumission sa loi, et son

lieu est partout, dans l'anticipation. Elle ne se veut jamais absence ni refus.

Elle n'attend rien pourtant des avantages du siècle. Attachée à son propre destin, et libre de toute idéologie, elle se connaît égale à la vie même, qui n'a d'elle-même à justifier. Et c'est d'une même étreinte, comme une seule grande strophe vivante, qu'elle embrasse au présent tout le passé et l'avenir, l'humain avec le surhumain, et tout l'espace planétaire avec l'espace universel. L'obscurité qu'on lui reproche ne tient pas à sa nature propre, qui est d'éclairer, mais à la nuit même qu'elle explore, et qu'elle se doit d'explorer : celle de l'âme elle-même et du mystère où baigne l'être humain. Son expression toujours s'est interdit l'obscur, et cette expression n'est pas moins exigeante que celle de la science.

Ainsi, par son adhésion totale à ce qui est, le poète tient pour nous liaison avec la permanence et l'unité de l'Être. Et sa leçon est d'optimisme. Une même loi d'harmonie régit pour lui le monde entier des choses. Rien n'y peut advenir qui par nature excède la mesure de l'homme. Les pires bouleversements de l'histoire ne sont que rythmes saisonniers dans un plus vaste cycle d'enchaînements et de renouvellements. Et les Furies qui traversent la scène, torche haute, n'éclairent qu'un instant du très long thème en cours. Les civilisations mûrissantes ne meurent point des affres d'un automne, elles ne font que muer. L'inertie seule est menaçante. Poète est celui-là qui rompt pour nous l'accoutumance.

Et c'est ainsi que le poète se trouve aussi lié, malgré lui, à l'événement historique. Et rien du drame de son temps ne lui est étranger. Qu'à tous il dise clairement le goût de vivre ce temps fort ! Car l'heure est grande

et neuve, où se saisir à neuf. Et à qui donc céderions-nous l'honneur de notre temps ?... [97] "

(Saint-John Perse, *Poésie.*)

---

[97] SAINT-JOHN PERSE, *Poésie*, Allocution au Banquet Nobel du 10 déc. 1960, cité par Pierre SEGHERS, *Le livre d'or de la poésie française*, seconde partie, Paris, éd. Marabout, 1969, p. 266 et 267.

Quelques jeux du vers français

L'acrostiche

Là où les initiales du vers construisent un mot, quelquefois, c'est le cas de l'exemple retenu, l'ensemble des premiers mots forme une phrase.

" **Quand** je mets à vos pieds un éternel hommage,
Voulez-vous qu'un instant je change de visage ?
Vous avez capturé les sentiments d'un cœur
Que pour vous adorer forma le créateur.
Je vous chéris, amour, et ma plume en délire
Couche sur le papier ce que je n'ose dire.
Avec soin de mes vers lisez les premiers mots :
Vous saurez quel remède apporter à mes maux. "
(Alfred de Musset)

Telle fut la réponse :

" **Cette** insigne faveur que votre cœur réclame
Nuit à ma renommée et répugne à mon âme [98]. "
(George Sand)

Lui, de son île, il a préféré ses ailes.

---

[98] MUSSET (Alfred de) et SAND (George), cité par Michel LACLOS, Jeux littéraires du *" Enrichissez votre vocabulaire "*, Montréal, éd. Sélection du Reader's Digest, 1977, p. 352.

Obéissant à ces chimères et à ces gribouilles, il voltige
Usufruit de la tutelle de ces " donzelles ".
Il a constamment été, dis-je
Soutirant du puits des mots, une muse d'elle.

L'anagramme

L'anagramme fait injustement de " Proust ", un *pur sot.* Il mélange candidement les lettres du verbe " Aimer " pour désigner toutes les femmes baptisées en *Marie.*

La contrepèterie

Jacques Prévert a modifié le " **P**artir, c'est **m**ourir un peu " en un *" **M**artyr, c'est **p**ourrir un peu* ".

La satire

Je suis Satyre, attaquant, d'épigramme en épigramme, tous les objets de mes désillusions.

" La Cène

Ils sont à table
Ils ne mangent pas
Ils ne sont pas dans leur assiette
Et leur assiette se tient toute droite

Verticalement derrière leur tête [99]. "
(Jacques Prévert, *Paroles.*)

La répétition

La répétition est un procédé qui crée un effet d'insistance et une sonorité particulière, généralement très marquée. Quotidiennement elle est une nécessité de la communication pour la pénétration des idées. Il nous suffit d'écouter parler les gens pour nous en convaincre.

" **Liberté**

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom…

+++++++

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

---

[99] PRÉVERT (Jacques), *Paroles*, Paris, éd. Gallimard, 1949, p. 158.

Liberté [100]. "
(Paul Éluard, *Œuvres complètes tome 1.*)

Le jeu du Cortège de Prévert ou des proverbes intervertis

" Un vieillard en or avec une montre en deuil
Une reine de peine avec un homme d'Angleterre
Et des travailleurs de la paix avec des gardiens de la mer
Un hussard de la farce avec un dindon de la mort [101]. "
(Jacques Prévert, *Paroles.*)

Les mots inventés et les mots rares

La poésie est créatrice du langage. Le besoin de la rime, du mot qui renouvelle et qui frappe par une présence un peu particulière, oblige le poète à créer, tel le "je te play-back" de Philippe Léotard, "andromaquent" de Jacques Prévert et la naturalisation du vocabulaire anglais de Serge Gainsbourg.

---

[100] ÉLUARD (Paul), *Oeuvres complètes tome 1*, Paris, éd. Gallimard " Bibliothèque de la Pléiade ", 1968, p. 1105 et 1107 (fragment du poème Liberté). Paul Éluard avait d'abord écrit ce poème pour une femme. Les circonstances de la guerre ont fait qu'il soit devenu une ode à la liberté.

[101] PRÉVERT (Jacques), *Paroles,* extrait de Cortège, Paris, éd. Livre de poche, 1970, p. 227.

Les paronymes

Lorsque l'allitération et l'assonance sont poussées à l'extrême, on joue avec les mots.

" C'est un vélo volé et secoué par le vent "
(Jacques Prévert)

Les vers enjambés

Ce phénomène se produit lorsque dans la finale d'un vers, le mot qui étonne et qui marque, est reporté au commencement du suivant. Deux exemples réunissent ici deux de nos plus grands auteurs.

" **Chanson d'automne**

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens

Des jours anciens
Et je pleure ;

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
De-ci de-là
Pareil à la
Feuille morte [102]. "
(Paul Verlaine, *Poèmes saturniens.*)

" **Le dormeur du val**

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine.

---

[102] VERLAINE (Paul), *Poèmes saturniens*, Paris, éd. Livre de poche, 1961, p. 69 et 70.

Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit [103]. "
(Arthur Rimbaud, *Œuvres poétiques.*)

Les vers homorimes

Quand le mot rime avec lui-même.

" Nous sommes sans nouvelles,
Sans nouvelles, depuis.
Nous sommes sans nouvelles,
Sans nouvelles, d'ailleurs.
Nous sommes sans nouvelles,
Sans nouvelles, ici.
Nous sommes sans nouvelles,
Sans nouvelles, tout seul.
Nous sommes sans nouvelles,
Sans nouvelles de rien.
Nous sommes sans nouvelles,
Sans nouvelles pour nous.
Nous sommes sans nouvelles,
Sans nouvelles des hommes.
Nous sommes sans nouvelles,
Sans nouvelles, vivants ;
Nous sommes sans nouvelles,
Sans nouvelles des morts.
Nous sommes sans nouvelles,
Sans nouvelles pour vivre
Nous sommes sans nouvelles,
Sans nouvelles qui sauvent.

---

[103] RIMBAUD (Arthur), *Oeuvres poétiques*, Paris, éd. Garnier-Flammarion, 1964, p. 53.

Nous sommes sans nouvelles,
Sans nouvelles d'espoir,
Nous sommes sans nouvelles,
Sans nouvelles d'amour.
Nous sommes sans nouvelles,
Sans nouvelles de Dieu [104] ! "
(Jean Mogin, *La belle Alliance.*)

---

[104] MOGIN (Jean), *La belle Alliance*, Paris, éd. Seghers, 1964, cité par Pierre SEGHERS, *Le livre d'or de la poésie française*, seconde partie (tome deux), p. 130 et 131.

Les jeux surréalistes

La terre est plate, plate à mourir.

La création d'objets surréalistes pour un pays imaginaire

> Un séchoir à drap telle une machine file auprès du vent, par un soleil de plomb. Chevauchant les houles au mouvement des embruns, elle dresse au zénith un blanc lambeau gainé. Elle file comme coule une rivière, sur le dépôt de nos sanitaires. Ainsi vivent les doux misérables que l'on pêche et que d'aucuns mangent.
>
> La course à voile

Moulins à voiles, une bicyclette à aube, une prière à frire, une idée à mourir ; tout pour bâtir un pays imaginaire.

Cadavres exquis [105]

Vous vous asseyez à cinq autour d'une table. Chacun de vous note en se cachant des autres, sur une feuille, le substantif devant servir de sujet à une phrase. Vous passez cette feuille pliée de manière à

---

[105] NADEAU (Maurice), *Histoire du Surréalisme*, Paris, éd. Du Seuil, 1945, p. 277 à 281. Maurice Nadeau nous a transmis certains jeux. Je me devais de vous les diffuser intégralement, une fois de plus.

dissimuler l'écriture à votre voisin de gauche en même temps que vous recevez de votre voisin de droite la feuille qu'il a préparée de la même manière, chaque feuille devant, à la fin du jeu, avoir accompli un circuit complet. Vous appliquez au substantif que vous ignorez un adjectif ou un membre de phrase susceptible de le qualifier ou de le déterminer. Vous vous séparez de la feuille et vous en récupérez une autre de la même façon que précédemment. Vous procédez ensuite de même pour le verbe, puis pour le substantif devant lui servir de complément direct et enfin pour l'adjectif ou le membre de phrase susceptible de qualifier ou de déterminer le substantif. Il ne vous reste plus qu'à déplier la feuille et à donner lecture du résultat après avoir accordé grammaticalement les membres de la phrase.

L'exemple devenu classique et qui a donné son nom au jeu tient dans la première phrase obtenue de cette manière.

Le cadavre exquis boira le vin nouveau.

Georges Hugnet,
Petite Anthologie poétique du surréalisme (1934)
J.Bucher. éditeur.

L'huître du Sénégal mangera le pain tricolore.
Le mille-pattes amoureux et le frêle rivalise de méchanceté avec le cortège languissant.
Le chlore en poire fait parler les sénéchaux atroces.
Les femmes blessées faussent la guillotine aux cheveux blonds.
La colombe des branches contamine la pierre lamartinienne.
La petite fille anémiée fait rougir les mannequins encaustiqués

La révolution surréaliste nº 9-10

La grossesse en papier buvard file une quenouille rouge auprès
du renégat ciré comme un cercueil.
Le dortoir de petites filles friables rectifie la boîte odieuse.
La rue Mouffetard, frissonnante d'amour, amuse la chimère qui
fait feu sur nous.
Le sexe sans fin couche avec la langue orthodoxe.

Le S.A.S.D.L.R., nº 4

Nous nous sommes souvent et volontiers mis à plusieurs pour assembler des mots ou pour dessiner par fragments un personnage. Que de soirs passés à créer avec amour tout un peuple de *cadavres exquis*. C'était à qui trouverait plus de charme, plus d'unité, plus d'audace à cette poésie déterminée collectivement. Plus aucun souci, plus aucun souvenir de la misère, de l'ennui, de l'habitude. Nous jouions avec les images et il n'y avait pas de perdants. Chacun voulait que son voisin gagnât et toujours davantage pour tout donner à son voisin. La merveille n'avait plus faim. Son visage défiguré par la passion nous paraissait infiniment plus beau que tout ce qu'elle peut nous dire quand nous sommes seuls — car alors nous ne savons pas y répondre.

Paul Éluard, *Donner à voir* (1939)
Gallimard, éditeur

" La poésie promeut l'équivalence comme mode de constitution de la séquence combinatoire. Soit une

série de termes (qualificatifs, comparaisons) qu'on pourrait également appliquer à la terre :

La terre est ronde.
La terre est comme une orange.
La terre est bleue.

En projetant le principe d'équivalence sur l'axe combinatoire, on obtient le vers de Paul Éluard : "La terre est bleue comme une orange." [106] "

Jeu des questions et des réponses [107]

Le dialogue en 1928.

Question ? Réponse. Simple travail d'adéquation qui implique tout l'optimisme de la conversation. Les pensées des deux interlocuteurs se poursuivent séparément. Le rapport momentané de ces pensées leur en impose par une coïncidence, même dans la contradiction. Très réconfortant, somme toute, puisque vous n'aimez rien tant que questionner ou répondre, le " Cadavre exquis " a fait exécuter à votre intention quelques questions et réponses dont la dépendance, soigneusement imprévue, est aussi bien garantie. Nous ne nous opposons pas à ce que les

---

[106] JOUBERT (Jean-Louis), *La Poésie*, Paris, éd. Armand Colin /Gallimard, 1977, p. 73.

[107] NADEAU (Maurice), ouvrage cité, p. 277 à 281.

esprits inquiets n'y voient qu'une amélioration plus ou moins sensible des règles du jeu des " petits papiers ".

Georges Hugnet,
Petite Anthologie poétique du surréalisme (1934)
J.Bucher. éditeur.

S.M. et A. B.

M. Qu'est-ce que le jour ?
B. Une femme qui se baigne nue à la tombée de la nuit.
B. Qu'est-ce que le suicide ?
M. Plusieurs sonneries assourdissantes.
B. Qu'est-ce que l'absence ?
M. Une eau calme, limpide, un miroir mouvant.

A. B. et B.P.

P. Qu'est-ce qu'un magistrat ?
B. C'est un voyou, un saligaud et un con.
B. Qu'est-ce que le viol ?
P. L'amour de la vitesse.
B. Qu'est-ce que le service militaire ?
P. C'est le bruit d'une paire de bottes tombant dans un escalier.

Le dialogue en 1934.

M.F. et P.É.

M. Qu'est-ce que l'angoisse ?
É. C'est une lampe qui file avec un bruit de rapière.

A.B. et Y.T.

B. Qu'est-ce qu'une peinture ?
T. C'est une petite fumée blanche.

B. Qu'est-ce que la Bretagne ?
T. C'est un fruit mangé par les guêpes.
T. Qu'est-ce que l'amour physique ?
B. C'est la moitié du plaisir.

Si, quand[108]

Vous vous asseyez autour d'une table. Chacun de vous écrit sans regarder sur son voisin, une phrase hypothétique commençant par SI ou par QUAND d'une part, d'autre part une proposition au conditionnel ou au futur sans lien avec la phrase précédente. Puis les joueurs, sans choisir, ajustent deux à deux les résultats obtenus.

Georges Hugnet,
Petite Anthologie poétique du surréalisme (1934)

J.T. S'il n'y avait pas de guillotine
S.M. Les guêpes enlèveraient leur corset.
S.M. Quand les aéronautes auront atteint le septième ciel
Y.T. Les statues se feront servir des soupers froids.
S.M. Si l'ombre de ton ombre visitait une galerie de glaces
A. B. La suite serait définitivement remise au prochain numéro.

Variétés. Numéro surréaliste (1929)

Recherches expérimentales [109]

---

108 NADEAU (Maurice), ouvrage cité, p. 277 à 281.

109 NADEAU (Maurice), ouvrage cité, p. 277 à 281.

sur certaines possibilités d'embellissement irrationnel d'une ville. Doit-on conserver, déplacer, modifier, transporter ou supprimer :

L'Obélisque

A.B. À transporter à l'entrée des Abattoirs où une immense main gantée de femme le tiendra.
P.É. L'insérer délicatement dans la flèche de la Sainte Chapelle.
T.T. L'arrondir et faire poser à son sommet une plume d'acier à sa mesure.

la tour Saint-Jacques

A.B. À conserver telle quelle, mais démolir tout le quartier environnant et interdire pendant cent ans l'accès des environs à un kilomètre sous peine de mort.
P.É. La courber légèrement.
B.P. À placer au centre de Paris, avec de belles gardiennes en chemise.
T.T. La démolir et la faire rebâtir en caoutchouc. On placera une coquille vide sur le toit.

le lion de Belfort

A. B. Lui faire ronger un os et le tourner vers l'ouest.
P.É. Jucher sur son dos un scaphandrier tenant dans la main droite un pot dans lequel trempe une poule.
T.T. Le transpercer d'une énorme barre et le faire rôtir à flamme de bronze.

Notre-Dame

A. B. Remplacer les tours par un immense huilier croisé en verre, l'un des flacons rempli de sang, l'autre de sperme. Le bâtiment servira d'école sexuelle pour les vierges.

la statue d'Alfred de Musset

P.É. Placer en face d'elle la statue d'un exhibitionniste vigoureux visiblement charmé par la muse.

le Panthéon

T.T. Le trancher verticalement et éloigner les deux moitiés de 50 centimètres.

la statue de Camille Desmoulins

P.É. À installer dans une station de métro. Un mécanisme lui ferait poinçonner les billets et fermer le portillon.
B.P. Remplacer la chaise par un tabouret branlant sur lequel Camille Desmoulins cirerait ses chaussures. À transporter place de l'Opéra.

Le S.A.S.D.L.R., n° 6.

Le jeu de mes dictionnaires

Comme André Gide de la *Symphonie Pastorale*, qui cherchait un verset de la Bible pour appuyer et justifier ses avis et ses agissements ;

> " Il me reproche de choisir dans la doctrine chrétienne "ce qui me plaît". Mais je ne choisis pas telle ou telle parole du Christ. Simplement entre le Christ et saint Paul, je choisis le Christ. Par crainte d'avoir à les opposer, lui se refuse à dissocier l'un de l'autre, se refuse à sentir de l'un à l'autre une différence d'inspiration, et proteste si je lui dis qu'ici j'écoute un homme tandis que là j'entends Dieu [110]. "
>
> (André Gide, *La symphonie pastorale.*)

Je cherche dans de multiples dictionnaires, les mots ; je fouine dans les mystères des définitions prêtant à chacun un sens qui me plaît à lui coller au gré de mes interprétations. Je partage ma recherche de la langue entre un *Robert*, deux *Petit Robert*, un *Larousse*, un *Littré*, un *Petit Littré*, un *Dictionnaire Quillet*, un *Dictionnaire Hachette* et de nombreux dictionnaires spécialisés tels qu'analogique, des synonymes et des antonymes, des idées par les mots, de rimes et de la langue québécoise.

---

[110] GIDE (André), *La symphonie pastorale*, Paris, éd. Gallimard, 1971, p. 108 et 109.

Épilogue et conclusion

De simples êtres mu par un caractère d'universalité

Demain, la fête des sigillaires

" How many ears must one man have
Before he can hear people cry ?
How many deaths will it take till he knows
That too many people have died ? [111]. "
(Bob Dylan, *Blowin' in the wind.*)

Un jour, à travers une junglerie
De peurs et de mystères,
Émasculé par des chimères et
Masqué d'acquis,
J'ai rêvé d'un monde meilleur,
Plus beau que le beau,
Adapté et défini différemment,
Propre à notre nature,
Propre à notre personnalité

---

[111] DYLAN (Bob), *At Budokan,* Copyright © 1962 Warmer Bros. Inc. (ASCAP), disque Columbia nº 36067.

D’être humain.

Synopsis

> “ Pour saisir le monde aujourd’hui, nous usons d’un langage qui fut établi pour le monde d’hier. Et la vie du passé nous semble mieux répondre à notre nature, pour la seule raison qu’elle répond mieux à notre langage [112]. ”
> (Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes.*)

Nous, papiers d’identité reliés d’amour, cultivons notre monde pour devenir société. Confrontés au jadis culturel, nous devons nous avouer que notre personnalité se mure sur la forteresse de Massada. C’est lorsque nous serons convaincus que nous sommes les fruits de cultures diverses et non le projet d’une seule orientation que le seul but valable nous apparaîtra ; rendre notre milieu fécond à notre épanouissement.

---

[112] SAINT-EXUPÉRY (Antoine de), *Terre des hommes,* Paris, éd. Livre de Poche, 1966, p. 62 et 63.

Table des matières

telle une fresque bâtie de mosaïques afin d'exprimer les choses d'une autre manière

(Note : les paginations sont approximatives)

LES SATURNALES D'UN POÈTE

Notice ..... **Erreur ! Signet non défini.**
À chaque porte que j'ouvre ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Au lecteur ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Introduction ..... **Erreur ! Signet non défini.**

LIVRE PREMIER ..... **ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.**
PAPIERS D'IDENTITÉ ..... **ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.**

Je m'identifie de différences ..... **Erreur ! Signet non défini.**

N'Être humain ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Avec ce spleen qui ne meurt pas ..... **Erreur ! Signet non défini.**
La poésie s'écrit... ..... **Erreur ! Signet non défini.**
De mots qui sont... ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Les grains du sable ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Qu'un auteur cultive ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Dans le temps qui passe ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Depuis l'histoire de la rue Ozanam ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Je marche seul ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Dans la zone franche ..... **Erreur ! Signet non défini.**
De la bêtise, de la sottise, de l'envie et de la lésine ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Constat du troc et des échecs ..... **Erreur ! Signet non défini.**
De la Dolce vita ..... **Erreur ! Signet non défini.**

À voir Humpty Dumpty sur la barrière du temps ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Sans le requiem de Mozart ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Je vis ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Une bonne recette ..... **Erreur ! Signet non défini.**
De l'inconnu ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Substratum ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Il y a un... ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Absolu besoin de créer ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Depuis ce jour-là ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Une prison est à détruire ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Dans le bric à brac ..... **Erreur ! Signet non défini.**
À l'école ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Un poème habite ma tête ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Qu'est-ce que mange la folie ? ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Bilan ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Je suis du temps ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Éternelle rencontre ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Et la pluie s'éteint ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Je suis un fleuve ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Philippe écrit sur la neige. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Une horloge à ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Paradoxale ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Je cours ..... **Erreur ! Signet non défini.**

LIVRE DEUXIÈME
RELIÉS D'AMOUR ..... **ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.**

Une simple histoire d'amour ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Toi, mon désespoir ..... **Erreur ! Signet non défini.**
L'amour surmesure ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Amoureusement vôtre ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Nouer d'amour ..... **Erreur ! Signet non défini.**
De l'éphémère et du silence ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Les deux solitudes ..... **Erreur ! Signet non défini.**
La fleur et l'abeille ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Mon Fils, ma fille ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Comme une montagne ..... **Erreur ! Signet non défini.**
J'ai regardé le chemin de l'azur ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Moi, l'infidèle ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Je pleure l'indifférence ..... **Erreur ! Signet non défini.**
L'éducation maritale ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Le nénuphar ..... **Erreur ! Signet non défini.**
...telle une vrille ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Anagramme ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Jeux d'esprit ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Cupidon et la flèche de l'amour cupide ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Pour la journée internationale des Femmes ..... **Erreur ! Signet non défini.**
La petite histoire de l'inégalité des femmes ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Femmes, que vous êtes belles ! ..... **Erreur ! Signet non défini.**
L'ange et le démon ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Chez le fleuriste ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Le jardin des souvenirs ..... **Erreur ! Signet non défini.**

L'intime étrangère ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Pour toi ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Utopie, justice et liberté ..... **Erreur ! Signet non défini.**
En souvenir d'un espace de temps ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Je m'échapperai à vous dire ..... **Erreur ! Signet non défini.**
J'ai apprivoisé un hérisson ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Un instant ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Pêle-mêle dans les incubes et les succubes ..... **Erreur ! Signet non défini.**
L'épithète ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Combien de fois tu m'aimes ? ..... **Erreur ! Signet non défini.**
À lire le jour de ton anniversaire. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Le 2 septembre ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Quelques pas dans la vie ..... **Erreur ! Signet non défini.**
On paie pour voir la beauté. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Dialogue entre deux chaises ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Sur un napperon ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Comme un silence... ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Assis au bord de l'eau ..... **Erreur ! Signet non défini.**

LIVRE TROISIÈME
PUIS ALIÉNÉS PAR LES CHIMÈRES D'UNE DRÔLE DE CULTURE ..... **ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.**
Ou comment vivre la politique de la gribouille et ses conséquences ?

Saut-de-lune ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Le cafardage d'une mouche ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Up to date ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Nûment ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Dialectique ..... **Erreur ! Signet non défini.**
In Situ ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Les boniments du cagot ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Froidure glaciale ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Asilaire ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Temporalité ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Si tu vas visiter mes combles ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Mon lit m'envahit l'esprit ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Le tueur était ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Eau de Mars, Terre de sang ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Meurtrier ou assassin ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Aimes-tu l'homme ? ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Rouge ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Demain ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Inclus d'incartades ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Vous les armes ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Nous nous ne sommes jamais entendus ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Il y a derrière notre façon d'agir ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Devons-nous attendre l'élimination des gens pour négocier avec les survivants ? ..... **Erreur ! Signet non défini.**
L'enfant, l'obus et l'ange gardien ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Leurs enfants vont au front ..... **Erreur ! Signet non défini.**
No man land ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Pardon patron ! ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Mercure, le messager de la croissance désordonnée ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Marche dans la vie ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Et prends tout ce qui t'est nécessaire. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Rebâtis tout pour ton bien-être. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Crois et fait croître tes utopies ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Rassemble tous tes besoins ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Et mets les bouts à bouts ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Détaille-lui toutes tes demandes ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Illusoire ! Gaïa ne saura pas y répondre. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Inclassables ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Nous savons maintenant... ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Économiquement je règne ..... **Erreur ! Signet non défini.**
On immole la terre ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Modeste proposition pour éviter que les enfants des pauvres d'Irlande soient un fardeau pour leurs parents ou pour le pays, et pour les rendre utiles à la communauté. ..... **Erreur ! Signet non défini.**

À-côté de la politique, la semaine des quatre jeudis ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Janus ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Enseignement politique ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Un ou des mensonges ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Démocratie sans choix ..... **Erreur ! Signet non défini.**
In extenso ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Le bidet olympique ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Lettre à Monseigneur ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Une question de choix ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Mes hommages à Leonard Cohen et à Oscar Peterson ..... **Erreur ! Signet non défini.**
La litanie de quelques poètes assassinés ..... **Erreur ! Signet non défini.**
À qui je parle ! ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Courbettes et risettes ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Jeu de parchésie ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Un pape de la SQ ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Injecter des tares cachées de l'avenir violé ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Vénusté, la fille du Métro ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Esthète, sous le culte du charme ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Nymphes ..... **Erreur ! Signet non défini.**
D'...s ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Rhéa et Gaïa ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Éros, le désir qui engendre le monde ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Du vrai et du faux ..... **Erreur ! Signet non défini.**
In petto ..... **Erreur ! Signet non défini.**
L'Art est ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Je donne mon âme à... ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Une plume et un papier ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Au seuil d'un monde encombré ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Je suis fragile comme ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Une forêt de con... ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Le cirque ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Nonobstant le Babellisme de la paresse ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Sur le quai regardant ballotter la mer ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Annonce classée ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Merde il brasse ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Elle passe, ouvre la porte ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Du dire et du faire ..... **Erreur ! Signet non défini.**
In extremis ..... **Erreur ! Signet non défini.**
T'appelle ça vivre, toé Jos ! ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Quatre-vingt ans, dit Monsieur le Juge ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Éduquer pour vivre à ne rien faire, la fin du monde à exploiter . **Erreur ! Signet non défini.**

Des espoirs ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Ils vivent ainsi en show de chaises ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Métamorphose ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Au seuil de la mort ..... **Erreur ! Signet non défini.**
N'Être rien ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Ces choix m'ont tué... ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Hypnotisme ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Et moi.. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Toujours pareils. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Je tue le temps ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Un fossé se creuse ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Austrichz ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Politique égalitaire ..... **Erreur ! Signet non défini.**

COMMENT VIVEZ-VOUS CE GENTIL PETIT DÉSESPOIR ? ..... **ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.**
Avec des espoirs d'humour

Histoires et gestes ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Magouille et manigance ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Ère des Formicidés ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Rappelez-moi, combien vous désirez de noms ? ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Et pendant ce temps ..... **Erreur ! Signet non défini.**
il ordonna ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Touchez ce bouton, il sera une heure plus tard ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Écoutez, le processus est simple... ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Réciproque #2 ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Écoutez, vos plantes ont besoin... ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Sire Étienne Bélanger Pouliot ..... **Erreur ! Signet non défini.**
À la convention de Québec, au Château Frontenac ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Paroles et conversations décousues ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Mélancolie ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Apathie des riches ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Rappel sur une musique des Beatles qui jouait au FM ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Il critique le jeu... ..... **Erreur ! Signet non défini.**
East Angus la puante, a-t-elle fait son ménage ? ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Cinq ans à bâtir un rêve ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Facteur d'une chose simple ..... **Erreur ! Signet non défini.**
...et c'la recommence ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Société de concombres ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Bienvenue à ce site d'archéologie de la vache ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Opinions et commentaires sur une pièce ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Tandem masculin-féminin ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Thématisme et associations d'idées ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Et Dieu ! ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Solitudes en spectacles ..... **Erreur ! Signet non défini.**

L'homme et le téléphone ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Ouais, quel Noël ! ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Une langue pour s'exprimer ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Ingénieur en cartes du ciel ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Souvenirs d'Icare ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Elle cherche un homme ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Bris de dialogues ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Songes d'Hermaphrodite ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Acte I ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Éros et Antéros s'interrogent sur l'objet de la recherche amoureuse. . **Erreur ! Signet non défini.**
Acte II ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Tractations d'Aphrodite. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Acte III ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Transmutation d'Hermaphrodite, près d'une fontaine où habite une nymphe. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Acte IV ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Éloge à la complémentarité et à la différence. ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Petit épilogue ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Médium du contenant sans contenu ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Bienvenue ..... **Erreur ! Signet non défini.**

LIVRE CINQUIÈME
MASSADA OU LA RÉVOLTE DE L'INDIVIDUALITÉ CONTRE LA CULTURE **ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.**
Hommage à Eqbal Masih

Prémices ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Assez, c'est assez ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Ici même Coster a perdu ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Papa, tu sais... ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Enfance ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Y a-t-il ? ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Vampire ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Sans l'arme ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Assez, c'est assez ! ..... **Erreur ! Signet non défini.**

La révolte, moteur de l'Histoire ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Je crie ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Désobéir ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Influences ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Poésie ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Debout, le peuple ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Je fuis pour ne pas vivre. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Nous du vingt-et-unième siècle ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Le petit bon Dieu vit l'enfer 227
Fils de Caïn ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Chronologiquement différent ..... **Erreur ! Signet non défini.**
De l'espace et du temps ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Vivre vite, pour créer plus d'espace entre les limites. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Novateur et créateur, l'humain s'inverse à Dieu ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Conscient d'être ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Unique ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Le Satan de Milton ou scellons la fin de l'hégèlianisme. ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Une autre marche dans l'escalier de l'Humanité ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Les combles ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Ce que les gens voient dans Versailles ..... **Erreur ! Signet non défini.**
J'ai dans la tête des milliards d'être qui crient ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Il faut parler de nous, oublier les diables, les sibylles ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Le monde est petit ..... **Erreur ! Signet non défini.**
J'ai adoré Hendrix, Morrison et Lennon ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Dieu réveillez-vous ! ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Chaque matin, à chaque éveil ..... **Erreur ! Signet non défini.**
J'aime les pommes. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Dieu est mort, il s'est terré, hier ! ..... **Erreur ! Signet non défini.**
À quand Seigneur... . ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Une simple journée de juin 1995. ..... **Erreur ! Signet non défini.**

LIVRE SIXIÈME
ET SI C'ÉTAIT DE POÉSIE QUE CE MONDE MANQUAIT ! ..... **ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.**

Prémices ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Ainsi, je me livre à vous ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Être de poésie ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Cultivé de révolte ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Et fertilisé d'intelligence et d'imagination ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Je sème au temps l'excitant qui me muselle ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Musagète, messager des Muses ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Sur le chemin de Damas ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Je capte les pensées et choque les idées que j'élucubre de mots. ... **Erreur ! Signet non défini.**

Au champ du gazouillis et du langage ..... **Erreur ! Signet non défini.**
J'écris de la page blanche au livre ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Avec rigueur ..... **Erreur ! Signet non défini.**
À chaque rature, j'avance d'un pas ..... **Erreur ! Signet non défini.**
De l'indéfini au définissable ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Poète ou limier ..... **Erreur ! Signet non défini.**
La poésie, expression de soi ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Dans une langue particulière ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Plein de sens mélodique et de mots à voir ..... **Erreur ! Signet non défini.**
J'use des mots jusqu'à défigurer leur sens. ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Lire de la poésie ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Apprendre à lire à haute voix ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Prendre note des liaisons et des intonations ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Une anthologie poétique bien personnelle ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Au pied de la métrique..... **Erreur ! Signet non défini.**
O mort, viens terminer ma misère cruelle !
Charles Monselet, Poésies complètes. ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Quelques exemples de l'expression poétique ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Le sonnet..... **Erreur ! Signet non défini.**
Le vaisseau d'or
Émile Nelligan, Poésies complètes..... **Erreur ! Signet non défini.**
La mort des amants
Charles Baudelaire, Les Fleurs du Mal..... **Erreur ! Signet non défini.**
Le vers libre..... **Erreur ! Signet non défini.**
Chez la fleuriste
Jacques Prévert, Paroles. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
La prose poétique..... **Erreur ! Signet non défini.**
Je vous parle des murs
Guy Levis Mano, Le Dedans et le Dehors..... **Erreur ! Signet non défini.**
L'apoème..... **Erreur ! Signet non défini.**
APOÈME 7
Henri Pichette, Apoèmes. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
La correspondance..... **Erreur ! Signet non défini.**
Lettre du 14 mai 1904
Rilke Rainer-Maria, Lettre à un jeune poète..... **Erreur ! Signet non défini.**
La chanson poétique ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Je chante pour passer le temps
Louis Aragon, Le roman inachevé. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Gaspard Hauser chante
Paul Verlaine, Sagesse. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Le plat pays
Jacques Brel, Jacques Brel par Jean Clouzet. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Souvenirs de Léo Ferré..... **Erreur ! Signet non défini.**
Avec le temps...
Léo Ferré, Avec le temps. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Art poétique
Léo Ferré, Poète... vos papiers!. ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Une histoire du JE assaisonnée de techniques particulières à certains auteurs ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Victor Hugo, une machine à écrire ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Gérard de Nerval et la dualité qui tue..... **Erreur ! Signet non défini.**
Mallarmé, le poëte impressionniste..... **Erreur ! Signet non défini.**
Sainte
Stéphane Mallarmé, Poésies. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Baudelaire, où le JE fut ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Rimbaud et Verlaine, les poètes maudits..... **Erreur ! Signet non défini.**
L'éternité pour la Comtesse Anna de Noailles..... **Erreur ! Signet non défini.**

J'écris pour le jour où je ne serai plus
Anna de Noailles, L'ombre des jours..... **Erreur ! Signet non défini.**
L'hermétisme de Paul Valéry, le ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Ébauche d'un serpent
Paul Valéry, Œuvres tome I..... **Erreur ! Signet non défini.**
Apollinaire chantait ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Les prières de Paul Claudel..... **Erreur ! Signet non défini.**
Chez Marie Noël..... **Erreur ! Signet non défini.**
Saint-John Perse, le poète du Nobel..... **Erreur ! Signet non défini.**
Allocution faite au Banquet Nobel le 10 déc. 1960
Saint-John Perse, Poésie..... **Erreur ! Signet non défini.**

Quelques jeux du vers français ..... **Erreur ! Signet non défini.**

L'acrostiche ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Quand je mets à vos pieds un éternel hommage,
Alfred de Musset ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Cette insigne faveur que votre coeur réclame
George Sand ..... **Erreur ! Signet non défini.**
L'anagramme ..... **Erreur ! Signet non défini.**
La contrepèterie ..... **Erreur ! Signet non défini.**
La satire ..... **Erreur ! Signet non défini.**
La Cène
Jacques Prévert, Paroles. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
La répétition ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Liberté
Paul Éluard, Œuvres complètes tome 1. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Le jeu du Cortège de Prévert ou des proverbes intervertis ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Un vieillard en or avec une montre en deuil
Jacques Prévert, Paroles. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Les mots inventés et les mots rares ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Les paronymes..... **Erreur ! Signet non défini.**
Les vers enjambés ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Chanson d'automne
Paul Verlaine, Poèmes saturniens..... **Erreur ! Signet non défini.**
Le dormeur du val
Arthur Rimbaud, Œuvres poétiques. ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Les vers homorimes ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Nous sommes sans nouvelles
Jean Mogin, La belle Alliance..... **Erreur ! Signet non défini.**

Les jeux surréalistes ..... **Erreur ! Signet non défini.**

La création d'objets surréalistes pour un pays imaginaire..... **Erreur ! Signet non défini.**
Cadavres exquis ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Jeu des questions et des réponses ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Si, quand ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Recherches expérimentales ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Le jeu de mes dictionnaires ..... **Erreur ! Signet non défini.**

ÉPILOGUE ET CONCLUSION
DE SIMPLES ÊTRES MUS PAR UN CARACTÈRE D'UNIVERSALITÉ ..... **ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.**

Demain, la fête des sigillaires ..... **Erreur ! Signet non défini.**
Synopsis ..... **Erreur ! Signet non défini.**

Table des matières
telle une fresque bâtie de mosaïques afin d'exprimer les choses d'une autre manière
..... **Erreur ! Signet non défini.**

Index de mon anthologie poétique bien personnelle 341

En conclusion 343
Les saturnales sont terminées 343

ENDOSSURE 345

Index de mon anthologie poétique bien personnelle

(Note : les paginations sont approximatives)

O mort, viens terminer ma misère cruelle ! 267
Charles Monselet, Poésies complètes
Le vaisseau d'or 268
Émile Nelligan, Poésies complètes
La mort des amants 268
Charles Baudelaire, Les Fleurs du Mal
Chez la fleuriste 270
Jacques Prévert, Paroles
Je vous parle des murs 270
Guy Levis Mano, Le Dedans et le Dehors
APOÈME 7 271
Henri Pichette, Apoèmes
Lettre du 14 mai 1904 273
Rilke Rainer-Maria, Lettre à un jeune poète
Je chante pour passer le temps 279
Louis Aragon, Le roman inachevé
Gaspard Hauser chante... 279
Paul Verlaine, Sagesse
Le plat pays 280
Jacques Brel, Jacques Brel par Jean Clouzet
Avec le temps... 282
Léo Ferré, Avec le temps
Art poétique 283
Léo Ferré, Poète... vos papiers!
Sainte 286
Stéphane Mallarmé, Poésies
J'écris pour le jour où je ne serai plus... 288
Anna de Noailles, L'ombre des jours
Ébauche d'un serpent 289
Paul Valéry, Œuvres tome I
Allocution faite au Banquet Nobel le 10 déc.1960 292
Saint-John Perse, Poésie
Quand je mets à vos pieds un éternel hommage, ... 295
Alfred de Musset
Cette insigne faveur que votre coeur réclame 295
George Sand
La Cène 296
Jacques Prévert, Paroles

Liberté 297
Paul Éluard, Œuvres complètes tome 1
Un vieillard en or avec une montre en deuil 298
Jacques Prévert, Paroles
Chanson d'automne 299
Paul Verlaine, Poèmes saturniens
Le dormeur du val 300
Arthur Rimbaud, Œuvres poétiques
Nous sommes sans nouvelles, ... 300
Jean Mogin, La belle Alliance

En conclusion

Les saturnales sont terminées
L'auteur retourne à ses occupations
Chaque jour à son travail
Chaque jour à ces peines
Comme il l'a fait tous les jours d'ailleurs.
Le temps suit son cours normal
Et rien n'a changé
Sauf lui-même.

Les saturnales sont terminées
Je retourne à la vie,
Fleurir mon jardin
Et filer le temps
En un manteau d'amour.
Pour reprendre ma vie en main,
Écouter Éric Satie et Tom Waits,
Redécouvrir mes peintres
Voir du théâtre
Enseigner le baseball
Croire que j'aurais quelques dollars
Pour aider les jeunes.
Et enfin pour recommencer.

Les saturnales sont terminées
Jamais…

Oui, Claude, j'ai atteint mon but.
J'ai abusé des mots jusqu'à corrompre leur sens.
J'ai édifié les symboles pour en bâtir l'image.
Et j'ai surtout fécondé au sein d'un livre, un germe d'idée.

Mais aujourd'hui c'est à toi, à Gilles et à ma Mère que je pense.

Vous que la vie a si rapidement expulsés.
S'il y a une chose de ceci qui soit réellement importante,
C'est uniquement de vivre.
Merci à la vie, ainsi qu'à tous ceux
Qui l'ont et vont encore l'aider à croître.

Endossure

Je t'abandonne ici et je serais toujours ton créateur. Dans la solitude au travers de millions de livres, je te souhaite de survivre. J'ai du moment rien négliger à ta valeur, j'ai choisi chaque mot, analysé chaque phrase, songé à toutes les idéologies. J'ai regardé autour de toi et je pense que tu n'as pas à avoir honte. Que le hasard t'aide comme il m'a inspiré dans le cheminement de ma pensée. J'espère que ta vie sera longue et que l'espoir que tu transportes sera compris et transmis. Va, germe d'un travail incessant, chercher quelques terres nouvelles où tu croîtras pour faire fleurir un monde différent et meilleur.

Tu es une œuvre, telle une cathédrale où tous les mots comme des pierres furent amassés, choisis, structurés, pour accomplir un inédit, une arche pour l'humanité dans l'élaboration d'une simple demeure pour le moi.